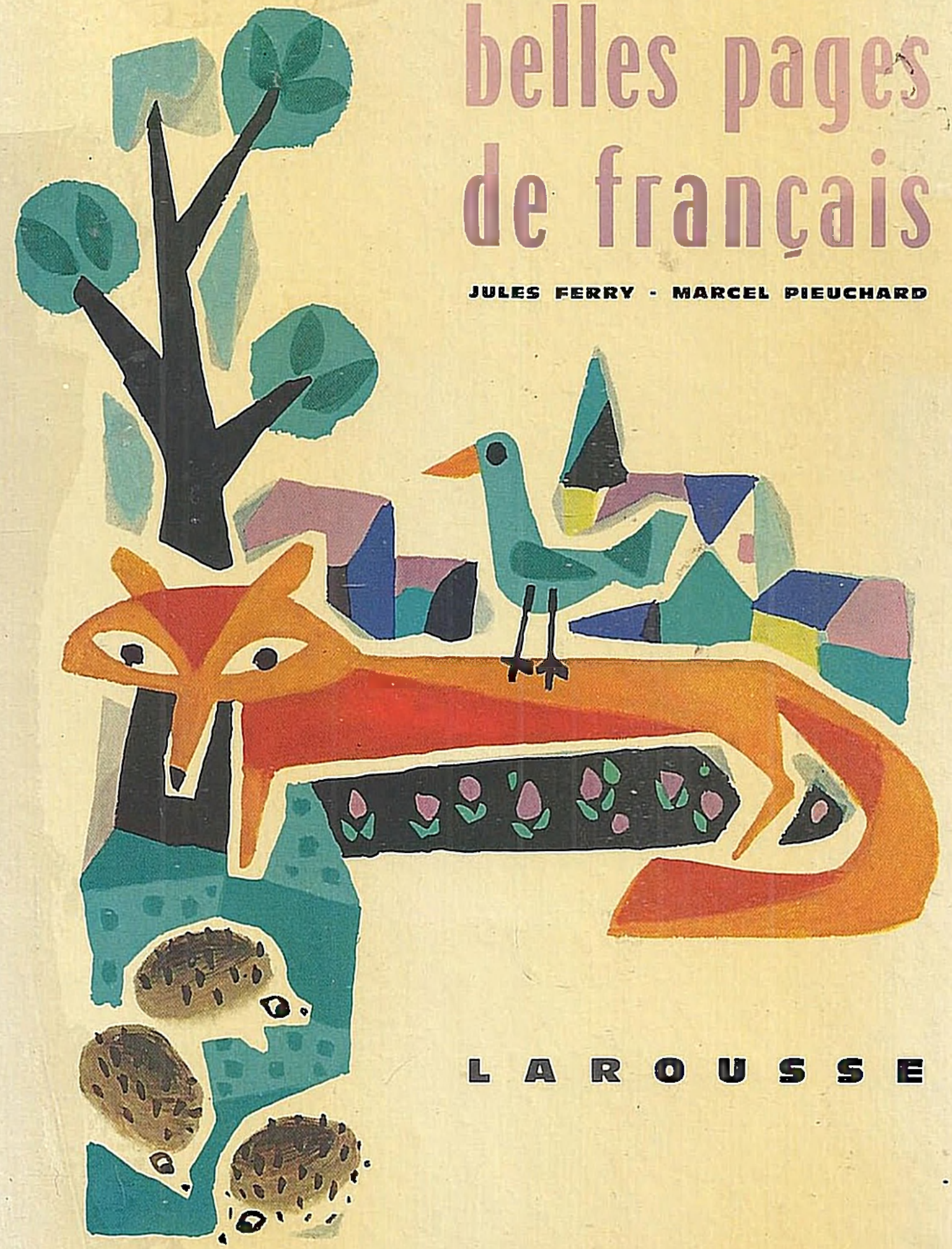
COURS ÉLÉMENTAIRE - 9e ET 10e

belles pages de français

JULES FERRY - MARCEL PIEUCHARD



LAROUSSE

PRÉFACE

« Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême. »

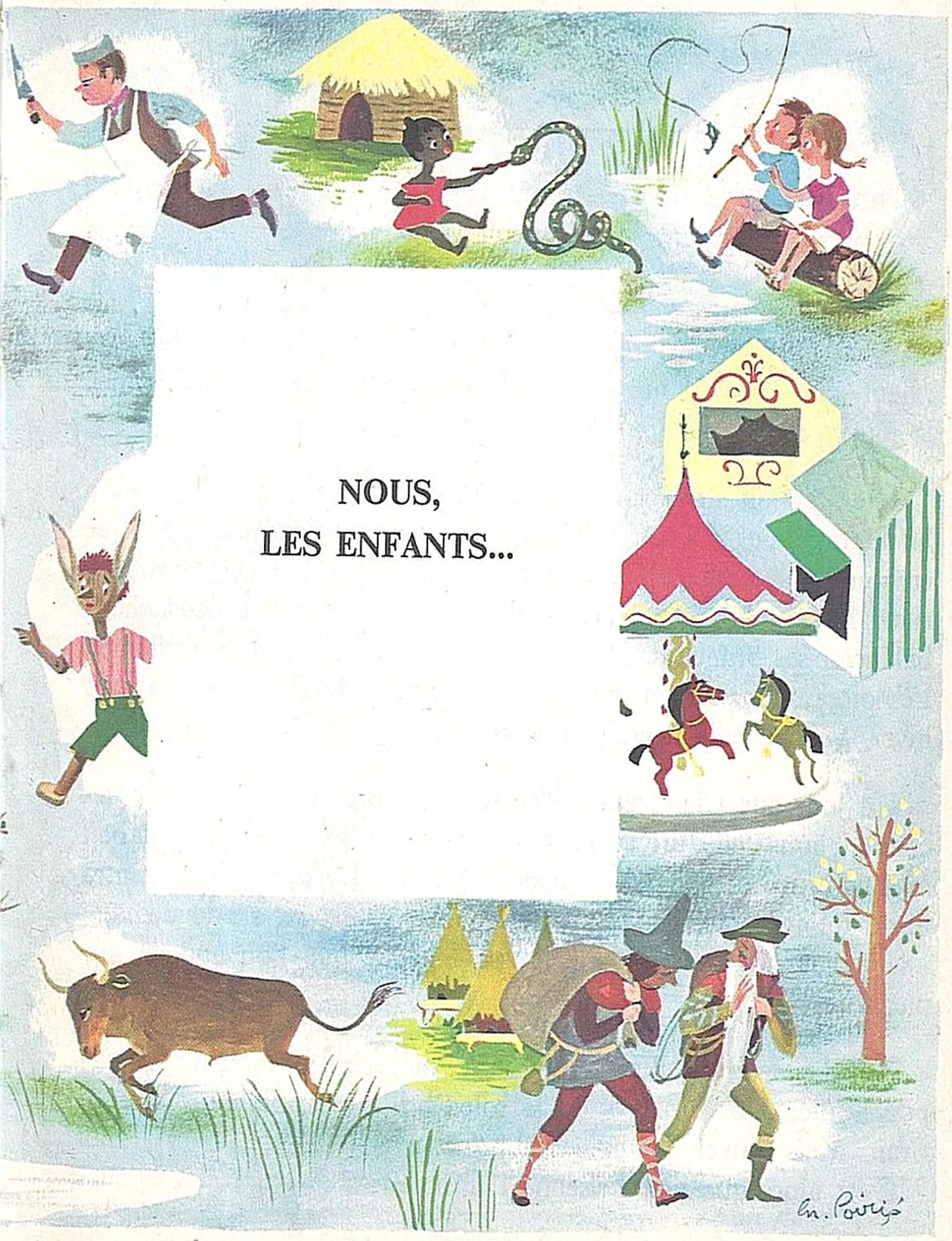
Comme le poète, l'enfant s'enchante des contes; il en goûte le charme, se laisse aller au rêve. C'est pour lui que nous avons composé ce bouquet de contes et de poèmes.

Ces « Belles Pages » sont pour le cours élémentaire et des élèves ayant franchi le stade de la lecture trébuchante. Ce recueil convient donc à la fin d'un cours élémentaire 1re année, ou au début d'un cours élémentaire 2e année.

Puissent les enfants prendre autant de plaisir à les lire que nous en avons pris à les recueillir.

J. F. et M. P.

© 1960, by Augé, Gillon, Hollier-Larousse, Moreau et Cie. — Librairie Larousse, Paris.
Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.


NOUS,
LES ENFANTS...

1. CLAIRE ET L'HIRONDELLE

Lisons d'abord :

l'hirondelle — les yeux — une auréole — elle habitait — un pays

Claire avait les yeux bleus, transparents comme l'eau d'une fontaine où se mire le ciel d'avril, des cheveux blonds qui entouraient son front d'une auréole de clarté. Elle était jolie comme le jour.

Elle habitait dans la clairière d'une forêt où son père était bûcheron. Leur maison n'était qu'une pauvre chaumière, presque en ruine. Tant que durait la belle saison, la vie n'y était pas trop rude. Devant la porte et la fenêtre ouvertes, un grand vieux chêne balançait ses branches. L'herbe de la clairière était verte et fleurie. Les oiseaux chantaient dans les feuillages... Mais, pendant le long hiver, que la maison était donc triste !...

Un jour que Claire était allée dans la forêt pour y cueillir des champignons, elle fut surprise par une averse. La pluie tombait avec violence et ses rafales étaient glacées. Lorsque Claire rentra toute trempée, elle grelottait de froid et de fièvre. Le lendemain, une maladie se déclara, une grosse maladie que l'on appelle une pleurésie.

« Il lui faudrait du soleil, dit le médecin. Il faudrait qu'elle puisse aller dans un pays où le soleil brille. Le printemps la guérirait. Mais l'hiver commence à peine. »

C'est alors que vint Friseline l'hirondelle.

(A suivre.)

Comprenons les mots :

Des yeux transparents : des yeux clairs. — *Où se mire :* où le ciel bleu se reflète, se regarde comme dans un miroir. — *Une auréole :* une sorte de cercle lumineux comme les peintres en font autour de la tête des saints. — Claire mérite bien son nom : elle a les yeux clairs et les cheveux clairs. — Une *clairière* est un endroit dégarni d'arbres dans une forêt. — *Une rafale :* coup de vent violent et bref.

Comprenons le texte :

Faites le portrait de Claire. — Où vivait-elle? — Comparez avec votre propre maison. — Que lui arrive-t-il dans la forêt ?

Copie :

Claire — fontaine — était — clairière — père — chaumière — fenêtre — chêne. Soulignez : AI, Ê.

Dictée :

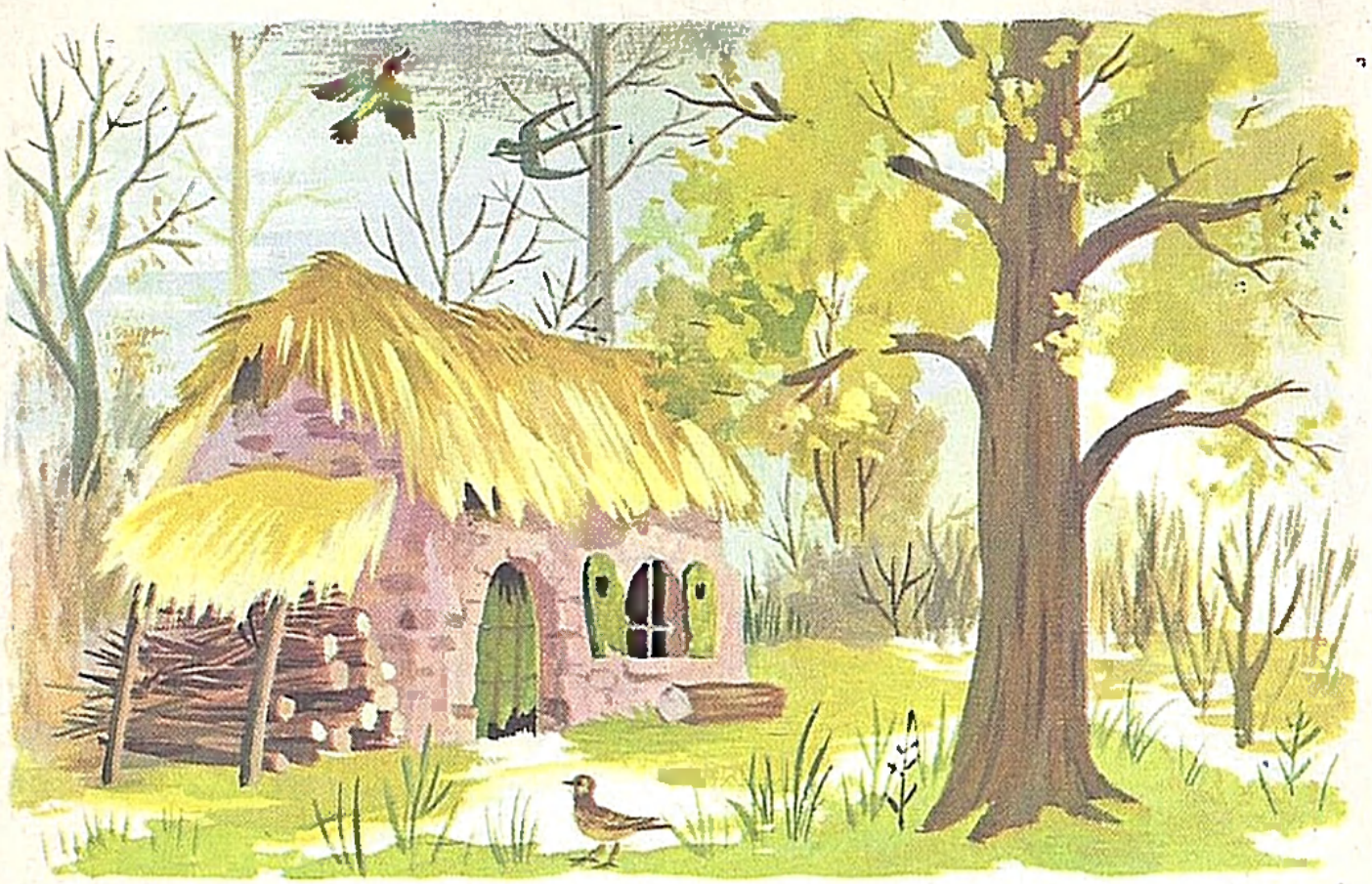
Claire habitait dans la clairière d'une forêt.

Élocution :

Racontez les plaisirs de la forêt pendant la belle saison, et ses tristesses en hiver.

Dessin :

La maison de Claire dans la forêt.



2. CLAIRE ET L'HIRONDELLE *(fin)*

Lisons d'abord :

l'hiver — le pivert — rayons — caresser — gosier

Friseline l'hirondelle n'était pas partie avec ses compagnes parce que Claire était malade, et Claire n'avait que des amis parmi les oiseaux. Et Friseline chanta : « Je suis ici ! N'ayez plus de soucis ! »

Et elle tint conseil avec les oiseaux.

L'hiver, cependant, arrivait. Mais, devant la maison du bûcheron, le grand vieux chêne de la clairière garda sur lui toutes ses feuilles vertes. C'est Friseline qui l'en avait supplié : « Retiens tes feuilles, chêne de la clairière. Car il faut absolument que notre petite amie guérisse. » Quand venait un nuage gris tout gonflé de pluie froide, Tap le pivert volait au-devant de lui et disait : « Pluie !

Pluie! Pluie! Par ici! » et le nuage faisait un grand détour et le ciel restait bleu sur le chêne. Tirli l'alouette montait alors au pays des rayons du soleil, choisissait le plus beau, le plus doré, le plus chaud, et le rapportait dans son bec.

« Oh! disait Claire en voyant le rayon de son lit. Comme il brille! Comme il est doux et chaud! »

Ainsi passa le méchant hiver, sans pouvoir approcher un seul jour, une seule minute, de la maison où veillait Friseline, l'hirondelle de la cheminée.

Et un matin, un beau matin, le vrai printemps fut de retour.

Ce matin-là, Claire s'éveilla toute rose, bâilla et s'écria : « J'ai faim! »

Et avec Friseline, tous les oiseaux de la forêt voletaient joyeux autour de Claire, lui caressaient le visage de leurs ailes et chantaient à plein gosier :

« Elle est guérie, notre petite amie! Elle est guérie, guérie, guérie! »

D'après M. GENEVOIX, *L'hirondelle qui fit le printemps* (Flammarion).

● Comprenons les mots :

Elle tint conseil avec les oiseaux : Elle réunit les oiseaux, pour leur demander leur avis.
Le pays des rayons du soleil : très haut dans le ciel, près du soleil.

● Comprenons le texte :

Avez-vous déjà vu des hirondelles ? Où? — Que font habituellement les hirondelles à l'automne ? — Pourquoi ? — Pourquoi Friseline n'est-elle pas partie ? — Que font d'ordinaire les feuilles en hiver? — Qu'a fait le chêne? — Que fait le pivert?

● Copie :

Guérir — nuage — gris — gonfler.
Pays — rayon — joyeux.

● Dictée :

Claire s'éveilla toute rose et bâilla.
Elle était guérie.

● Vocabulaire :

Cherchons les noms des oiseaux que nous connaissons.

● Dessin :

Des hirondelles.

3. POUF

Lisons d'abord :

ils descendent — avec effroi — un rêve merveilleux — l'herbe mouillée — ils rappellent — atterrir

Pouf a pris un grand parapluie qu'il a ouvert sous la pluie. Bientôt la pluie cesse de tomber et un grand vent se lève. Pouf et le parapluie avancent en bondissant le long des sentiers ; ils montent et descendent, s'élèvent au-dessus des mares et des ruisseaux.

C'est avec effroi que Pouf comprend brusquement qu'il n'est plus maître du parapluie. Faut-il le lâcher et ne plus le revoir ? C'est impossible, car le parapluie appartient à un monsieur qui l'a oublié et peut, n'importe quand, le réclamer.

Il faut tenir, coûte que coûte. Pouf serre le manche plus fort que jamais ; mais voici qu'au même moment une bourrasque violente enlève dans les airs le parapluie auquel Pouf se cramponne désespérément.

« Celui à qui appartient ce parapluie devrait m'être très reconnaissant », se dit Pouf, comme il vole au-dessus des arbres. « Tout le monde ne ferait pas cela », continue-t-il, repliant ses jambes pour ne pas heurter la flèche d'une église. Tout en volant, il voit la maison où il habite et où Pierre est en train de goûter. Deux énormes larmes lui coulent le long des joues.

Une brave dame qui passe par là sent une goutte de pluie et se dit qu'il faut rentrer. Mais, à ce moment précis, le vent tombe aussi brusquement qu'il s'est levé.

A sa grande joie, Pouf sent qu'il descend. C'est très agréable, et, serrant le manche du parapluie, il ferme les yeux; il lui semble faire un rêve merveilleux, et il sourit de contentement, quand soudain un choc terrible le ramène à la réalité.

Avant qu'il ait vraiment compris qu'il a eu la grande chance d'atterrir dans son jardin, il voit Pierre, oui, Pierre, qui sort en courant de la maison!

« Pouf, où es-tu allé? demande Pierre.

— J'ai fait une petite promenade, répond Pouf.

— Mais, Pouf, tu volais dans les airs! Je t'ai vu! Tu es même passé juste au-dessus du clocher! Comment as-tu pu monter si haut? » demande Pierre.

Pouf, comprenant qu'on l'admire, prend un air modeste.

« Ce n'est rien, fait-il. C'est très facile avec un grand parapluie. »

Muriel Lévy, *les Aventures de Pouf*, trad. par A. M. Menanteau (M. Didier).

● **Comprenons les mots :**

Avec effroi : en ayant très peur. — *Coûte que coûte :* à n'importe quel prix, par n'importe quel effort. — *Un air modeste :* Pouf est très fier, mais il le cache et fait semblant de n'attacher aucune importance à son voyage.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi Pouf s'est-il laissé emporter par le parapluie? — Pouf, qui descend, ferme les yeux. Pourquoi? — Cette histoire vous paraît-elle vraie, ou est-ce un conte? — N'y a-t-il pas des hommes qui descendent ainsi? Montent-ils?

● **Copie :**

Un grand vent se lève. Une bourrasque violente enlève dans les airs le parapluie auquel Pouf se cramponne.

● **Dictée :**

Le vent — une bourrasque — la pluie — le parapluie — avec effroi — un choc terrible.

● **Complétons les phrases :**

Pouf raconte ... à Pierre. — Il déclare qu'il n'a pas eu ... — Il a vu ... — Pouf prend ...

● **Dessin :**

Pouf en plein vol.

4. TILL ET LES VOLEURS

Lisons d'abord :

bourgeons — recueillir — silhouettes — jaillir — tirailler

On était en mai, mois où les bourgeons s'épanouissent en fleurs éblouissantes. Dès le soleil levé, les abeilles allaient butiner au milieu des plantes et des arbustes, fouillant et farfouillant les corolles, de la trompe et des pattes, pour recueillir le pollen.

Dans tous les villages on construisait des ruches. Nicolas, le père de Till, avait établi un rucher derrière sa maison.

Mais, à cette époque, les maraudeurs parcouraient le pays. Ils rampaient sous les haies jusqu'aux ruchers pour voler les gâteaux de miel et parfois, même, emportaient la ruche.

Nicolas, caché dans un vieux tonneau, surveillait la nuit ses châteaux de paille. Par une nuit sans lune, il se fit remplacer dans cette surveillance par son fils Till, qui venait d'avoir dix ans, mais dont l'esprit plein de malice le faisait surnommer « l'Espiègle ». Dans son tonneau, Till ne tarda pas à s'endormir. Soudain, un bruit l'éveilla. Des pas se faisaient entendre... Ils s'approchèrent du rucher.

Des voleurs étaient là.

Ils soulevèrent chaque ruche, cherchant la plus lourde. Lorsqu'ils vinrent au tonneau où Till était caché, ils le soupesèrent et déclarèrent que, cette ruche étant la plus lourde, il fallait l'emporter.

Nos deux voleurs marchaient depuis un moment quand Till regarda au-dehors. Il put distinguer, malgré l'obscurité, deux silhouettes. L'une avait une longue barbe qui retombait sur la poitrine, l'autre un chapeau bien pointu.

Alors, Till passa la main droite par une des ouvertures du tonneau, cogna la tête de l'homme au chapeau, tandis que, de la main gauche, il tirait la barbe du second larron.

Il cogna et tira de telle façon que chacun crut que son voisin le malmenait. Alors, jurons et paroles violentes commencèrent à jaillir.

« Vas-tu laisser ma barbe tranquille et cesser de me tirailler ainsi ? » disait l'un.

« Prends-tu ma tête pour un tambour ? » disait l'autre.

Tout à coup, voici l'homme au chapeau qui laisse tomber le tonneau et se jette sur son ami des bonnes heures... Alors, dans l'obscurité, on se cogne, on se déchire, on crie des mots de rage.

Pendant ce temps, Till laissa les deux maraudeurs à leur bataille et s'empressa, en riant, de regagner sa maison.

D'après la légende allemande de *Till l'Espiègle*.

Comprenons les mots :

Les abeilles allaient butiner : les abeilles vont de fleur en fleur sucer le pollen. — *Les châteaux de paille :* ce sont les ruches. On les fabrique aussi en bois. — *Les silhouettes :* les personnages se détachent de l'obscurité. — *Chacun crut que son voisin le malmenait :* le maltraitait, le frappait. — *L'ami des bonnes heures :* avant cette scène, les deux hommes étaient bien d'accord pour faire ensemble leur mauvais coup.

Comprenons le texte :

Pourquoi Nicolas surveillait-il ses ruches? — De nos jours, est-il nécessaire de monter une telle garde? — Pourquoi les voleurs emportent-ils justement le tonneau où l'enfant est caché?

Dictée :

Abeille — fouiller — farfouiller — recueillir — surveiller — éveiller.

Élocution :

Till raconte son histoire à un petit camarade.

5. LES OREILLES DE PINOKIO

Lisons d'abord :

stupeur effrayante — avec empressement — tâter le pouls — on attelle

Pinokio, un pantin de bois, est devenu paresseux en fréquentant de mauvais camarades.

Pinokio, en se réveillant, se mit à se gratter la tête et il s'aperçut avec une stupeur effrayante que ses oreilles avaient allongé de plus d'une main.

Vite, il courut chercher un miroir pour se regarder... Il vit ce qu'il aurait voulu ne jamais voir : son image ornée d'une magnifique paire d'oreilles d'âne.

Je vous laisse à penser la douleur, la honte, le désespoir du pauvre Pinokio. Il se mit à pleurer, à crier, à se battre la tête contre les murs. Plus il se désespérait, plus ses oreilles croissaient et devenaient velues vers le sommet.

Au bruit, une belle Marmotte, qui habitait l'étage au-dessus, entra dans la chambre. En voyant le pantin dans une telle fureur, elle lui demanda avec empressement :

« Qu'as-tu donc, mon bon petit voisin ?

— Je suis malade, Marmotte, bien malade, malade d'une maladie qui me fait peur. Ne t'en aperçois-tu pas en me regardant ?

— Un peu.

— Regarde donc si, par hasard, je n'aurais pas la fièvre ! »

Elle tâta le pouls de Pinokio, puis lui dit, en soupirant : « Mon ami, je regrette bien d'avoir à te donner une mauvaise nouvelle. Tu as une vilaine fièvre !

— Quelle fièvre ai-je donc ?

— Tu as la fièvre des ânes.

— Je ne connais pas cette fièvre, dit Pinokio, qui n'avait que trop bien compris...

— Dans deux ou trois heures, tu seras devenu un petit âne, en chair et en os, comme ceux qu'on attelle aux charrettes et qui portent les choux et la salade au marché... Désormais, tu suivras ton destin. Il est écrit dans les livres de la sagesse : « Tous les enfants paresseux qui méprisent les livres, l'école et les maîtres, qui passent leurs journées aux jeux et aux divertissements, doivent tôt ou tard être transformés en petits ânes. »

Carlo COLLODI, *les Aventures de Pinokio*, trad. de GENCÉ (A. Michel).

● Comprenons les mots :

Il s'aperçut avec une stupeur effrayante : un étonnement extraordinaire, qui le laisse presque engourdi. — *Ses oreilles devenaient velues :* ses oreilles se couvraient de poils, comme celles des ânes. — *Le pouls :* c'est le battement du sang dans les artères. On tâte le pouls pour savoir si le malade a la fièvre. — *Pinokio n'avait que trop bien compris :* Pinokio dit qu'il ne connaît pas cette fièvre. Mais il sait déjà qu'il va devenir un âne.

● Dictée :

La fureur — la peur — la stupeur — la douleur — une heure — un chou, des choux — un os, des os.

● Copie :

Pinokio vit ce qu'il aurait voulu ne jamais voir : son image ornée d'une paire d'oreilles d'âne.

● Comprenons le texte :

Qu'est-il arrivé à Pinokio? — Comment s'en est-il aperçu? — Pouvait-il dissimuler ses oreilles? — Pourquoi pleurait-il? — Que dit-il à la Marmotte? — Comment la Marmotte regarde-t-elle s'il a la fièvre? — Prenez le pouls de votre voisin, et répétez la réponse que fait la Marmotte à Pinokio. — Pinokio a la fièvre des ânes. Ne s'en doutait-il pas un peu? Pourquoi? — Qu'a-t-il bien pu faire pour mériter cette punition?

● Élocution :

Pinokio devient un âne. — Pour l'instant, il n'en a que les oreilles. — Que vont devenir ses bras? — ses jambes? — ses ongles? — son nez? — sa peau? — Comment se fera-t-il comprendre?

6. UN CADEAU

Lisons d'abord :

empaillé — en chœur — Line est médusée — sa déception

« Line, tu vas avoir une bête.

— Une vraie? »

Car enfin, il y en a en bois ou en carton. Et Line n'entend pas être traitée en bébé.

« Une vraie!

— Oh! Maman! un chien? »

La gamine en tremble. Qu'il soit gros ou petit, beau ou laid, jeune ou vieux, peu importe! Un chien à elle! Hélas! la réponse coupe court.

« Pas précisément. Mais tu seras contente. »

Que peut être un animal qui ne sera « pas précisément » un chien? Un chat? Line n'en raffole pas. Ce qui est certain, c'est que ce ne sera pas un cheval, puisqu'on habite au premier étage. Line aimerait bien un cochon, parce qu'elle en a vu un chez Grand-Père à la campagne et qu'elle l'a trouvé amusant.

Enfin, ce sera une bête vivante avec laquelle on pourra jouer, s'ébattre, courir dans le couloir ou sur le balcon.

Et si c'était un perroquet? C'est terriblement criard, mais ça parle, ça siffle, ça chante. On lui apprendrait des compliments, des bouts de refrains.

Mais si on allait lui donner un animal empaillé? Rien qu'à redouter pareille déception, elle en a la petite mort. Mais non, on ne lui jouerait pas un tour pareil, on ne lui ferait pas ce chagrin.

Une seule chose est certaine, c'est qu'elle appellera son pensionnaire Désiré. Et le grand jour arrive.

Line a été sage toute une longue quinzaine, pas répondeuse, pas désordonnée. La famille, en chœur, s'est réunie au salon pour assister à la joie de Line, qui se tient debout, dans sa blouse blanche, la gorge sèche, les mains fébriles, les genoux tremblants. L'oncle Paul entre. Sous un linge blanc, il tient quelque chose... Il dépose le tout devant sa nièce. « Regarde, petite. »

Et Line, médusée, voit un poisson rouge dans un bocal!

« Hein! Tu es contente. Tu vas t'amuser avec lui? »

Déjà Line surmonte sa déception et c'est gentiment, sans amertume, qu'elle répond : « Pour sûr! Et nous ne ferons pas de bruit tous les deux en nous disputant! »

SÉVERINE, *Line* (Crès).

● **Comprenons les mots :**

Déception : lorsqu'on n'obtient pas une chose qu'on espérait, on éprouve une déception, on est déçu. — *Elle en a la petite mort :* l'auteur exagère. Line s'inquiète et craint d'être déçue. — *Son pensionnaire :* l'animal dont elle devra s'occuper. — *Les mains fébriles :* tremblantes de fièvre. — *Médusée :* tellement surprise qu'elle est incapable d'un mot ou d'un geste. — *Sans amertume :* sans montrer ses regrets.

● **Comprenons le texte :**

Comment Line veut-elle que soit sa bête? — A quelles bêtes songe-t-elle? — Quelle est celle dont elle ne voudrait pas? — Comment se passe le « grand jour »? — Pourquoi Line est-elle « médusée »?

● **Copie :**

La famille, en chœur, s'est réunie au salon pour assister à la joie de Line, qui se tient debout, dans sa blouse blanche, la gorge sèche, les mains fébriles, les genoux tremblants.

● **Dictée :**

Line aimerait bien un cochon, parce qu'elle en a vu un chez Grand-Père, à la campagne.

● **Élocution :**

On a offert à Line : une tortue..., ou un lapin..., ou un canari. Elle dit : ...

● **Dessin :**

Le bocal avec le poisson rouge.

7. UNE PÊCHE MOUVEMENTÉE

Lisons d'abord :

son aiguillon — une vitesse prodigieuse

Un après-midi, Robert, le jeune berger, garde seul son troupeau dans la plaine. Les vaches et les deux chevrettes broutent sans chercher à s'éloigner ; c'est pourquoi Robert juge qu'il peut aller jusqu'à l'étang de la Tuilerie pour y pêcher des grenouilles. Le vieux chien Patapon fera bonne garde.

Notre pêcheur se faufile à travers les roseaux, jusqu'au bord de la nappe d'eau. Il attache au bout de son aiguillon une ficelle armée d'un hameçon que dissimule un petit chiffon rouge. Floc, floc... deux grenouilles sautent dans l'eau. Robert lance son appât. Dix minutes s'écoulent ; enfin, attirée par la couleur rouge, une grenouille s'élance sur l'hameçon. Zig ! le pêcheur tire d'un coup sec sa ligne, accroche la grenouille verte et la fait sauter jusqu'à ses pieds.

Soudain, un mugissement proche déchire le silence. L'enfant, étonné, se retourne et reconnaît, à trente mètres, le grand taureau rouge des Martin : le terrible Gandar, une bête farouche, redoutée de tous les garçons de Chantegrive. Horreur ! le taureau fonce, tout à coup, vers lui.

Robert prend la fuite et contourne l'étang ; ses pieds battent l'argile molle du sentier à une vitesse prodigieuse. Un grand peuplier se dresse non loin de là ; l'enfant se jette dans cette direction. A peine s'est-il glissé derrière le tronc qu'un morceau d'écorce vole, arraché par la corne de Gandar.

« L'arbre est solide, se dit l'enfant ; je n'ai qu'à rester tout près de cet abri pour éviter la bête furieuse. » Alors commence une effrayante partie de cache-cache. L'agile petit paysan s'efforce de rester calme ; mais il entend battre son cœur. C'est que les gros yeux stupides du taureau sont tout près. Robert pourrait, en tendant le bras, toucher la touffe de poils bouclés entre les cornes de son ennemi. Deux fois, un peu de bave chaude lui vole au visage. Cette poursuite autour d'un arbre va donner le vertige au garçon.

« Essayons autre chose », dit tout haut Robert.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Aiguillon : bâton pointu pour piquer les bœufs. — *Appât :* petit chiffon rouge accroché à l'hameçon, pour attirer les grenouilles. — *Prodigieuse :* qui sort de l'ordinaire ; extraordinaire. — *Effrayante :* qui fait peur. — *Donner le vertige :* faire tourner la tête.

● **Comprenons le texte :**

Avec quoi Robert pêche-t-il la grenouille? — Qui arrive soudain derrière lui? — Pourquoi Robert se sauve-t-il? — Où va-t-il se réfugier?

● **Dictée :**

Le vieux chien est resté seul avec les deux chevrettes et les vaches.

● **Copie :**

Robert, le jeune berger, garde seul son troupeau. Le vieux chien surveille les vaches et les deux chevrettes. Robert peut aller à la pêche.

● **Vocabulaire :**

Complétez avec les mots de la lecture : Robert, le jeune berger, garde son ... dans la plaine. Il veut aller pêcher dans un ... Deux ... sautent dans l'eau. Soudain, il reconnaît derrière lui le grand ... des Martin. Il se sauve derrière un ...

● **Dessin :**

Robert pêche dans l'étang.

8. UNE PÊCHE MOUVEMENTÉE *(fin)*

Lisons d'abord :

il manœuvre — les coups résonnent — les vaches paissent — en se déshabillant

Soudain, il s'élance vers l'étang et y plonge tout habillé. Oh! comme ses vêtements et ses chaussures le gênent pour nager! Va-t-il se noyer? Il s'enfonce, l'eau entre dans ses narines. « Du calme! pourvu que tu flottes, tu es sauvé! » se dit Robert. Lentement, il manœuvre ses bras et ses jambes. C'est bien! il ne coule pas.

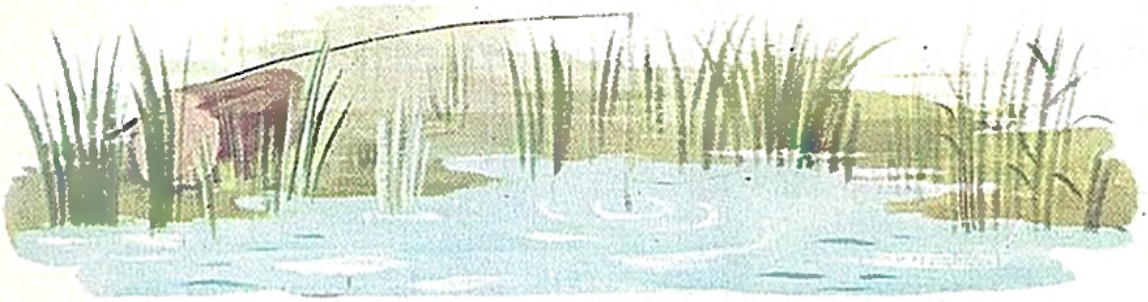
Le grand taureau, déconfit, reste sur le rivage et secoue sa tête redoutable. L'enfant nage vers le bord opposé, qui lui paraît plus sûr. Là, il parvient à prendre pied : l'eau lui arrive aux épaules. Horreur! silencieux comme une ombre à la surface de l'eau grise, un long serpent verdâtre file en ondulant, dresse sa tête plate aux yeux fixes près du visage de Robert, traverse l'étang et, ne laissant derrière lui qu'un sillage, disparaît dans les roseaux.

Robert ne peut sortir de la mare, car l'obstiné Gandar paraît l'attendre sur la berge pour l'encorner. Appeler au secours? Qui donc pourrait l'entendre? Robert éternue, car l'eau est fraîche. Enfin des aboiements se rapprochent; une voix d'homme crie : « Cherche, cherche! » Le père Martin et son chien surgissent des roseaux, découvrent le taureau échappé, courent vers lui. Gandar sent des crocs mordre ses jarrets, tandis que les coups de bâton du maître résonnent sur sa croupe. Dompté, il s'éloigne au trot vers son étable.

Alors seulement le corps de Robert émerge des eaux troubles. Le rescapé ramasse son aiguillon, sa musette et court vers son troupeau. Paisibles, les vaches paissent sous la garde du vieux Patapon.

« Ah! mes belles. J'aurais mieux fait de rester près de vous! » leur crie le pâtre en se déshabillant pour faire sécher ses vêtements aux branches d'un buisson.

D'après Albert ROYER, *les Lurons de Chantegrive* (Bourrelier).



● **Comprenons les mots :**

Déconfit : désagréablement surpris, vexé. — *Obstiné :* entêté. — *Jarret :* pli de la patte de derrière. — *Émerge :* sort de l'eau. — *Le rescapé :* celui qui a échappé à un danger.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi Robert plonge-t-il dans l'étang? — Quel nouveau danger trouve-t-il dans l'eau? — Qui intervient et sauve Robert?

● **Copie :**

Au lieu de plonger dans l'eau froide, parmi les roseaux, pour fuir le taureau, Robert aurait mieux fait de garder son troupeau. — Soulignez en rouge le groupe EAU et en bleu le groupe AU.

● **Dictée :**

Le taureau fonce sur Robert. Le jeune berger plonge dans l'eau, parmi les roseaux.

● **Imitons la phrase :**

Il s'élance vers l'étang et y plonge tout habillé. — Cette phrase exprime deux actions qui se suivent. Sur ce modèle, cherchez une phrase qui indique deux actions que vous faites ainsi l'une après l'autre, en classe, à la maison : En classe, je ... et je ... — A la maison, je ... et je ...

● **Dessin :**

Robert sort de la mare.

9. LA VISITE DE LA GRAND-MÈRE

Lisons d'abord :

trois kilomètres — raccommodeuse — ces temps-ci

Souvent ma grand-mère venait nous voir. Elle habitait à plus de trois kilomètres en dehors de la ville, et faisait le métier de raccommodeuse de parapluies. Ma mère l'avait suppliée cent fois de venir habiter avec nous. Elle avait toujours refusé. C'était pour moi une fête de la voir. Elle m'apportait toujours quelque chose, souvent un objet trouvé sur la route.

Dès qu'elle arrivait, ma mère sortait de son buffet tout ce qu'il y avait à manger.

« Tu vas toujours prendre quelque chose. »

La grand-mère refusait.

« Mais si, bien sûr. »

Et enfin elle se mettait à table. Elle mangeait de bon appétit, et ma mère la regardait en hochant la tête.

« As-tu fait beaucoup de parapluies?

— Eh bien, pas beaucoup ces temps-ci, juste de quoi.

— As-tu tout ce qu'il te faut quand même?

— Mais oui! mais oui!

— Allons, soupirait ma mère, tu peux bien me dire, à moi, la vérité.

— Mais ne te tracasse pas pour moi. »

Si elle était venue tard dans l'après-midi, elle se hâtait de repartir avant la tombée de la nuit.

« C'est que j'ai une longue route à faire.

— Tu serais cependant si bien avec nous! »

Elle répondait : « Bah! »

Nous nous mettions à la fenêtre pour la voir encore un petit peu. Nous la suivions des yeux. Elle était haute et droite, et marchait d'un pas ferme. Sa longue jupe noire, souvent crottée, traînait par terre, et son petit bonnet de dentelle blanche frémissait au vent.

Louis GUILLOUX, *la Maison du peuple* (Grasset).

● Comprenons les mots :

Ma mère l'avait suppliée : ma mère avait beaucoup insisté pour qu'elle vienne. — *Tu vas prendre quelque chose :* tu vas bien manger. — *En hochant la tête :* elle incline et redresse la tête. Elle se réjouit de voir sa mère manger, et elle pense que la vieille femme ne mange pas tous les jours à sa faim. — *Juste de quoi :* rien de trop, juste de quoi vivre. — *Ne te tracasse pas :* ne t'inquiète pas, ne te tourmente pas.

● Comprenons le texte :

Où habite la grand-mère? — Quel est son métier? — Pourquoi sa fille lui offre-t-elle à manger? — Quelle est l'inquiétude de la mère? — Que dit la grand-mère?

● Copie :

C'était pour l'enfant une joie de voir sa grand-mère. Elle lui apportait toujours quelque chose.

● Dictée :

La grand-mère habitait loin de la ville. Elle venait souvent voir ses enfants.

10. LES CHEVAUX DE BOIS

Lisons d'abord :

des banderoles rouges à franges d'argent — les cils — il se familiarisa

La toile qui entourait les chevaux de bois fut enlevée à onze heures, après la grand-messe. Ils étaient là, tous en rond à la suite les uns des autres. Il y en avait des rouges, il y en avait des jaunes, il y en avait des verts. Ils étaient ornés de deux étriers, d'une queue, d'une bride. Ils tournaient au son d'un orgue doré, et au-dessus d'eux on voyait des centaines de banderoles rouges à franges d'argent. C'est en les regardant longtemps qu'on faisait connaissance avec de grandes merveilles. Leurs yeux ressemblaient à des yeux véritables : il n'y manquait que les cils. Ceux qui tenaient le premier rang se cabraient, et leurs pattes de devant étaient un peu plus élevées que leurs pattes de derrière. Ces chevaux de bois du premier rang étaient des chevaux de bois qui galopent. Au centre du manège, un vrai cheval, un gros cheval marchait autour d'une sorte de colonne formée de six glaces, dans lesquelles on voyait passer une fois de plus ce que l'on avait déjà vu.

Au premier coup d'œil, les enfants furent trop surpris pour se rendre compte du plaisir que l'on pouvait tirer de cela. Il n'y avait qu'à voir, aussi ne voulaient-ils pas perdre un seul regard. Au bout d'un temps, plus d'un ne put garder son bonheur pour lui. Charles Blanchard courut chez sa mère :

« Maman, j'ai vu les chevaux de bois. »

Elle répondit : « Va donc encore les voir, mon petit, ça te fera passer un moment. »

L'après-midi, il se familiarisa tout à fait avec eux. Vers deux heures et demie, dans les familles, quand le repas de midi fut achevé, le père, la mère, les enfants, les parents des villages, venus pour assister à la fête, tout le monde quitta les maisons. Les chevaux de bois avaient abrégé le déjeuner. On vit autour d'eux toute la petite ville attentive; et, sous ses yeux, les chevaux, l'un après l'autre, avec toutes leurs couleurs, avec leurs brides, leurs queues, leurs étriers, défilaient, entraînés par un orgue dont la voix, dominant tous les bruits, répandait autour d'elle une vie si impérieuse que les mères de famille elles-mêmes ne pouvaient tenir en place. Il y eut, à un moment donné, un grand éclat de rire dans la foule, parce qu'un vieux paysan, qui devait bien avoir la soixantaine, se mit à califourchon sur un petit cheval, les deux jambes pendantes, et dit :

« Ma foi, je veux y monter comme les autres. »

Ch.-Louis PHILIPPE, *Charles Blanchard* (Gallimard).

● Comprenons les mots :

Des étriers : sortes d'anneaux en métal, suspendus par une courroie de chaque côté de la selle, pour placer les pieds. — *Un orgue :* celui du manège est un orgue de Barbarie. — *Les chevaux de bois avaient abrégé le déjeuner :* on s'était hâté de déjeuner pour aller voir le manège. — *La voix de l'orgue répandait une vie impérieuse :* elle entraînait tout le monde. — *Un paysan à califourchon :* un paysan à cheval.

● Copie :

Il y en avait des rouges, il y en avait des jaunes, il y en avait des verts. Ils étaient ornés de deux étriers, d'une queue, d'une bride.

● Comprenons le texte :

Avez-vous déjà vu des chevaux de bois? — Quels sont les manèges d'aujourd'hui? Comment marchent-ils? — Comment étaient les chevaux de bois? — Que fait le vieux paysan? — Et que font les autres personnes du village?

● Dictée :

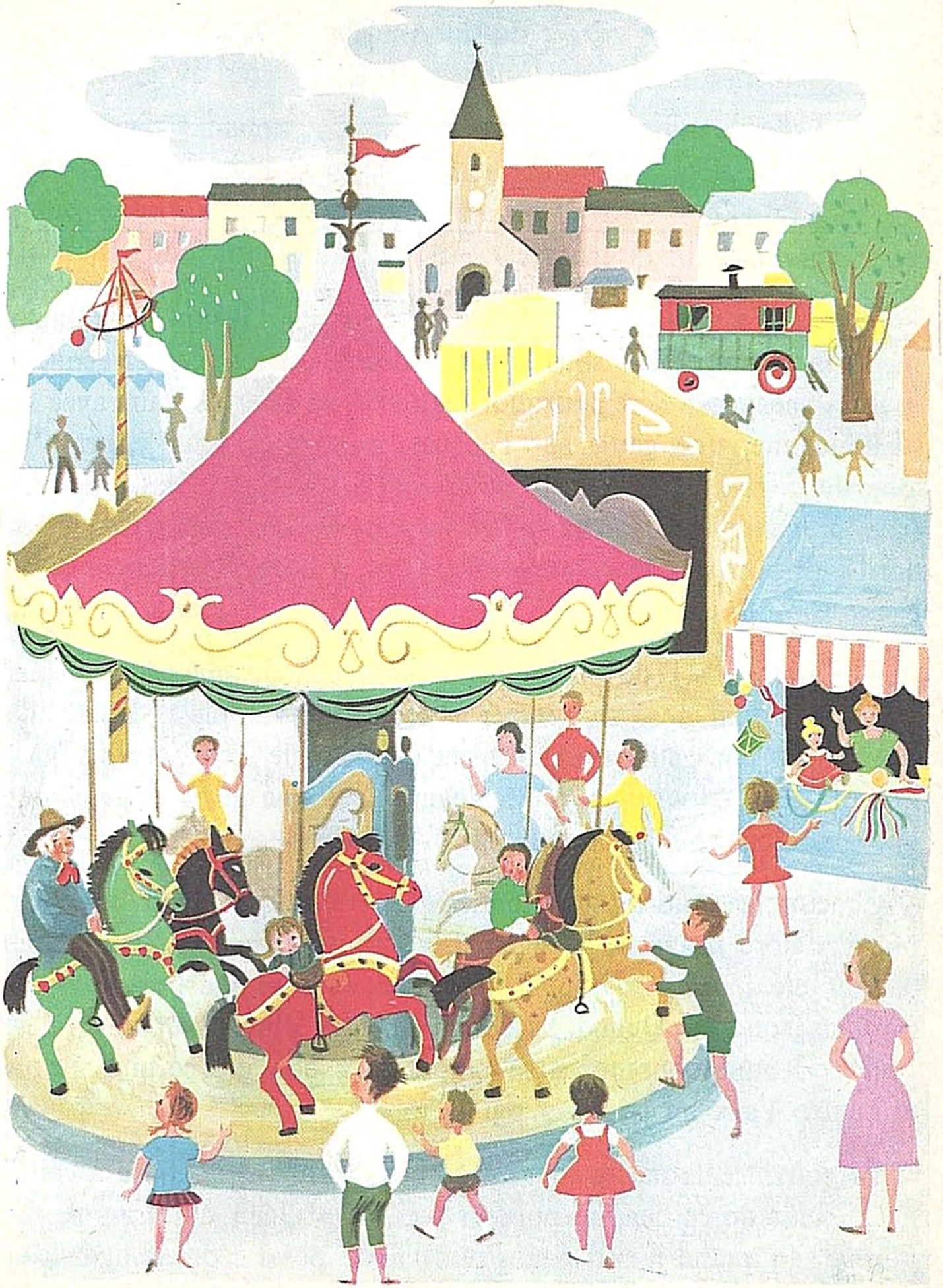
Les chevaux de bois galopaient. Ils étaient rouges, jaunes, verts.

● Vocabulaire :

Écrivez le nom des principales boutiques de la fête foraine.

● Dessin :

Un cheval de bois ou le manège.



11. LA PÊCHE A LA LIGNE

Lisons d'abord :

Jeanne s'assied — des pinçons

Jean s'en est allé de bon matin avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule, un panier sous le bras. L'école est fermée, les écoliers sont en vacances; c'est pourquoi Jean s'en va tous les jours avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule, un panier sous le bras, le long de la rivière. La rivière coule claire sous les saules argentés. Jean et Jeanne n'aiment la rivière ni pour les verts feuillages de ses bords, ni pour ses eaux pures où le ciel se mire. Ils l'aiment pour le poisson qui est dedans.

Ils s'arrêtent à l'endroit le plus poissonneux. Jeanne s'assied sous un saule. Ayant posé son panier à terre, Jean déroule sa ligne. Elle est simple: une gaule avec un fil et une épingle recourbée au bout du fil. Jean a fourni la gaule, Jeanne a donné le fil et l'épingle: aussi la ligne est-elle commune au frère et à la sœur.

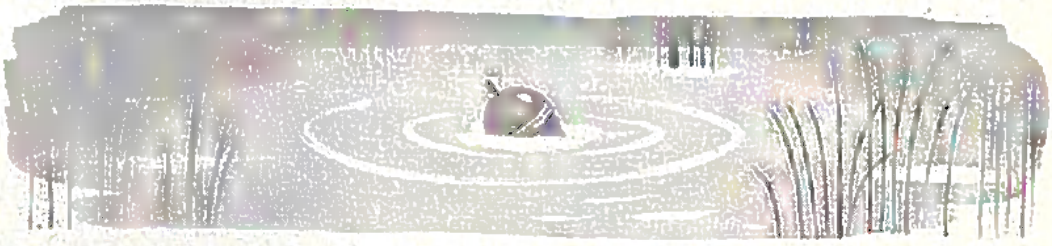
Chacun la voudrait tout entière. Le frère et la sœur ont lutté pour le libre usage de la ligne. Le bras de Jean est devenu noir d'avoir été pincé et la joue de Jeanne s'est empourprée sous les soufflets sonores. Quand ils furent las des pinçons et des gifles, Jean et Jeanne consentirent à partager de bon gré ce que ni l'un ni l'autre n'avaient pu saisir par la force.

Ils convinrent que la ligne passerait des mains du frère à celles de la sœur après chaque poisson pris. C'est Jean qui commence; l'on ne sait quand il aura fini! Pour n'avoir pas à céder la ligne à sa

sœur, il se refuse à prendre le poisson qui mord à l'hameçon et qui fait plonger le bouchon. Jean est rusé, Jeanne est patiente.

Depuis six heures, elle attend. Cette fois, pourtant, elle semble lasse de sa longue inertie. Elle bâille, s'étire, se couche à l'ombre du saule, et ferme les yeux. Jean l'épie du coin de l'œil et croit qu'elle dort. Le bouchon plonge, il tire vivement le fil au bout duquel brille un éclair d'argent. Un goujon s'est pris à l'épingle: « Ah, c'est à moi, maintenant! » s'écrie une voix derrière lui. Et Jeanne saisit la ligne.

A. France, *Filles et Garçons* (Calmann-Lévy).



● **Comprenons les mots :**

Une gaule : une canne à pêche. — *Se mire :* se reflète comme dans un miroir. — *Le frère et la sœur ont lutté pour le libre usage de la ligne :* les deux enfants se sont disputés et même battus pour disposer, chacun à son gré, de la ligne et la garder chacun pour soi, sans la prêter à l'autre. — *La joue de Jeanne s'est empourprée sous les soufflets sonores :* les joues sont devenues d'un rouge très vif, sous l'effet des gifles qui claquaient. — *De bon gré :* volontairement. — *Inertie :* immobilité complète.

● **Vocabulaire et dessin :**

Je dessine les objets qui composent l'attirail du pêcheur et *j'écris* le nom de chacun.

● **Comprenons le texte :**

Que vont faire les enfants? — Comment sont-ils équipés? — Pourquoi aiment-ils la rivière? — Comment est la ligne des enfants? — Quelle est la ruse de Jeanne? — Quel est le caractère de Jean et de Jeanne?

● **Copie :**

L'école est fermée, les écoliers sont en vacances; c'est pourquoi Jean s'en va tous les jours avec sa sœur Jeanne, une gaule sur l'épaule.

● **Dictée :**

Jeanne bâille, s'étire, se couche à l'ombre du saule, et ferme les yeux. Jean l'épie du coin de l'œil et croit qu'elle dort.

12. UN VOYAGEUR INATTENDU

Lisons d'abord :

Béarn, béarnais — wagon — museau muselé — aboyer — enrhumé

Patachou est le nom d'un jeune garçon.

Vous ai-je dit que, de notre voyage au Béarn, nous avions ramené un chevreau? Il s'appelle Brusquet; il est noir et blanc. Brusquet nous a donné bien du souci. J'avais beau représenter à Patachou que ce chevreau était fait pour vivre à la campagne, qu'aux premiers beaux jours il bondirait dans la prairie, en menaçant les papillons de ses cornes naissantes, qu'il ne fallait pas songer à l'enfermer dans notre étroit jardin de Passy, Patachou ne voulait rien entendre. Il se mit à pleurer silencieusement. Qu'aurions-nous pu répondre à des larmes si pures?

Mais je ne sais si vous avez jamais voyagé en compagnie d'un chevreau. A la pensée qu'on le pourrait mettre en wagon à bestiaux, tante Mathilde crut s'évanouir. Le garder avec nous? Cela doit être défendu, sinon vous verriez des voyageurs qui feraient asseoir près d'eux, sur la banquette, des boucs et des taureaux, après avoir disposé, dans le filet, sur votre tête, un sommeillant, mais redoutable crocodile.

Brusquet est fort petit; nous décidâmes de l'installer dans une ronde corbeille couverte d'une serviette solidement cousue. Ne vous inquiétez pas! Nous avions ménagé une étroite ouverture afin qu'il pût passer à l'air le bout de son museau; et, toute fleurie de précautions, tante Mathilde lui mit une muselière. Il fronçait la narine et nous regardait d'un œil désolé.

Une muselière! Pour qu'il ne mordît point, dites-vous? Non pas! Mais quand le contrôleur parut, vers Orléans, et qu'il aperçut ce museau muselé, loin de songer qu'il contemplait le nez d'un chevreau, il ne manqua pas de nous demander le billet de ce chien. Radieuse, tante Mathilde le lui présenta, et, comme il le perçait, Brusquet fit entendre des cris déchirants. C'est ainsi que les chevreaux parlent à l'accoutumée.

« Qu'il est jeune! s'écria tante Mathilde. Il ne sait même pas aboyer!... »

Et Patachou ajouta : « Il est très enrhumé! Et puis, vous savez, c'est un chien béarnais! »

Tristan DERÈME, *Patachou* (Émile-Paul)

● **Comprenons les mots :**

Brusquet nous a donné du souci : il a donné aux parents bien des inquiétudes et des ennuis, parce qu'ils ne savaient pas comment l'emmener. — *Notre étroit jardin de Passy :* Passy est un quartier de Paris. Le jardin est tout petit. — *Tante Mathilde est toute fleurie de précautions :* elle est pleine de précautions. — *Radieuse, tante Mathilde... :* elle est toute joyeuse. Puisque le contrôleur demande le billet du chien, c'est qu'il a pris le chevreau pour un chien.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi les parents ramènent-ils un chevreau? — Pourquoi le chevreau ne voyage-t-il pas en wagon à bestiaux? — Quelles précautions prend-on pour le mettre dans le compartiment? — Pourquoi tante Mathilde dit-elle que le « chien » est jeune? — Et pourquoi Patachou ajoute-t-il : « C'est un chien béarnais? » Est-ce une explication?

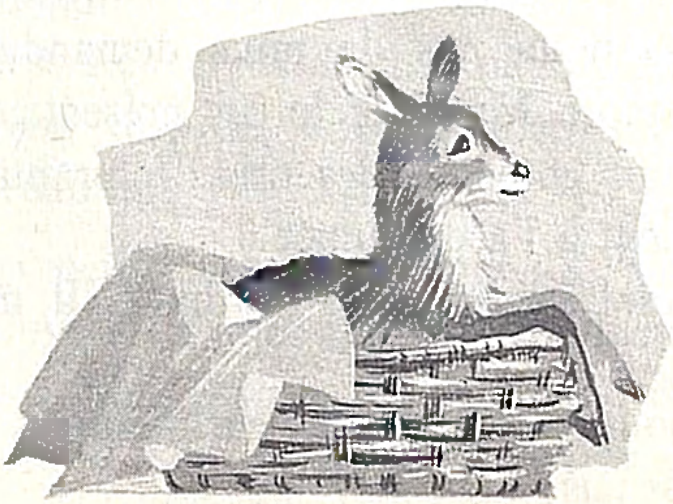
● **Vocabulaire :**

Le chevreau est le petit de la chèvre. Comment s'appelle : le petit de la vache, de la poule, de la jument, de la brebis?

● **Dictée :**

Le chevreau était fait pour vivre à la campagne. Aux premiers beaux jours, il bondirait dans la prairie.

● **Dessin :** Un train.



13. LE COUTEAU DE L'ÉPICIER

Lisons d'abord :

une spatule — nous en vînmes aux mains — expirer — la substance à laquelle j'adhérais

Je jouais aux billes avec un camarade à la porte d'un marchand épicier nommé Lebaigue, qui, pendant ce temps-là, étendait et grattait du chocolat sur un marbre avec un de ces longs couteaux pliants appelés — je ne sais pourquoi — « spatules ».

Je me pris de dispute avec mon camarade. Nous en vînmes aux mains. Notez bien que, devant les coups de poing, je n'étais jamais poltron ; mais il était plus fort que moi ; il me repoussa violemment et je m'en allai tomber à reculons, le derrière dans un tonneau de miel.

Je jetai un cri ; l'épicier se retourna et vit ce qui arrivait.

Je me relevai comme si un ressort m'eût remis sur mes jambes, et cela malgré la résistance qu'opposait à ce mouvement la substance à laquelle j'adhérais. Je pris la fuite... Cette rapidité dans cette prudente résolution venait de ce que j'avais vu l'épicier s'élancer son couteau à la main.

Je dirigeai naturellement mes pas du côté de la maison. Mais mes parents habitaient assez loin de la place où l'événement était arrivé.

Je courais vite, pressé par la terreur. Mais l'épicier avait des jambes doubles des miennes. Je me retournais, tout en courant, et je voyais le terrible homme, l'œil ardent, les lèvres entrouvertes, le sourcil froncé et le couteau à la main, gagnant à chaque pas sur moi.

Enfin, en nage, sans voix, près d'expirer, je me laissai aller sur le pavé à dix pas de la porte, convaincu que c'en était fait de moi et que Lebaigue s'était mis à ma poursuite dans l'intention de m'égorger.

Il n'en était rien. Après une lutte dans laquelle j'épuisai mes dernières forces, il me coucha, le ventre sur son genou, gratta le fond de ma culotte avec sa spatule, me remit sur mes jambes et s'en retourna, satisfait d'avoir repris possession de sa marchandise.

Alexandre DUMAS, *Mémoires*.

● Comprenons les mots :

Un marbre : une plaque très unie de marbre. — *Un poltron :* celui qui a peur pour des riens. — *Nous en vînmes aux mains :* nous nous battîmes. — *La substance à laquelle j'adhérais :* le miel collait et empêchait l'enfant de se relever. — *Près d'expirer :* épuisé par l'effort, près de mourir de fatigue et de peur. — *Convaincu :* bien certain. — *J'épuisai :* je perdis.

● Comprenons le texte :

Pourquoi l'enfant est-il tombé dans le tonneau de miel? — Pourquoi s'est-il relevé si vite, bien que collé par le miel? — Quelle est la raison de sa fuite? — Que voulait l'épicier?

● Élocution :

Employez les expressions : *prendre la fuite — être près d'expirer — en venir aux mains — perdre le souffle — s'épuiser en un dernier effort,* dans des phrases qui raconteront un combat, une grande peur.

● Copie :

Je voyais le terrible homme, l'œil ardent, les lèvres entrouvertes, le sourcil froncé et le couteau à la main, gagnant à chaque pas sur moi.

● Dictée :

L'épicier me coucha sur son genou et gratta le fond de ma culotte avec sa spatule.

● Dessin :

L'épicier raclant la culotte du garçon étendu sur son genou.

14. LA MALADIE DES DOIGTS ÉCARTÉS

Patoche est un petit valet paresseux. Il déclare qu'il ne peut pas travailler : ses doigts sont écartés et raides comme du bois, prétend-il.

« Alors, dit le patron, il faut te soigner, mon garçon ! Suis-moi chez le médecin. »

Patoche suivit son patron chez le médecin. Le médecin lui dit :

« Il est donc malade, ce petit valet ! A-t-il la fièvre ? »

Il tâta le pouls de Patoche, puis il dit :

« Bon !... Maintenant, montrez votre langue ! »

Patoche montra sa langue. Pendant ce temps le patron faisait un signe au médecin :

« Tiens ! tiens ! dit le médecin. C'est une maladie que je connais bien !... Souffrez-vous beaucoup, mon ami ?

— Non, dit Patoche. Mais je ne peux pas fermer les mains ! Je ne peux pas rapprocher les doigts ! J'ai les mains comme de l'acier trempé !

— Je vois ce que c'est, dit le médecin. C'est la maladie des doigts écartés. »

Le médecin sembla réfléchir et dit lentement :

« C'est une maladie très répandue et beaucoup plus grave qu'on ne croit. Si l'on n'essaye pas de s'en guérir dès sa jeunesse, on en souffre toute sa vie. Dites-moi, mon ami, il vous semble beaucoup plus agréable de vous reposer que de travailler ?

— Oui, docteur, répondit Patoche.

— C'est la maladie ! » dit gravement le médecin.

Patoche dit : « Je ne peux pas tenir ma cuiller pour manger ma soupe, mais je peux boire du chocolat au lait dans un bol. »

Le médecin hocha la tête : « Je vois que c'est grave ! dit-il. Il faut soigner ces pauvres doigts. Pour qu'ils ne se fatiguent pas, je vais poser, à chacune de vos mains, un petit appareil de mon invention. »

Le médecin posa donc un petit appareil qui maintenait les doigts écartés. Puis il dit au patron : « Comme il ne pourra pas tenir sa cuiller, vous lui ferez vous-même manger sa soupe.

— Je boirai peut-être tout seul du chocolat au lait ! murmura Patoche.

— J'ai dit : soupe ! répliqua sévèrement le médecin. Je n'ai pas dit : chocolat au lait. »

Mais Patoche, condamné à ne manger que de la soupe et à ne rien faire, s'ennuie et va trouver le médecin.

« Docteur, j'ai des fourmillements dans les doigts. Je crois que je pourrais les rapprocher et fermer les mains.

— C'est que vous allez mieux, dit le médecin. Je vais ôter l'appareil. »

Le médecin ôta l'appareil et Patoche fit jouer ses doigts avec une grande souplesse.

« Ah ! Ah ! dit le médecin, voilà des doigts qui ne demandent qu'à travailler.

— Ils travailleront, désormais ! » promit Patoche.

Patoche s'en retourna chez son patron. Il travailla si bien qu'il devint premier valet. Puis il devint patron à son tour et acquit de grandes richesses.

Ernest PÉROCHON, *Contes des cent et un matins* (Delagrave).

● **Comprenons les mots :**

Un valet : un domestique. — *Tâter le pouls :* sentir au poignet du malade si le cœur bat vite. — *Acier trempé :* métal très dur. — *Il acquit :* il gagna.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi le patron fait-il signe au médecin? — Pourquoi le médecin fait-il semblant de réfléchir? — Qu'apprenons-nous par les questions du médecin? — Que regrette maintenant Patoche? — Patoche a-t-il compris la leçon?

● **Dictée :**

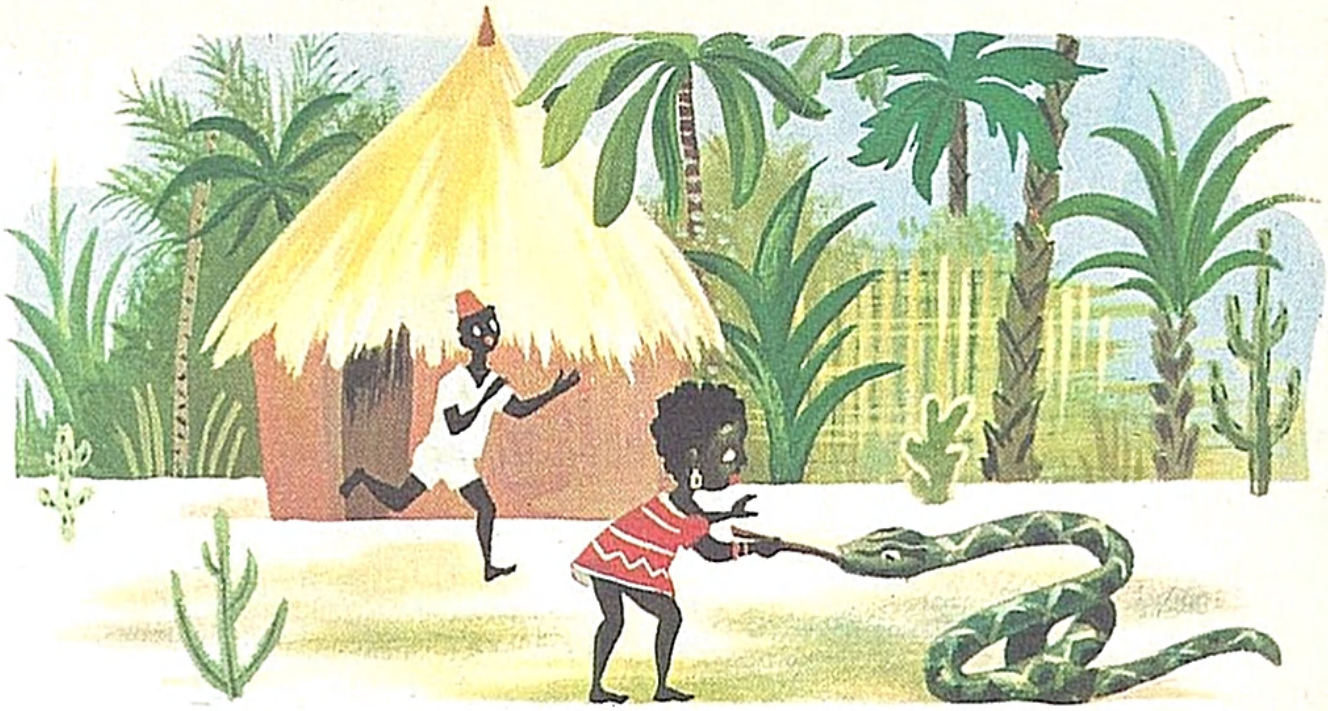
Patoche travailla si bien qu'il devint premier valet, puis patron à son tour.

● **Copie :**

La maladie des doigts écartés est très répandue et beaucoup plus grave qu'on ne croit. Si l'on n'essaye pas de s'en guérir dans sa jeunesse, on en souffre toute sa vie.

● **Vocabulaire :**

Celui qui a une maladie est un ... — Le médecin ordonne un ... — La soupe est servie dans une ...



15. SOUVENIRS D'UN ENFANT NOIR

Lisons d'abord :

captée — palissade de roseaux

J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. Quel âge avais-je en ce temps-là ? Je ne me rappelle pas exactement. Je devais être très jeune encore, cinq ans, six ans peut-être... Ma mère était dans l'atelier près de mon père, et leurs voix me parvenaient, rassurantes, mêlées à celles des clients de la forge et au bruit de l'enclume...

Brusquement, j'avais cessé de jouer, toute mon attention captée par un serpent qui rampait autour de la case; et je m'étais bientôt approché. J'avais ramassé un roseau qui traînait dans la cour — il en traînait toujours, qui se détachaient de la palissade de roseaux tressés dont notre concession était entourée — et j'enfonçais ce roseau dans la gueule de la bête. Le serpent ne se dérobait

pas, il prenait goût au jeu; il avalait lentement le roseau; il l'avalait comme une proie, avec la même volupté, me semblait-il, les yeux brillants de bonheur; et sa tête, petit à petit, se rapprochait de ma main. Il vint un moment où le roseau se trouva à peu près englouti et où la gueule du serpent se trouva terriblement proche de mes doigts.

Je riais, je n'avais pas peur du tout et je crois bien que le serpent n'eût plus beaucoup tardé à m'enfoncer ses crochets dans les doigts si, à l'instant, Damany, l'un des apprentis, ne fût sorti de l'atelier.

L'apprenti fit un signe, et presque aussitôt je me sentis soulevé de terre; j'étais dans les bras d'un ami de mon père.

Camara LAYE, *Souvenirs d'un enfant noir* (Plon).

● **Comprenons les mots :**

La case : l'habitation des Noirs. — *L'atelier :* le père de l'auteur est forgeron. — *Mon attention captée :* attirée vivement et fixée sans pouvoir se détourner. — *Le serpent ne se dérobait pas :* il ne cherchait pas à fuir, à se détourner.

● **Comprenons le texte :**

Où se passe cette scène? — L'auteur était très jeune. Que se serait-il passé s'il avait été plus âgé? — Que serait-il arrivé si personne n'était intervenu?

● **Dessin :**

Le serpent avale le roseau que lui tend l'enfant.

● **Copie :**

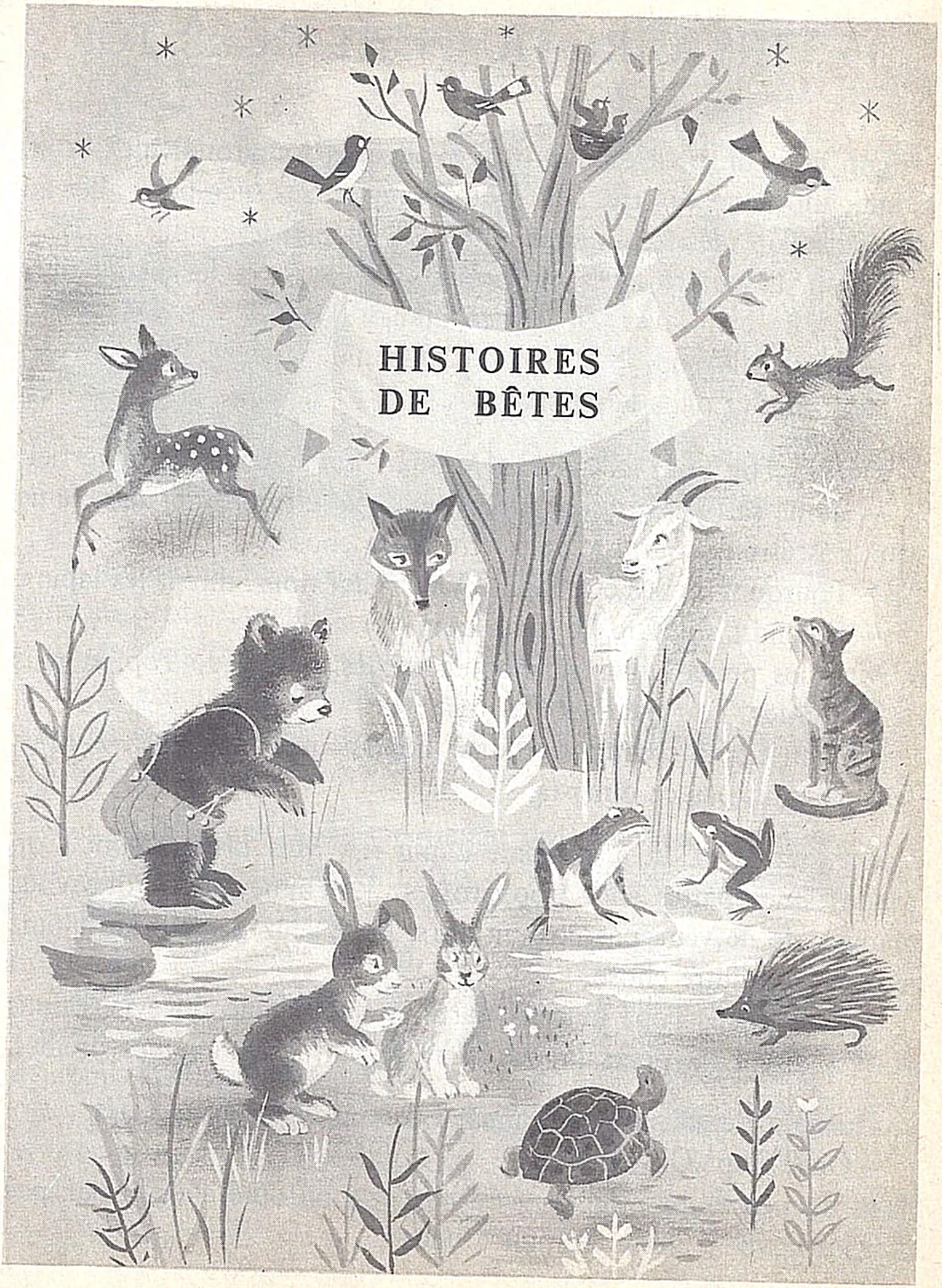
J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. Je devais être très jeune encore, cinq ans, six ans peut-être. Ma mère était dans l'atelier près de mon père.

● **Dictée :**

Le serpent prenait goût au jeu. Il avalait lentement le roseau. Je riais, je n'avais pas peur du tout. Je me sentis soulevé de terre.

● **Vocabulaire :**

Comment s'appelle l'habitation du fermier? — du marchand forain? — *Où travaille :* un commerçant? — un médecin? — un artisan? — un mineur? — un ouvrier?


HISTOIRES
DE BÊTES

16. HISTOIRE DU PETIT OURS TOP

Top était un petit ours, un joli petit ours tout rond, tout brun. C'était un petit ours très sage pour manger, très sage pour aller au lit; mais Top n'était pas sage quand sa maman le lavait.

« Top, il faut te laver; tu es un petit ours, et les petits ours doivent être bien lavés par leur maman.

— Alors, dit Top, je ne veux pas être un ours. »

Et il s'enfuit dans la forêt.

« Ohé! Top! où vas-tu? dit Maman Lapin devant son terrier.

— Je ne sais pas, dit Top. Je ne veux pas être propre, aussi je ne veux pas être un ours: je veux être autre chose.

— Pourquoi ne pas être lapin? Viens chez nous, dirent les lapins.

— Entendu, dit Top, je serai lapin. »

Mais les petits lapins se moquaient des oreilles de Top, et puis de ses pattes. Top n'aimait pas cela.

Maman Lapin disait: « Allons, Top, mange ton dîner. » Mais Top n'aimait pas ce dîner-là.

Un jour, Top dit à Maman Lapin : « Mes oreilles sont trop rondes; mes pattes sont trop grosses; je n'aime pas ce que vous mangez. Je ne veux pas être un ours, je ne veux pas être un lapin; je veux être autre chose.

— Très bien, Top! tu peux partir. Bonne chance! Reviens nous voir! » dirent les petits lapins en redressant leurs longues oreilles.

Du haut de son arbre, Maman Écureuil regardait la forêt.

« Ohé! Top! Où vas-tu?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas être un ours. Je ne veux pas être un lapin, je veux être autre chose.

— Pourquoi ne pas être un écureuil? Viens chez nous, dirent tous les petits écureuils.

— Je veux bien être un écureuil », dit Top.

Et il grimpe dans l'arbre pour vivre avec ses nouveaux amis. Top ne se lavait pas, mais il ne jouait plus: il devait chercher des noisettes tout le jour.

Les petits écureuils se moquaient de lui parce qu'il n'avait pas une queue en panache et parce qu'il n'aimait pas travailler. Et Top était fort mécontent.

Un jour, il dit à Maman Écureuil :

« Je n'ai pas de queue en panache, je n'aime pas ramasser les noisettes; je ne veux pas être un ours, je ne veux pas être un écureuil, je veux être autre chose.

— Très bien, dit Maman Écureuil, tu peux partir. Reviens nous voir et tu nous diras ce que tu es.

— Bon voyage! » dirent les petits écureuils, en agitant leur queue en panache.

(A suivre.)

Comprenons les mots :

Le terrier du lapin : une demeure qu'il a creusée sous terre. — *La queue en panache de l'écureuil :* longue queue aux poils touffus, qui flotte derrière l'animal comme une touffe de plumes.

Comprenons le texte :

Top était un joli petit ours; il était très sage pour manger, très obéissant pour se coucher. Quand l'était-il beaucoup moins? — Pour ne pas avoir à se laver, que fait-il? — Le petit ours accepte d'être un lapin. Que lui arrive-t-il? — Il accepte ensuite d'être un écureuil. Où vivent les écureuils? Que fait alors Top? — Mais qu'est-ce qu'il n'aime pas faire?

Copie :

Les petits écureuils se moquaient de Top parce qu'il n'avait pas une queue en panache et parce qu'il n'aimait pas travailler. Top était fort mécontent et il s'en alla.

Dictée :

Top était un petit ours tout rond, tout brun, très sage pour manger, pour aller au lit.

Élocution :

Racontons : ce que Top fait avec sa maman — la rencontre de Top et des lapins — comment Top vit chez les écureuils.

Dessin :

Le petit ours et sa maman *ou* le petit ours et les lapins *ou* le petit ours et les écureuils.

17. HISTOIRE DU PETIT OURS TOP *(fin)*

Près d'une chaumière, Maman Chat jouait avec ses petits.

« Ohé! Top! où vas-tu?

— Je ne sais pas, mais je sais que je ne veux être ni un ours, ni un lapin, ni un écureuil. Je veux être autre chose.

— Pourquoi ne serais-tu pas un chat? Viens vivre dans notre grenier, dirent les petits chats.

— Entendu, je serai un chat », dit Top.

Et il monte au grenier avec la famille Chat.

« Top, dit Maman Chat, si tu veux manger, viens chasser avec nous.

— Chasser, c'est très amusant, répondit Top. Mais je ne veux pas manger les souris.

— Allons, Top, dit Maman Chat, faisons notre toilette. Lave-toi. Passe ta patte autour de tes oreilles, par-devant, par-derrière, et recommence.

— Oh! non, dit Top en colère... Je ne veux pas être un chat! Je n'aime pas les souris et je ne veux pas me laver.

— Va donc chercher plus loin, dit Maman Chat...

— Bonne chance! » dirent tous les petits chats en frisant leurs moustaches...

Top s'enfuit de l'autre côté de la forêt et il trouva sa maman.

« Maman, cria-t-il, je ne veux pas être un lapin. Je ne veux pas être un écureuil. Je ne veux pas être un chat. Je veux être un petit ours.

— Très bien, dit Maman Ours. Viens ici, mon petit ours mal léché, viens te faire laver. »

Et Top se laissa laver les joues, le nez, les dents, et même les oreilles. Et Top était heureux...

Florence HOULET, *Des histoires pour toi* (Fernand Nathan).

● **Comprenons les mots :**

Une chaumière : une petite maison au toit couvert de chaume, c'est-à-dire de paille. Comment sont couverts les toits des maisons dans votre région? — *Il monte au grenier :* parce que c'est au grenier qu'habite la famille Chat.

● **Comprenons le texte :**

Où arrive Top maintenant? — Top accepte d'être un chat. Que doit-il faire pour manger? — Que lui demande en plus Maman Chat? — Top traverse la forêt et retourne près de sa maman. Est-il bien accueilli? — Qu'accepte-t-il de faire désormais?

● **Copie :**

Une chaumière — la toilette — la joue — une oreille — la colère — la moustache — devant — derrière — loin — friser — s'enfuir.

● **Dictée :**

Top retrouva sa maman. Il se laissa laver les joues, le nez, les dents, et même les oreilles.

● **Élocution :**

Répondons aux questions suivantes : Que disent les petits chats à Top? — Que doit-il faire pour vivre avec la famille Chat? — Que fait Top? — Que dit-il aux chats? — Que dit-il à sa maman?

● **Dessin :** La chaumière.

18. CE POLISSON DE MAMÉLI

« Maméli ! Maméli ! »

Les hautes parois rocheuses renvoient les échos de la voix de Maman Ourse qui appelle son petit.

« Maméli ! Maméli ! »

Où ce petit polisson s'en est-il allé ? Et Maman Ourse plisse son front qui se ride. Elle regarde loin devant elle pour voir où son petit enfant a disparu, prête à lui porter secours s'il est en danger. Tout à coup, d'une pente grise, on voit venir une boule brune qui court, qui court. C'est Maméli. Maman Ourse regarde, attendrie, son rejeton, le dernier de sa race. Qu'il est beau ! Non, jamais il n'y a eu d'ourson plus mignon, plus fort, plus joli. Elle l'a léché des jours et des jours, des nuits et des nuits. Maintenant, elle est fière de son fils, mais elle ne lui montre pas son orgueil maternel et c'est d'un grondement courroucé qu'elle l'accueille. Grou. Rou. Rou !

« Où étais-tu, vaurien? Je t'appelle depuis des temps. »

Et Maman Ourse envoie une tape à Maméli, qui roule dans le gazon. Puis, l'instant d'après, elle le serre très fort contre son cœur maternel, et lui dit doucement :

« Petit garnement, tu m'as donné une vilaine peur. J'ai cru que les méchants hommes blancs t'avaient enlevé, comme ils ont enlevé tes frères. J'ai craint aussi qu'avec leur feu ils ne t'aient tué, comme ton père. Maméli, Maméli, il ne faut jamais me quitter. »

Maméli s'ennuie, il n'a aucun petit frère pour jouer.

« Maman — a dit Maméli, qui a repris son souffle et qui sent que l'orage grondeur est dissipé —, Maman, j'ai vu un autre Maméli là-bas, un ourson semblable à moi.

— Pas possible! Depuis des temps fort anciens, j'erre dans ces montagnes et je n'ai jamais vu un de nos pareils.

— Si, si, Maman, viens voir avec moi le Maméli qui m'a souri, car, tu sais, il n'est pas méchant, c'est un ami et il pourra jouer avec moi. »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Une paroi rocheuse : une muraille de roches. — L'*écho* vous fait entendre les voix et les bruits répétés, renvoyés par des rochers ou par un mur. — *Courroucé :* très en colère. — *On reprend son souffle* quand on respire après avoir été essoufflé. — *Errer :* aller en tous sens sans but précis.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi Maman Ourse est-elle inquiète? — Pourquoi Maméli est-il le plus bel ourson? — Dites ce qu'a vu Maméli.

● **Copie :**

Soulignez en rouge le son ROU, *en bleu le son* OUR. — Une boule brune court, court. Maman Ourse regarde son ourson. Elle l'a léché des jours et des jours. Maméli roule dans le gazon.

● **Dictée :**

La foule court pour voir un ourson qui roule comme une boule brune.

● **Complétons les phrases :**

Maméli roule dans le ..... — ..... est fière de son fils. — Maman Ourse ..... son petit.

● **Dessin :** Des oursons.

19. MAMÉLI DEVANT LE LAC

Maméli entraîne sa mère auprès d'un étang bien rond, entouré de hautes montagnes. L'eau, dans un coin d'ombre, est immobile comme un miroir d'acier. Maméli et sa maman se penchent et voient deux images. Une grosse, grosse : c'est celle de Maman Ourse. L'autre, petite, petite, c'est celle de Maméli.

Maméli envoie des baisers à ce petit ours, qui lui en envoie aussi, et il est heureux, il danse, il saute, il frappe des mains, car maintenant il va avoir un camarade pour jouer. Son camarade est aussi content que lui, il danse, il saute, il frappe des mains comme Maméli.

Mais pourquoi Maman Ourse ne ressent-elle pas la joie de Maméli? Elle reste plantée comme un rocher et défend à Maméli de courir vers son petit ami.

« Gros bêta! Ce n'est pas un être de ta race que tu vois. C'est ton image. C'est toi-même, Maméli, qui te regardes au miroir.

« Tiens, lève la patte! » Et l'image lève la patte.

« Tiens, lève l'autre patte! » Et l'image lève l'autre patte.

« Tiens, baisse la tête! » Et l'image baisse la tête.

« Tiens, embrasse Maman! » Et l'image embrasse Maman!

Car l'autre Madame Ourse, c'est Maman, la maman de Maméli qui serre son petit sur son cœur, et l'emporte dans la profondeur des forêts, loin du miroir trompeur, de l'eau traîtresse.

« Maméli, tu pourrais te noyer, tu ne sais pas encore nager. Et, alors, je serais une maman sans petit et je mourrais de chagrin! Si tu veux voir ton image et voir le bel ourson que tu es, regarde dans mes yeux. »

Maman ouvre ses yeux tout grands et Maméli voit sa figure d'ourson dans les yeux de sa maman, comme tout à l'heure dans le miroir de l'étang, mais, cette fois, Maméli ne risque pas la mort en regardant son portrait. Son image est dans les yeux de sa maman, tout près de son cœur, bien au chaud, bien en sécurité.

« Maméli, Maméli, il ne faut jamais nous quitter. »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Un *étang* est une étendue d'eau. — *Un être de ta race :* un autre ours. — L'*eau traîtresse* fait croire à Maméli une chose qui n'est pas : ce qu'il voit, c'est sa propre image, un reflet, comme dans une glace.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi Maméli s'est-il trompé? — Quand Maméli sera plus grand, pourra-t-il s'approcher de l'étang? Pourquoi? — Où Maméli retrouve-t-il son image?

● **Dictée :**

Maméli va avoir un camarade. Son camarade danse, il saute. Il frappe des mains.

● **Complétons les phrases :**

(Les modèles sont en italique.)

— *Tiens, ouvre la fenêtre! Et l'air sera rafraîchi.*

— Tiens, ferme les rideaux! Et ..... — Tiens, ...! Et .....

— *Tu pourrais te noyer, parce que tu ne sais pas encore nager.*

— Tu vas t'enrhumer, parce que tu ..... — Tu auras un bon point, parce que tu ..... — Tu pourrais tomber, parce que tu.....

20. ATTENTION, MAMÉLI !

Maméli, qui a toujours vécu libre, ne sait pas ce que c'est qu'avoir une chaîne d'acier autour des membres. Il ne sait pas le trésor que l'on a quand on a la liberté. Il est imprudent comme tous les enfants et ne se soucie pas des recommandations.

Maman est bien occupée. Le temps se gâte. Déjà les nuits sont froides. Les cimes des montagnes sont enveloppées de nuées et la neige est tombée en haut. Maman Ourse chasse, et le jour et la nuit. Elle néglige un peu l'éducation de son petit, qui a la bride sur le cou et qui en profite.

Un jour que Maméli est libre de son temps, il s'en va à l'aventure et, près d'un parc à moutons, au milieu des agneaux et des brebis, il voit un petit ours comme lui.

Cette fois, il n'y a pas d'erreur, c'est un vrai ours, pense Maméli. Il n'y a pas d'eau, pas de miroir trompeur. Pour être plus sûr, Maméli lève la patte, l'ourson ne bouge pas. Il sourit, l'autre ourson ne répond

rien. Alors Maméli, à qui la solitude pèse depuis qu'il est au monde, s'approche et engage la conversation.

« Comment t'appelles-tu?

— Je n'ai pas de nom.

— Moi, Maman m'appelle Maméli.

— Je n'ai pas de maman.

— Ce n'est pas possible, tous les petits ours ont une maman.

— Moi, je n'en ai pas. Je ne me souviens pas de la mienne.

— Mais alors?

— Alors, je ne sais pas. Tu es le premier petit frère que je vois, le premier qui me ressemble, le premier dont je comprends la langue.

— Nous allons être bien heureux, nous allons pouvoir jouer ensemble. Quelle chance! »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Les membres : les bras et les jambes. — *Négliger l'éducation :* ne pas avoir le temps de bien conseiller. — *Avoir la bride sur le cou :* être libre de faire ce qui plaît. — *Comprendre la langue :* comprendre la manière de parler.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi Maman Ourse néglige-t-elle l'éducation de Maméli? — Dans les lectures précédentes, que lui a-t-elle déjà appris? — Racontez la rencontre de Maméli avec le petit ours. N'en avait-il pas déjà rencontré un?

● **Copie :**

Maméli a les membres libres. Il est imprudent. Le temps se gâte. La neige tombe en haut sur les cimes immenses.

● **Dictée :**

Maméli évite le miroir trompeur de l'étang immense et profond. Le petit ours lui ressemble.

● **Vocabulaire :**

Donnez la forme contraire de : C'est possible — J'en ai — Je ne me souviens pas — Nous allons pouvoir jouer ensemble.

21. MAMÉLI SAUVÉ!

Maméli se met à gambader, à sauter, à rouler comme un tonnelet. Juste à ce moment, un homme blanc s'approche et saisit Maméli par la peau du cou. Il l'emporte dans une cave noire et l'attache par une corde en fer à un piquet de bois. Maméli pleure et se lamente dans le noir. Il pense à sa mère et toutes les histoires de sa race lui reviennent à l'esprit. Il pleure, il pleure.

Il ne sait depuis combien de temps il est là à sangloter quand il perçoit un rugissement terrible qui se répercute à tous les échos de la montagne. C'est Maman, pense Maméli, dont le cœur se gonfle d'espoir. On entend la voix terrible qui se rapproche, on croirait entendre le tonnerre et, tout d'un coup, comme une trombe, une masse s'abat sur le parc, écrase les barrières, enfonce la porte du cachot où Maméli est enfermé.

Maméli est libre. Maman le jette sur son dos, prend dans ses bras le petit ours orphelin qui a servi d'appât pour capturer Maméli. Avec ses deux proies accrochées à sa fourrure brune, maman court comme le vent. Les hommes ont fui, pris de peur. Ils savent qu'on ne peut pas résister à une maman à qui on a enlevé son enfant.

Maman, Maméli et l'ourson orphelin sont arrivés dans le repaire des ours. Maman couche ses enfants, elle leur dit de ne plus craindre, ils sont sauvés. Ils le savent bien. Tous les deux sont pleins de confiance. Ils s'endorment heureux. Le plus heureux des trois, c'est Maméli, qui a retrouvé sa maman et un petit frère pour jouer.

Mathilde Mir, *Maméli* (Tardy).

● **Comprenons les mots :**

Tonnelet : petit tonneau. — *Saisir :* capturer, prendre. — *Se répercute :* le cri est renvoyé de rocher en rocher. — *Comme une trombe :* en démolissant tout, comme la tempête. — *Appât :* ce qui attire. — *Le repaire des ours :* l'endroit où ils s'abritent.

● **Comprenons le texte :**

Qu'arrive-t-il à Maméli? — Comment l'autre ourson a-t-il servi d'appât? — Pourquoi l'homme n'a-t-il pas cherché à garder Maméli? — Qu'avait-il dû arriver à l'ourson orphelin?

● **Copie :**

Un rugissement terrible se répercute à tous les *échos* de la montagne. Comme une trombe, une masse s'abat sur le parc, enfonce la porte du *cachot.* (« *Écho* » *ne se prononce pas comme* « *cachot* ».)

● **Dictée :**

Dans leur repaire, Maman Ourse, son ourson et le petit orphelin s'endorment heureux, pleins de confiance.

● **Lisez les expressions :**

En remplaçant chaque adjectif par un adjectif de sens contraire : un ourson mignon — les méchants hommes — de la mousse fraîche — il est imprudent — nous allons être bien heureux — une voix terrible.

● **Dessin :**

Un petit tonneau.

22. OÙ EST LASSIE?

Joé est un petit écolier anglais. Chaque jour, Lassie, sa chienne fidèle, vient l'attendre à la porte de l'école.

Ce jour-là, Joé était sorti avec les autres enfants et il avait traversé la cour à toutes jambes, course joyeuse vers la liberté comme on en voit dans toutes les écoles du monde lorsque le travail de la journée est terminé. Joé était allé à la porte où Lassie l'attendait toujours. Elle n'était pas là!

Joé fouilla la rue du regard. Lassie serait-elle en retard? Non, impossible! Lassie ne pouvait être en retard.

Peut-être avait-elle été écrasée? Joé rejeta aussitôt cette pensée. Lassie était trop expérimentée pour vagabonder sans faire attention dans les rues. Elle allait toujours avec précaution, suivant d'un pas sûr les trottoirs du village.

Quelqu'un l'aurait-il volée? Assurément non. Lassie ne se laissait toucher par aucun étranger si un membre de la famille de ses maîtres n'était pas là pour lui donner l'ordre de se soumettre; et, d'ailleurs, la chienne était trop bien connue dans un rayon de plusieurs kilomètres autour du village pour qu'on osât la voler.

Joé résolut ce problème comme des centaines de milliers de petits garçons du monde entier : il courut chez lui pour en demander la solution à sa maman.

Il descendit la rue principale, passa devant les boutiques sans s'arrêter, traversa le village, prit un sentier qui grimpait la colline, entra dans un jardin, suivit une allée, et arriva à la porte de la maison en criant :

« Maman ! Maman! Qu'a-t-il pu arriver à Lassie? Elle n'est pas venue me chercher. »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Joé fouilla la rue du regard : il regarda bien dans la rue. — *Lassie était trop expérimentée :* elle savait ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, elle connaissait trop bien les dangers de la rue. — *Vagabonder :* un vagabond est un homme qui passe sa vie à parcourir les chemins. Vagabonder, c'est se promener sans but. — *Joé résolut ce problème :* se débarrassa de cette difficulté. Joé n'arrive pas à comprendre pourquoi Lassie n'est pas à la sortie de l'école. C'est un problème auquel il ne trouve pas de solution. Il interroge sa mère.

● **Comprenons le texte :**

Joé courait joyeusement. Quand sa joie cesse-t-elle? — Joé se pose des questions. Lesquelles? — Quelle est la question principale du problème que se pose Joé et qu'il pose à sa mère?

● **Copie :**

Il descendit la rue principale, passa devant les boutiques sans s'arrêter, traversa le village, prit un sentier qui grimpait la colline, entra dans un jardin, suivit une allée, et arriva à la porte de la maison.

● **Dictée :**

Ce jour-là, Joé était sorti avec les autres enfants et il avait traversé la cour à toutes jambes.

● **Vocabulaire :**

La rue principale. Quels sont les noms donnés aux rues importantes de votre ville? Dites ce qu'est : une avenue, un boulevard, une ruelle, une impasse, une allée, un chemin, un sentier.

● **Dessin :**

Lassie.

23. JE N'AURAI JAMAIS D'AUTRE CHIEN

Personne ne sursauta en entendant les paroles de Joé. Un étrange silence régnait dans la maisonnette.

L'enfant resta interdit, le dos appuyé contre la porte.

« Que se passe-t-il, Maman? s'écria Joé. Qu'y a-t-il donc? »

La maman posa lentement une assiette sur la table et se mit à parler sans avoir l'air de s'adresser à personne.

« Allons, il vaut mieux te l'apprendre tout de suite, Joé, dit-elle. Lassie ne t'attendra plus à l'école. Et il ne servira à rien de pleurer.

— Pourquoi? Que lui est-il arrivé?

— Parce que nous l'avons vendue. Voilà.

— Vendue! répondit en écho la voix de l'enfant sur un ton aigu. Vendue! Pourquoi avez-vous vendu Lassie? Pourquoi l'avez-vous vendue?

— Elle est vendue, elle est partie, nous ne la verrons plus. Inutile de nous questionner davantage. N'en parlons plus.

— Mais, Maman... »

Quelques mois auparavant, on avait dû fermer la mine où travaillait le père de Joé. Des villages entiers étaient sans travail. Il n'y avait plus moyen de gagner sa vie... Il avait donc fallu vendre Lassie pour vivre...

Joé comprenait tout cela, mais son cœur pleurait encore Lassie. Joé lui imposa silence et, impassible, posa une question.

« Maman, ne pourrions-nous pas la racheter un jour?

— Écoute, Joé, elle valait très cher, et elle coûte trop cher pour nous. Mais, un jour, nous aurons un autre chien, et nous prendrons un jeune chien. Qu'en dirais-tu? »

Joé inclina la tête, la balança lentement. Sa voix ne fut plus qu'un murmure :

« Je n'aurai jamais d'autre chien. Jamais ! Je ne veux que... Lassie. »

Eric KNIGHT, *Lassie, chien fidèle*, trad. J. de Villebonne (Hachette).

● **Comprenons les mots :**

L'enfant resta interdit : Joé s'attendait à un cri d'étonnement de ses parents, à leur inquiétude en apprenant la disparition de Lassie. Leur silence le surprend. Il ne sait plus ce qu'il doit penser. — *Répondit en écho :* avez-vous entendu l'écho répéter vos paroles? Il semble vous répondre. Joé est tellement ému qu'il ne sait que répéter comme un écho ce que vient de dire sa mère. — *Sur un ton aigu :* parce qu'il est très ému, il crie. — *Impassible :* sans montrer la moindre émotion.

● **Comprenons le texte :**

Par quels mots pouvons-nous comprendre que Joé reste interdit? — Joé reproche à ses parents d'avoir vendu Lassie. Serait-il mal élevé? — Joé aime Lassie. Quelle phrase semble le prouver le mieux?

● **Dictée :**

Quelques mois auparavant, on avait dû fermer la mine où travaillait le père de Joé. Des villages entiers étaient sans travail.

● **Élocution :**

Joé dit pourquoi il aimait Lassie.

24. LA MAMAN CHIENNE ET SON ENFANT CHAT

Cette nuit-là, une bonne chienne avait trouvé sous son ventre trois petits qui étaient venus pendant qu'elle dormait. Dehors il faisait froid, dans le vent, dans la pluie. Il faisait doux et chaud contre le ventre de la chienne. Alors, elle lécha ses trois petits, elle les lécha doucement, longuement.

Les trois petits chiens, on ne les voyait pas, et il faisait trop nuit pour qu'on les voie, mais la bonne chienne savait, car elle les sentait

doux et lisses et tendres contre elle, elle savait qu'ils étaient à elle et il n'aurait pas fallu que quelqu'un vienne les toucher, ou les lui prendre!... Elle se serait servie de ses dents, dans la nuit, et elle aurait su mordre, même dans la nuit! On aurait pu, si on avait voulu, on aurait pu lui en ajouter un, ou deux! et elle n'aurait rien dit : c'est ici que l'histoire commence.

Dehors, il faisait froid, et il y avait du vent et de la pluie. Et dans la nuit un petit chat sans mère était né. Il était trop petit pour avoir la force de miauler. Trop petit pour dire ce qui lui était arrivé. Il ne savait pas miauler!... Voilà! il n'avait pas de maman dans le froid, et il gelait d'un trottoir à l'autre dans le vent, et il roulait d'un ruisseau à l'autre dans la nuit...

La bonne chienne contre ses petits endormis ne dormait pas, tellement elle avait de joie. Elle léchait ses petits de temps en temps, pour s'assurer qu'ils étaient toujours là.

(A suivre.)

● **Comprenons le texte :**

La chienne lécha ses petits. Savez-vous pourquoi? — Qu'aurait accepté la chienne? Que n'aurait-elle pas accepté? — Comparez le sort du petit chat et celui des petits chiens.

● **Copie :**

Le petit chat sans mère était trop petit pour avoir la force de miauler, pour dire ce qui lui était arrivé. Et il gelait d'un trottoir à l'autre.

● **Dictée :**

La bonne chienne léchait ses petits de temps en temps pour s'assurer qu'ils étaient toujours là.

● **Vocabulaire :**

Remplacez les points par le nom qui convient : Le ... miaule. — Le ... aboie. — Le ... bêle. — Le ... grogne. — Le ... hennit. — L'... brait. — Le ... rugit. — Le ... roucoule.

Formez des mots avec le verbe entre parenthèses, selon le modèle suivant :

Le crépitement du feu (crépiter). — Le ... du vent (siffler). — Le ... du tonnerre (gronder). — Le ... du cheval (hennir).

● **Dessin :** Un chien.

25. LA MAMAN CHIENNE ET SON ENFANT CHAT *(fin)*

Soudain, elle entendit un bruit étrange sur le seuil de la maison. Elle dressa l'oreille, mais elle n'aboya pas. Elle n'aboya pas pour ne pas réveiller ses enfants. Elle n'aboya pas et elle entendit mieux : c'était une petite chose blanche comme de la laine qui roulait, qui tombait, qui se faisait mal, et qui ne savait pas marcher...

Alors, elle donna rapidement quelques grands coups de langue sur le ventre de ses enfants, et là-bas dans le froid, le petit bruit de laine blanche recommença sous la porte, tomba sur l'escalier, remonta les quelques marches, franchit le seuil, entra dans la demeure des maîtres et s'arrêta un instant dans l'angle du mur, pour se plaindre...

« Mon Dieu ! se dit la Maman Chienne, mon Dieu !... si c'était un de mes petits qui se soit perdu ! » Elle se leva donc de la niche, pour aller voir, près de la porte du côté du bruit, ce qu'il y avait. Il y avait quelque chose en laine blanche qui était né dans la nuit et qui avait froid.

« Mais c'est un de mes enfants !... s'écria la Maman Chienne, je l'avais bien pensé !... Il devait m'en manquer un... ou deux !... qui sait ? »

Elle le prit dans sa gueule, doucement, sans serrer, et, par la peau du cou, elle le porta dans sa niche, vers ses autres petits. C'était une boule de laine blanche qui sentait le froid et la pluie. Elle le réchauffa tendrement contre elle.

Puis elle le lécha, pour lui ôter cette vilaine odeur de pluie et de froid. Et la petite boule de blanche laine téta et s'endormit.

Et le lendemain, en arrivant à l'école, la petite fille de la maison put dire à ses amies :

« Vous savez, ma chienne... Eh bien! elle a eu un chat!

— Un chat?

— Oui, un chat! un petit chat tout blanc et trois petits chiens noirs. »

Jean BOSSHARD, *Le marchand de sable attendra...* (Bourrelier).
[Avec l'aimable autorisation de l'auteur.]

● **Comprenons les mots :**

Un bruit étrange : un bruit qu'on n'entend pas d'ordinaire. — *Le seuil :* l'endroit où l'on passe pour entrer dans la maison. — *L'angle :* le coin formé par deux murs qui se coupent.

● **Comprenons le texte :**

Qu'entendait la chienne? — A quoi pensait la chienne? — Ce que dit la petite fille est-il surprenant? — Que doivent penser ses amies?

● **Dictée :**

La bonne chienne dressa l'oreille, mais elle n'aboya pas pour ne pas réveiller ses enfants.

● **Copie :**

La petite boule blanche tomba sur l'escalier, remonta les quelques marches, franchit le seuil et s'arrêta un instant dans l'angle du mur, pour se plaindre.

● **Composons :**

Elle le prit dans sa gueule, doucement, sans serrer, et, par la peau du cou, elle le porta dans sa niche. De la même façon, parlez : de la mère poule qui va chercher son poussin — du chien de berger qui rassemble le troupeau — de la maman qui prépare ses enfants pour la promenade.

● **Dessin :** Un chat ou un chaton.

26. CHIEN ET CHAT

Il y a des milliers et des milliers d'années vivait en Chine un pauvre homme qui s'appelait Yen-Lu. Il possédait, non loin d'une rivière, une vieille petite maison dans laquelle il habitait avec sa femme et ses deux bêtes favorites, un chat et un chien. Un jour, Yen-Lu trouva sur la route un vieil anneau rouillé qu'il rapporta chez lui et jeta dans un coin. Mais, à partir de ce jour, la fortune entra dans la maison. Tout ce qu'entreprenait Yen-Lu lui réussissait. Alors Yen-Lu et sa femme comprirent que l'anneau n'était pas un anneau ordinaire.

« Écoute, dit la femme, il ne faut pas laisser traîner un anneau pareil. Mieux vaudrait le cacher soigneusement. Mais où le mettre? »

Ils réfléchirent longuement, puis décidèrent d'enfermer l'anneau dans un petit coffre de bois qu'ils accrochèrent à un clou près de la porte.

Par malheur, un homme venu de l'autre côté de la rivière pénétra dans la maison pendant qu'il n'y avait personne et emporta le coffret.

Le chat miaula, le chien aboya, mais quand Yen-Lu rentra, le voleur était déjà loin.

En même temps que l'anneau, la fortune quitta la maison.

Le chat et le chien, moins bien nourris, souffraient aussi de la misère revenue.

« Il faudrait trouver un moyen de venir en aide à nos maîtres, dit le chien, après quelque temps.

— Le seul moyen, dit le chat, serait de reprendre l'anneau au voleur. »

Et ils résolurent de tenter l'aventure.

Mais à peine avaient-ils quitté la ville qu'ils se trouvèrent devant la rivière.

« Il faut traverser la rivière, dit le chien.

— Jamais de la vie! cria le chat. Je ne sais pas nager et j'ai horreur de l'eau!

— C'est ennuyeux, dit le chien. Il nous faut pourtant aller de l'autre côté... Mais écoute, si tu grimpes sur mon dos, je te ferai traverser la rivière sans te mouiller.

— Tu crois? demanda le chat, méfiant.

— Mais oui, dit le chien! Essaie, tu verras... Je nage très bien.

— Bon, dit le chat, qui grimpa sur le dos du chien. Mais gare à toi si tu me fais mouiller les pattes! »

Et ils traversèrent la rivière, le chat sur le dos du chien.

« Tu vois, ce n'était pas terrible, dit le chien en abordant de l'autre côté et en secouant ses poils mouillés.

— Ce n'est pas une raison pour m'arroser », dit le chat.

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Deux bêtes favorites : deux bêtes familières, que Yen-Lu préfère à d'autres. — *La fortune entra dans la maison :* à partir de ce moment, les maîtres s'enrichirent. — *J'ai horreur de l'eau :* j'ai la plus grande peur de me mouiller. — *Ce n'est pas une raison pour m'arroser :* ce n'est pas parce que tu n'as pas peur de l'eau qu'il faut me mouiller.

● Comprenons le texte :

Où se passe ce conte? — Que trouve le paysan? — Qu'arrive-t-il? — Que décident le chien et le chat? — Comment les deux animaux passent-ils la rivière? — Que prouve, à la fin, la réflexion du chat?

● Copie :

« Il faut traverser la rivière, dit le chien. — Jamais de la vie! cria le chat. Je ne sais pas nager et j'ai horreur de l'eau! »

● Dictée :

Non loin d'une rivière, un pauvre homme habitait une vieille maison, avec sa femme, son chat et son chien.

● Élocution :

Imaginez la conversation du chat et du chien pendant la traversée de la rivière, si l'eau arrivait sur les pattes du chat.

● Dessin :

Le chien traversant la rivière avec le chat sur son dos.

27. CHIEN ET CHAT *(fin)*

Sur l'autre rive, ils trouvèrent aisément la maison du voleur. Ils la reconnurent à l'odeur. Ils entrèrent et, tout de suite, aperçurent le petit coffret qui était suspendu au-dessus de la porte.

« Comment l'attraper? demanda le chien.

— Oui, comment faire? » réfléchissait le chat.

Ils étaient assis, la tête en l'air, à regarder le coffret, quand, tout à coup, le chien s'écria :

« Je sais, moi, ce qu'il faut faire.

— Ah! tu as une idée? demanda le chat.

— Oui, oui, dit le chien. Tu vas attraper une souris et nous l'obligerons à faire un trou dans le coffret...

— C'est une bonne idée », dit le chat.

Il attrapa donc une souris, et la petite bête, à demi morte de frayeur, se mit au travail, surveillée par les deux amis. Elle grignotait, grignotait, grignotait...

« Dépêche-toi, miaulait le chat.

— Dépêche-toi », grondait le chien.

Quand le trou fut assez grand, l'anneau tomba et roula par terre.

« Et maintenant, rentrons vite à la maison! » crièrent le chat et le chien tout joyeux, tandis que la souris, oubliée, se sauvait chez elle.

Le chat prit l'anneau entre ses dents, grimpa de nouveau sur le dos du chien et ils repassèrent la rivière.

Mais, dès qu'ils touchèrent la rive opposée, le chat bondit sur le toit le plus proche et, sautant de toit en toit, se précipita chez ses maîtres.

Il vint frotter sa tête contre les genoux de sa maîtresse et laissa tomber l'anneau devant elle.

« Yen-Lu ! Yen-Lu ! Viens voir ! Le chat a rapporté l'anneau ! » cria la femme tout heureuse.

Elle donna un gros poisson au chat et le caressa plus encore qu'à l'ordinaire.

Le chien ne rentra que plus tard. Il lui avait fallu suivre des rues et des ruelles et trotter longtemps. Il était fatigué et avait la langue pendante, mais quand il vit que l'anneau était dans la maison, il vint, tout content et frétillant de la queue, se frotter contre ses maîtres.

« D'où sors-tu ainsi, crotté et mouillé? » cria la femme, courroucée. Et elle chassa le chien dans la rue.

Le chat se chauffait près du feu et ronronnait comme si de rien n'était... Il ne prit pas la défense de son ami.

Mais c'est depuis ce temps-là que le chat, qui n'a pas la conscience tranquille, évite de se trouver nez à nez avec le chien. Quant au chien, il ne peut oublier la trahison du chat et se jette sur lui dès qu'il le voit...

Et dites-moi! Peut-être feriez-vous la même chose, si vous étiez le chien? Non?

Natha CAPUTO, *Contes des Quatre Vents* (Nathan).

● **Comprenons les mots :**

Grignotait : mangeait à petits coups de dents. — *Frétillant de la queue.:* agitant sa queue à mouvements rapides. — *Courroucée :* très en colère. — *Ne pas avoir la conscience tranquille :* savoir qu'on a mal fait. — *Il ne prit pas la défense de son ami :* le chat ne dit pas ce que le chien avait fait pour rapporter l'anneau. — *Trahison :* le chat n'a pas été honnête en laissant croire qu'il avait tout fait, en ne défendant pas son ami.

● **Dictée :**

Le chat prit l'anneau entre ses dents, grimpa de nouveau sur le dos du chien et ils repassèrent la rivière.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi les deux animaux reconnaissent-ils la maison du voleur *à l'odeur?* — Quelle est l'idée du chien? — Que fait la souris? — Que fait alors le chat? — Que dit la maîtresse? — Que fait le chien? — A votre avis, qui a le plus de mérite : le chien ou le chat? — Que pensez-vous du chat?

● **Copie :**

C'est depuis ce temps-là que le chat, qui n'a pas la conscience tranquille, évite de se trouver nez à nez avec le chien. Le chien, lui, ne peut oublier la trahison du chat et se jette sur lui dès qu'il le voit.

28. LE LAPIN DANS LES VIGNES

Il y avait une fois dans les bois de notre village un joli petit lapin gris avec une tache blanche à la queue. C'est la raison pour laquelle on le nommait Clair-de-Lune parmi le peuple des lapins.

Tout l'été, notre Clair-de-Lune avait eu une belle existence. Trottant d'un taillis à l'autre, broutant le thym et la lavande et jouant à la cachette avec les autres lapins. Ah! quels jeux, quelles bonnes parties! L'on en était tout essoufflé.

Par malheur, l'été prit fin. Le soleil devint maussade. Le mois de septembre arriva.

C'est une saison bien plaisante pour les chercheurs de champignons, mais bien triste pour les lapins. Vous savez pourquoi, je pense, et Clair-de-Lune le savait aussi. Son papa et sa maman l'avaient mis en garde naguère :

« Attention, mon Clair-de-Lune! Septembre est le mois de la chasse. Il y aura partout des chiens sur la trace des pauvres lapins. Il y aura partout des hommes chaussés de guêtres et armés de fusils qui répandront dans les bois le tonnerre et la terreur. Garde-toi de ces bandits. Sois prudent; dresse l'oreille au moindre bruit... »

« Dresser l'oreille, dresser l'oreille, cela sera-t-il suffisant? se disait Clair-de-Lune en lui-même. Et cette tache blanche à mon derrière, on l'apercevra de partout! Quelle cible pour les chasseurs! »

Le jour de l'ouverture arrivé, le pauvre lapereau n'était pas plus avancé. En quel endroit s'abriter? Où courir, où ne pas courir pour échapper aux chasseurs?

Déjà les détonations retentissaient au lointain. La tête à demi affolée, les oreilles couchées sur le cou, Clair-de-Lune se mit à fuir

de tous côtés à la fois. Frrtt, il s'élance au hasard sur le flanc d'une colline et ne tarde pas d'atteindre une belle vigne parfumée qui se chauffe au soleil d'automne. Un écriteau se dresse devant, où l'on peut déchiffrer ces mots : « N'entrez pas dans ce vignoble. Sinon, gare aux pièges à loup. »

Mais Clair-de-Lune se moque des pièges! Il se faufile rapidement d'une rangée de ceps à l'autre et se trouve bientôt au cœur de l'enclos.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Le thym et la lavande : des plantes parfumées. A quoi sert le thym qui pousse dans nos jardins? — *Répandre la terreur :* quand les lapins entendront les coups de fusil, ils auront une grande peur, ils seront épouvantés, très effrayés. — *Une cible :* ce que l'on vise et que l'on essaie d'atteindre. — *Fuir, s'échapper, s'élancer :* trois verbes pour dire que l'on se sauve devant un danger menaçant. — *Déchiffrer un écriteau :* lire avec peine ce qui s'y trouve écrit. Où y a-t-il des écriteaux dans les environs de l'école?

● **Comprenons le texte :**

Comment s'appelle le petit lapin? Pourquoi? — Qu'a fait Clair-de-Lune pendant tout l'été? — Quelles sont les recommandations que lui ont faites ses parents avant l'ouverture de la chasse? — Pourquoi Clair-de-Lune est-il ennuyé?

● **Copie :**

Il y avait une fois dans les bois de notre village un joli petit lapin gris avec une tache à la queue. C'est la raison pour laquelle on le nommait Clair-de-Lune parmi le peuple des lapins.

● **Dictée :**

Septembre est un mois bien plaisant pour les chercheurs de champignons, mais bien triste pour les lapins.

● **Élocution :**

Racontez les frayeurs de Clair-de-Lune le jour de l'ouverture de la chasse.

● **Dessin :**

Clair-de-Lune passant la tête à travers un buisson.

29. LE LAPIN DANS LES VIGNES *(fin)*

Clair-de-Lune fait halte dans un sillon, le cœur battant d'émotion. Il n'est qu'à demi rassuré, mais au moins on ne le verra plus.

Puis voici une seconde chance. La vigne n'est pas vendangée; de belles grappes chargent les ceps. Les chasseurs n'oseront pas s'aventurer en ces lieux, risquant de tout saccager.

« Allons, se dit Clair-de-Lune, la vie est belle! Mettons-nous à table un instant. »

Et, comme toutes ces émotions lui ont creusé l'estomac, le lapin gris se met à brouter. Une feuille de vigne par-ci, une autre feuille par-là... Cela est délicieux. Un peu acide, mais délicieux... Après quoi notre gourmand décide de goûter aux fruits. Ces beaux raisins bleus et roses, pourquoi ne pas essayer d'en connaître la saveur?

Se dressant un peu sur ses pattes, Clair-de-Lune, de ses dents fines, cueille une première grappe, goûte une grume, puis deux, puis dix.

Le jus rose tache ses moustaches et lui barbouille le museau. Clair-de-Lune trouve cela très bon. Après un raisin entier, un autre encore. Ah! que cela est agréable, ce jus sucré qui sent la fleur! Le lapereau gobe grume après grume et l'on croirait qu'il déguste autant de bonbons exquis. Il ne sait plus où il en est. Le jus de raisin l'enivre comme ferait du vin nouveau.

Clair-de-Lune n'y voit plus clair. La tête lui tourne et ses oreilles n'ont plus la force de remuer. Ses deux moustaches sont toutes roses, comme s'il se fût amusé à en faire de petits pinceaux. Son ventre est plein, son œil chavire, ses pattes ne le portent plus.

Les chiens et les chasseurs? Les coups de fusil même? Ah! Clair-de-Lune s'en moque bien. Il est ivre, vous dis-je, et, dans un tel état, rien ne saurait plus le faire trembler.

Là-bas, la campagne s'agite. Des aboiements se font entendre. Des hommes continuent de parcourir la plaine, semant le bruit et la mort.

Mais pas un de ces brigands ne s'avise d'entrer dans la vigne, à cause de l'écriteau... Il n'y eut qu'un chien, une fois, qui vint rôder du côté de Clair-de-Lune.

« Pouah! fit-il en flairant la bête, un lapin qui sent le vin! Quelle honte de se mettre en pareil état! »

Et puis le chien n'y pensa plus et retourna vers son maître, à l'autre bout du coteau.

Ainsi passa la journée, ainsi passa la saison. Venu le temps des vendanges, Clair-de-Lune eut tout le temps de regagner ses taillis. Il vécut très heureux et doit s'y trouver encore.

Si, passant par la forêt, vous voyez courir devant vous un lapin à la queue blanche, soyez-en certain : c'est lui.

Georges RIGUET, *les Loisirs de l'enfant* (Cep Beaujolais).

● Comprenons les mots :

Faire halte : s'arrêter de courir. — *Saccager un endroit :* détruire, abîmer ce qui s'y trouve. — *La saveur :* le goût. — *Une grume :* un grain de raisin. — *Le lapereau :* le jeune lapin. — *Ivre :* qui a trop bu et ne peut plus marcher droit. — *Un brigand :* un voleur qui attaque les voyageurs à main armée. Ici, les chasseurs sont comparés aux brigands.

● Comprenons le texte :

Que va faire Clair-de-Lune dans le vignoble, lorsque sa peur sera un peu calmée? — Se contentera-t-il de brouter les feuilles de la vigne? — Qu'arrive-t-il à Clair-de-Lune? — Que fait le chien qui flaire le corps de Clair-de-Lune?

● Copie :

1° Un sillon — une émotion — le cep — l'estomac — un aboiement — un brigand.
2° Cherchez, dans la lecture, les mots se terminant par EAU.

● Dictée :

Si, passant par la forêt, vous voyez courir devant vous un lapin à la queue blanche, soyez-en certain : c'est Clair-de-Lune.

● Complétons les phrases :

Clair-de-Lune fait halte ... — Clair-de-Lune cueille ... — Clair-de-Lune a tout le temps ...

● Dessin :

Clair-de-Lune devant un cep.

30. LE LAPIN A L'OREILLE CASSÉE

C'était un petit homme qui allait à la chasse; à la chasse aux bécasses, à la chasse aux perdrix, mon ami!... Le dimanche, de grand matin, il allait à la chasse aux lapins...

Le petit homme avait de bons brodequins, de bonnes guêtres, un beau chapeau avec une belle plume de faisan. Il avait aussi un grand carnier, un cor sonore et un costume avec beaucoup de poches. Il mit du bon vin dans sa gourde et dans sa belle cartouchière beaucoup de cartouches. Puis il prit son beau fusil. Voilà le petit homme parti et son pauvre chien qui le suit...

Et, cette fois, le chien trouva un lapin. C'était un lapin qui habitait avec ses trois frères, dans un terrier du plateau. Il était le plus petit de la famille, mais le plus leste et le plus rusé.

Ses frères prétendaient qu'il était aussi le plus laid. Il avait une oreille cassée qui lui tombait sur le bout du nez. L'autre oreille était bien droite, et cette oreille cassée, ce n'était peut-être pas très beau, en effet, mais cela donnait au petit lapin un air des plus malins.

...Le lapin à l'oreille cassée restait quelquefois, pendant le jour, blotti au milieu d'un carré de sainfoin. Ce fut là que le chien du petit homme le trouva. « Ouap! Ouap! » fit le chien.

Le petit homme mit le doigt sur la gâchette. Le lapin bondit comme une sauterelle. Au lieu d'aller tout droit à son terrier, il fit un grand détour par la vigne, les champs de topinambours et les maïs.

Quand il rejoignit ses frères, au fond du terrier, le chien le cherchait encore de l'autre côté du plateau... Le chien comprit alors que le lapin avait disparu. Il s'arrêta. Ses pattes étaient en sang; il avait chaud; sa langue pendait... Il se sauva ventre à terre et le petit homme se mit à chasser sans son chien.

Quand le petit homme voulut s'en retourner chez lui, la nuit était tout à fait venue. Il ne put retrouver son chemin.

Il prit son cor et se mit à sonner, à sonner dans l'espoir de faire venir quelqu'un. Mais savez-vous qui vint? Toute une armée de lapins. Le lapin à l'oreille cassée en était le général. Il commanda : « Frappez du pied! frappez du pied! »

Tous les lapins frappèrent du pied en même temps.

Alors le petit homme eut peur, car il ne voyait rien et se demandait qui pouvait faire ce bruit derrière lui. Il se sauva à toutes jambes, courant au hasard dans la nuit noire.

« Frappez! frappez du pied! »

Pour être plus agile, le petit homme a jeté son fusil. « F...f...! » Le petit homme a jeté son cor et son grand carnier.

Le petit homme, en heurtant un arbre, s'est cassé le nez. « F...f...! » A travers les champs, les bois, les marais, les landes, le petit homme, à toutes jambes, et les cheveux dressés, le petit homme s'enfuit, s'enfuit, s'enfuit.

Ernest PÉROCHON, *Contes des cent et un matins* (Delagrave).

● **Comprenons les mots :**

Les bécasses, les perdrix : oiseaux que l'on chasse. Citez d'autres animaux que l'on chasse. — *Le chasseur, son équipement :* il a de *bons brodequins* (de gros souliers bien résistants. Pourquoi?) et de *bonnes guêtres.* Qu'est-ce qu'une « guêtre »? — *Blotti :* pelotonné, roulé en boule.

● **Comprenons le texte :**

C'est un petit homme, mais un chasseur passionné. Il est bien équipé. Montrez-le. — Son chien réussit enfin à trouver un lapin. Ce lapin est-il comme les autres? — Au lieu de se sauver tout droit à son terrier, que fait-il? Que fait le chien? — Comment expliquez-vous que le petit homme ait chassé jusqu'à la nuit noire? — Le chasseur ne peut plus reconnaître son chemin. Que fait-il? Qu'entend-il? — Le pauvre chasseur a peur et se sauve. Pour être plus agile et pour aller plus vite, que fait-il?

● **Copie :**

Le petit homme avait de bons brodequins, de bonnes guêtres, un beau chapeau avec une belle plume de faisan. Il avait aussi un grand carnier, un cor sonore, un costume avec beaucoup de poches.

● **Dictée :**

C'était un petit lapin qui habitait avec ses trois frères, dans un terrier du plateau. Il était le plus petit de la famille.

● **Élocution :**

Le chasseur. Comment était-il habillé? — Il était chaussé de ...; sur la tête, il portait ... Continuez.

31. LA CHARMANTE PETITE CHÈVRE

Il était une fois une charmante chevrette qui, au matin, s'en allait pâturer sur la colline voisine.

Elle laissait dans l'enclos ses trois mignons petits chevreaux.

Avant de partir, elle leur recommandait bien de n'ouvrir la porte à quiconque, car elle avait peur que le renard ne vînt les manger.

Elle rentrait au logis le soir, quand le grand soleil d'or commençait à descendre derrière la colline.

De ses petites cornes elle heurtait la porte et appelait ses enfants :

« Je suis la charmante petite chèvre qui, au matin, s'en va pâturer, et le soir s'en revient retrouver ses mignons petits chevreaux. Je vous apporte du lait dans mes petites mamelles et de l'herbe tendre entre mes petites cornes. Ouvrez vite, mes petits enfants. »

Les petits chevreaux s'empressent d'ouvrir la porte à leur maman.

Ils se frottent contre elle et gambadent de plaisir.

La chevrette aussi est très heureuse de retrouver ses petits chevreaux sains et saufs.

Elle leur donne à téter et ils se désaltèrent.

Elle leur donne de l'herbe fine et ils se rassasient.

Ensuite, elle s'allonge; vite, ses enfants se blottissent contre son ventre et lui demandent de leur raconter ce qu'elle a vu sur la colline.

La petite chèvre les serre contre elle pour les réchauffer et leur raconte des histoires jusqu'à ce que les couvercles de leurs yeux s'abaissent.

Ainsi s'écoulait leur douce existence.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Elle s'en allait pâturer : manger l'herbe en broutant, paître. — *Un enclos :* un terrain entouré de murs, de haies, fermé par une clôture. — *Sains et saufs :* sans mal. — *Ils se désaltèrent :* ils calment leur soif. — *Ils se rassasient :* ils calment leur faim. — *Les couvercles de leurs yeux :* leurs paupières.

● **Comprenons le texte :**

Où allait la petite chèvre chaque matin? — Que recommandait-elle, avant de partir, à ses petits chevreaux? — Que se passait-il, chaque soir, à son retour? La petite famille était-elle heureuse?

● **Copie :**

Relevez dans le texte les mots qui sont terminés par ER.

● **Dictée :**

J'ai apporté du lait ... Ouvrez, dit la chevrette aux biquets au nez rose.

● **Complétons les phrases :**

Les chevreaux se ... contre le ventre de la ... — La chèvre raconte ce qu'elle a vu : ... — Bientôt, les paupières des chevreaux se ...

● **Dessin :**

L'enclos de cette famille heureuse.

32. LA CHARMANTE PETITE CHÈVRE

Mais le renard avait repéré l'enclos où la chevrette cachait ses petits.

Un jour, alors que le soleil allait toucher la colline, il tapa à la porte et dit en contrefaisant sa voix :

« Je suis la charmante petite chèvre qui, au matin, s'en va pâturer, et le soir s'en revient retrouver ses mignons petits chevreaux. Je vous apporte du lait dans mes mamelles et de l'herbe tendre entre mes petites cornes. Ouvrez vite, mes petits enfants. »

Les deux grands frères allaient ouvrir la porte, lorsque le plus jeune leur dit : « Prenez garde, n'ouvrez pas, ce n'est pas Maman.

— Pourtant, c'est bien le mot de passe, reprirent les deux frères qui voulaient ouvrir.

— N'ouvrez pas! Attendez! »

Alors le plus petit des chevreaux demanda :

« Est-ce bien toi, Maman?

— Mais bien sûr, mon enfant.
— Et moi, qui suis-je?
— Toi, mais tu es l'aîné!
— C'est faux! »
Le petit chevreau se tourna vers ses frères et leur dit :
« Vous voyez que j'ai raison! Est-ce que Maman se tromperait ainsi? »

Furieux, le renard partit.
Il fit lentement le tour de l'enclos, revint vers la porte et dit de nouveau :
« Je suis la charmante petite chèvre qui, au matin, s'en va pâturer, et le soir s'en revient retrouver ses mignons petits chevreaux. Je vous apporte du lait dans mes petites mamelles et de l'herbe tendre entre mes petites cornes. Ouvrez vite, mes petits enfants. »

Le petit chevreau l'interrogea :
« Et moi, qui suis-je?
— Toi, mais tu es le second!
— C'est faux! »
Et le renard partit, tenaillé par la faim.

Il fit une deuxième fois le tour de l'enclos et frappa une troisième fois à la porte.
« Je suis la charmante petite chèvre qui, au matin, s'en va pâturer, et le soir s'en revient retrouver ses mignons petits chevreaux. Je vous apporte du lait dans mes petites mamelles et de l'herbe tendre entre mes petites cornes. Ouvrez vite, mes petits enfants. »
Le petit chevreau lui dit :
« Et moi, qui suis-je?
— Toi, mais tu es le dernier!

— Cette fois, c'est Maman ! » s'écrièrent les deux frères, et ils ouvrirent la porte.

Le renard pénétra dans l'enclos et avala goulûment les deux chevreaux, tandis que le plus petit se cachait à l'intérieur d'une meule de paille.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Le renard avait repéré l'enclos : il avait découvert l'enclos et il pouvait le retrouver quand il le voudrait. — *Le mot de passe :* la phrase convenue pour se faire reconnaître et entrer. — *En contrefaisant sa voix :* en changeant sa voix pour imiter celle de la chèvre. — *Tenaillé par la faim :* tourmenté, torturé par la faim. — *Il avala goulûment :* il avala les chevreaux très vite, d'un seul coup.

● **Dictée :**

Je vous apporte du lait dans mes petites mamelles et de l'herbe tendre entre mes petites cornes.

● **Comprenons le texte :**

Le renard voudrait bien manger les chevreaux. Que fait-il pour pénétrer dans l'enclos? — Quelle bonne idée a le plus petit des chevreaux pour s'assurer qu'il s'agit bien de leur maman? — Mais qu'arrive-t-il la troisième fois ? Pourquoi?

● **Vocabulaire :**

Donnez le nom du petit de :
La chèvre, la chevrette. — L'âne, ... — La poule, ... — Le chat, ... — L'oie, ... — Le lion, ... — Le chien, ...

● **Dessin :** La chèvre.

33. LA CHARMANTE PETITE CHÈVRE *(fin)*

Repu, le renard repartit lourdement vers sa tanière. Mais le petit chevreau le suivait de loin; il laissait tomber de temps en temps une brindille de paille pour dépister la demeure du renard. Puis il s'en retourna vite vers l'enclos.

En rentrant, la chevrette trouva la maison triste et vide.

Seul le petit chevreau était là. Il se précipita tout contre sa maman et lui raconta ce qui s'était passé et ce qu'il venait de faire.

La chevrette suivit les brins de paille qui la menèrent à la tanière du renard.

« C'est toi qui as mangé mes deux enfants?

— Oui, c'est moi qui ai mangé tes deux enfants. Veux-tu que je te mange à ton tour?

— Je veux me battre avec toi. Si tu l'emportes, tu me mangeras, mais si je suis victorieuse, tu me paieras la rançon de mes enfants!

— Je te laisse le choix des armes, à la dent ou à la corne?

— A la corne!

— D'accord, nous nous rencontrerons demain matin. »

La chevrette alla trouver l'aiguiseur de couteaux; elle lui offrit son lait et lui dit :

« Aiguise bien mes cornes et fais-les pointues comme des sabres. »

Quelques instants après, la petite chevrette s'en retournait avec des cornes fines comme des aiguilles.

Elle venait de quitter la forge lorsque le renard entra. Il dit au forgeron : « Fixe-moi une solide paire de cornes de fer sur le front! »

Comme il n'avait rien apporté en paiement de ce travail, le forgeron lui posa une paire de cornes en argile.

Dès l'aube les deux adversaires se rencontrèrent dans une clairière.

De toutes leurs forces ils s'élancèrent l'un contre l'autre.

Les cornes d'argile du renard se brisèrent, tandis que la chevrette tuait net le compère en lui ouvrant le ventre d'un grand coup de ses petites cornes.

Les deux petits chevreaux sortirent du ventre du renard et furent tout heureux de revoir leur maman.

Ce fut une grande joie dans l'enclos.

Tout le monde était heureux, mais le plus petit des chevreaux fut particulièrement fêté.

M. Paollilo, *Contes et légendes de Tunisie* (Nathan).

● Comprenons les mots :

Repu : le renard a bien mangé, il n'a plus faim. — *La tanière :* la demeure du renard; c'est une sorte de caverne ou de trou creusé dans la terre, et où vit le renard. — *Pour dépister :* retrouver la demeure du renard. — *Les adversaires :* les ennemis.

● Comprenons le texte :

Qu'apprend la petite chèvre à son retour? — Comment retrouve-t-elle le renard et que décide-t-elle pour venger la mort de ses enfants? — Pourquoi la chevrette sort-elle victorieuse de son combat avec le renard?

● Copie :

Relevez dans le texte les mots avec G et avec GU.

● Dictée :

Le forgeron, dans sa forge, aiguise les cornes fines comme des aiguilles.

● Vocabulaire :

La tanière du renard. Le ... du lièvre. Le ... de l'hirondelle. Le ... du lion. — *Où logent :* le mouton? le chien? le cheval? les vaches? les poules? le porc? les lapins?

● Dessin :

Les cornes de la chevrette.

34. BELLA

C'est l'hiver. Il fait nuit. François rentre à la maison.

Rien ne bouge dans les bois. La pleine lune rayonne au-dessus du monde, dans un silence de mort. François lève les yeux pour regarder le ciel et les hauts sapins noirs qui rejoignent la nuit. Il ne voit plus devant lui que les taches sombres des forêts et les étendues blanches des neiges. Il marche plus péniblement dans ses beaux sabots neufs. Il a froid. Comme il voudrait être arrivé déjà!

Ici, la route a été moins fréquentée. Il aperçoit quelque chose de noir au milieu du chemin et pense : « Tiens! un traîneau est venu de ce côté. Il a perdu un sac... ». En approchant, il voit que ce n'est pas un sac, mais une bête étendue, immobile dans la neige.

« Oh! mais c'est un jeune chevreuil! Vivrait-il encore? Oui... il vit!... Il a remué! Il respire... ». L'enfant, à genoux près de la pauvre petite bête, l'entoure de ses bras et, l'attirant contre lui, l'enveloppe dans sa vareuse entrouverte. Mon Dieu! Un chevreuil vivant! Pourra-t-il le sauver? Il faut arriver à la maison, essayer de le nourrir... Il le soulève sous le ventre et l'emporte, serré entre ses bras. Qu'il est lourd! A chaque instant, François glisse et tombe sur les genoux; mais il protège instinctivement son fardeau. Il sent la glace collée aux poils du corps fragile fondre à la chaleur de sa poitrine et la douce chaleur de la bête le pénètre, lui aussi, jusqu'au cœur.

Il cogne doucement la porte du bout de son sabot. Sa mère vient ouvrir : « Mère, dit-il à mi-voix, tout essoufflé, regarde ce que j'ai!...

— Marie! crie la mère, hé, viens donc voir! Ton frère a trouvé un chevreuil! »

La pauvre bête fut déposée au milieu de la chambre, sur la terre battue. Immobile, indifférente, les pattes repliées sous le corps, la tête basse, elle respirait précipitamment et avec peine.

« Il va mourir! s'écria Marie.

— Non, dit la mère. Il a soif. Il n'avait sans doute plus la force de manger la neige... »

Elle prit une casserole, y jeta une poignée de son, un peu de sel, et versa dessus de l'eau bouillante. Puis elle y ajouta de l'eau froide et remua le mélange avec sa main. Marie plaça le récipient près de la tête du chevreuil. Il ne bougea pas.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

La pleine lune : la lune au moment où elle est toute ronde. — *Un silence de mort :* un silence total, comme si tout était mort. — *Il protège instinctivement son fardeau :* lorsque François tombe, il s'arrange pour que le petit faon n'ait pas de mal. — *A mi-voix :* à voix basse. — *Elle respirait précipitamment :* elle respirait vite, comme lorsqu'on est malade, avec de la fièvre.

● **Comprenons le texte :**

Que pense François en revenant le soir? — Que croit-il avoir trouvé? — Que fait-il au chevreuil? — Dans quel état est l'animal en arrivant à la maison? — Que fait la mère pour le sauver?

● **Copie :**

Rien ne bouge dans les bois. La pleine lune rayonne au-dessus du monde. François lève les yeux pour regarder le ciel et les hauts sapins noirs qui rejoignent la nuit.

● **Dictée :**

Maman prit une casserole, y jeta une poignée de son, un peu de sel, et versa dessus de l'eau bouillante.

● **Complétons les phrases :**

Selon le modèle : *A chaque instant, François glisse et tombe sur les genoux.* — A chaque instant, le mécanicien ... — A chaque question, l'élève ... — A chaque secousse, les voyageurs de l'autobus ....

● **Dessin :**

La casserole.

35. BELLA *(suite)*

La mère alors le prit sous le ventre, le fit lever de force, l'enfourcha, et, le tenant solidement entre ses genoux, lui enfonça le museau dans l'eau de son. Il se débattait, se retirait en éternuant.

« Mère! Mère! Lâche-le! Tu lui fais mal! crie François.

— Tu préférerais que je le laisse mourir de faim? Regarde, le voilà qui se réveille! »

L'animal avait goûté l'eau de son, grasse et salée, aimée des chèvres et des porcs. Il se léchait les lèvres et, lorsque la femme desserra son étreinte, le petit chevreuil, tombant à genoux, se mit à boire avec avidité. Il s'arrêtait à peine entre les gorgées pour reprendre sa respiration, soufflait les bulles par le nez, avalait de travers, toussait dans la casserole, mais ne voulait pas s'interrompre. Lorsqu'il eut fini, il lécha encore le fond du récipient où le son s'était déposé, puis se laissa retomber, haletant, les yeux presque clos, épuisé par cet effort.

« C'est une femelle, dit Marie. Nous l'appellerons Bella. »

On chassa la chevrette dans l'étable qui communiquait avec la chambre. Elle resta debout tout au fond, immobile, la tête droite, sans s'inquiéter de la brebis qui flairait avec surprise cette petite sœur sauvage.

Quand les deux femmes furent endormies, François sortit de son lit et redescendit, le cœur battant, l'échelle qui menait au grenier.

« Je n'entends rien, songeait-il. Ma biche vit-elle encore?... »

Il n'avait pas osé allumer la lampe. Une rouge lueur qui venait du feu éclairait un peu la chambre basse. Il ouvrit à tâtons le loquet de l'étable, et, dans la chaude et odorante obscurité, il aperçut deux paires d'yeux qui brillaient, tout près l'une de l'autre.

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

La mère l'enfourcha : elle le prit entre ses jambes et le tint immobile, comme si elle était à cheval sur lui. — *L'eau de son :* l'eau dans laquelle on a fait bouillir du son. — *Il se mit à boire avec avidité :* parce qu'il a faim et qu'il a soif. — *Le récipient :* ici, la casserole. Citez d'autres récipients.

● Comprenons le texte :

Comment la mère force-t-elle la bête à manger? — Que fait alors l'animal? — Où le couche-t-on? — Que fait François dans la nuit? — Quelles sont les deux paires d'yeux qui brillent?

● Copie :

L'animal avait goûté l'eau de son, grasse et salée. Il se mit à boire avec avidité. Il s'arrêtait à peine entre les gorgées pour reprendre sa respiration.

● Dictée :

On chassa la chevrette dans l'étable qui communiquait avec la chambre. Elle resta debout, la tête droite.

● Imitons la phrase :

Il s'arrêtait à peine entre les gorgées, soufflait des bulles, avalait de travers, toussait dans la casserole. — Minet et sa soucoupe de lait. — Les lapins et l'herbe fraîche. — Les poules et les grains de blé.

36. BELLA *(fin)*

Bella s'est enfuie. Un soir, François va en forêt...

Il n'est pas de plus doux spectacle que celui d'une chèvre de chevreuil couchée auprès de son petit faon dans les feuilles mortes. Le faon est là, immobile contre celle qui lui a donné son lait. Appuyé à ce flanc tiède où bat la même vie que la sienne, il dort. Il tient son cou bien droit, mais ses yeux clos, et sa lèvre menue boude comme celle de ces biquets que vous pouvez voir au printemps dans les prés.

La biche, inquiète, se lève d'un bond en bousculant son faon, qui saute derrière elle... Ils traversent le taillis dans un grand froissement de feuilles... Elle écoute... On n'entend plus rien... La voici dans un coupe-feu, un de ces longs coupe-feu qui escaladent les pentes des bois et montent vers le ciel, pareils à des chemins de verte lumière. Elle s'arrête, immobile comme un bois sculpté...

Sur le bord du coupe-feu, à demi caché par les branches d'un sapin, François s'est arrêté aussi, le cœur battant...

Une chevrette et un faon!

Il ne fait plus un mouvement, retient son souffle... Les deux charmants animaux sont tout cuivrés par le soleil oblique du soir.

Que ce petit faon est joli, bizarre, fragile comme un jouet, sur ses hautes pattes fluettes ! « Je n'ai jamais vu un petit aussi plat, songe François. Qu'il est plat, qu'il doit être léger !... Oh ! si je pouvais le tenir dans mes bras !... »

C'est fini ! la chevrette a tourné la tête et l'a vu. Elle va fuir... Mais non... Elle a fait un petit saut sur place comme une personne qu'on a saisie, mais elle ne semble plus avoir peur. Elle se tient entre son petit et le jeune garçon, qu'elle observe avec la plus vive attention. François ose à peine comprendre... La biche avance d'un pas, puis s'arrête de nouveau. Il pense : « C'est elle ! c'est la dernière fois, la dernière fois que je la vois ! »

Il s'agenouille doucement sur la mousse et murmure : « Bella ! »

« Bella ! dit-il encore à mi-voix pour ne pas l'effrayer. Ma douce, ma chérie, viens ! »

Il étendait les bras. La biche s'avança, effleura la main de l'enfant avec ses lèvres. Mais lorsqu'il fit un mouvement pour la caresser, elle se tourna vers son petit, jeta un faible appel et, bondissant dans les fourrés, disparut pour toujours.

Madeleine Ley, *l'Enfant dans la forêt* (Stock).

● Comprenons les mots :

Sa lèvre menue : sa lèvre fine, toute petite. — *Le faon :* le petit de la biche. — *Un coupe-feu :* un espace sans arbres, dans une forêt, pour empêcher le feu de s'étendre. — *Immobile comme un bois sculpté :* totalement immobile. La biche, ainsi, ne révèle pas sa présence et perçoit le moindre bruit. — *Sur ses hautes pattes fluettes :* ses longues pattes minces et délicates. — *Une personne qu'on a saisie,* c'est-à-dire très surprise.

● Comprenons le texte :

Comment est le faon près de sa mère? — Pourquoi ce spectacle est-il rare? — Quelle est l'attitude de la chevrette entendant des pas? — Pourquoi la chevrette ne fuit-elle pas? — Pourquoi ne revient-elle pas avec François?

● Copie :

Il n'est pas de plus doux spectacle que celui d'une chèvre de chevreuil couchée auprès de son petit faon dans les feuilles mortes. Le faon est là, immobile contre celle qui lui a donné son lait.

● Dictée :

La biche, inquiète, se lève d'un bond en bousculant son faon, qui saute derrière elle, et traverse le taillis.

● Vocabulaire :

Quel est le contraire de : un doux spectacle? — une lèvre menue? — un faon joli?

37. LE PETIT FAON

Un petit faon aventureux a suivi une chèvre et son chevreau. Après deux jours passés à l'étable, ils partent pour le pré avec une vieille fermière.

Un événement allait tout changer.

On vit arriver sur la route une file de voitures, toutes très grandes, très hautes, avec des parois à claire-voie et d'où sortaient parfois des cris de bêtes, des rugissements, des hurlements... Attachées les unes aux autres, une puissante machine les entraînait. On lisait sur l'avant, en lettres énormes : CIRQUE.

Cependant, un des deux hommes qui suivaient les voitures dans une petite auto était descendu et regardait attentivement le champ où la chèvre broutait, tandis que le chevreau noir et le petit faon se poursuivaient et jouaient. C'était un gracieux spectacle. Il vit aussi la vieille femme qui tricotait non loin de sa vache. Le chien dormait à ses pieds.

L'homme — c'était le propriétaire du cirque — se dirigea vers la vieille femme.

« Ce n'est pas un vrai chevreau que vous avez là, dit-il. Il a plutôt l'air d'un faon. Vous n'en faites rien. Vendez-le-moi. » Il dut répéter sa demande en criant, tant la vieille était sourde. Enfin, elle répondit :

« De quel faon voulez-vous parler? De cette bête-là? Je ne sais pas comment elle est venue chez moi. En tout cas, je l'ai nourrie. Prenez-la si vous me la payez. N'emmenez pas mon chevreau, surtout.

— Il n'y a pas de danger ! fit le directeur du cirque en riant. Tenez, voilà cinq cents francs. Mais comment l'attraper ?

— Vous allez voir ! » dit la vieille femme.

Elle sortit un croûton de pain de sa poche, le cassa en petits morceaux, en tendit un à la chèvre en l'appelant doucement. La chèvre avait l'habitude. Elle vint, mangea le pain, reçut un autre morceau. Le chevreau s'approcha aussi et mangea. Le faon hésita un peu, puis se décida... Pendant qu'il prenait le pain sur les genoux de la vieille femme, celle-ci lui enroula son tablier sur la tête, le tira à elle, le passa à l'homme.

« Tenez-le bien, dit-elle. Vous pouvez garder mon tablier si cela vous est plus commode pour l'emporter. »

Le petit faon se débattait, mais, étouffé sous le tablier, serré contre la poitrine de l'homme qui avait pris dans sa main les quatre fines pattes de la pauvre bête, que pouvait-il faire ?

« Ouvre la portière ! » criait l'homme à quelqu'un resté sur le siège de la voiture.

Une minute après, l'auto rejoignait le cirque. Il y avait à l'arrière un petit faon couché sur le flanc, les pattes liées deux à deux, et qui mourait de peur.

« Maman, Maman », gémissait-il. Mais cette plainte ne dépassait pas la voiture fermée. Et le bruit que celle-ci faisait en roulant étouffait la voix du prisonnier.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Des parois à claire-voie : les animaux sont enfermés dans de hautes caisses dont un côté est formé de barreaux. — *Des rugissements, des hurlements, des bramements :* les lions rugissent, les loups hurlent, la biche brame. — *Se débattait :* se remuait vivement pour sortir.

● **Comprenons le texte :**

Qu'arrive-t-il dans le village, ce jour-là? — A qui le petit faon est-il vendu? — Que fait la vieille pour l'attraper? — Où l'homme met-il le faon?

● **Copie :**

1° Soulignez en rouge ER et en bleu EZ : On vit arriver une file de voitures. Le cirque s'arrêtait pour donner des représentations... Ce n'est pas un vrai chevreau que vous avez là. Vendez-le-moi.

2° Complétez par ER ou EZ :
Pren...-la si vous la pay... — N'emmen... pas mon chevreau. — Il n'y a pas de dang...

● **Dictée :**

Vous pouvez garder mon tablier pour l'emporter. Tenez-le bien. Le petit faon se débattait.

● **Complétons les phrases :**

La vieille sort ... de sa poche, le casse en ..., en tend un à ... en l'appelant ...

● **Dessin :** Un camion.

38. LE PETIT FAON *(suite)*

A la tombée de la nuit, les voitures du cirque s'arrêtèrent dans un gros bourg pour donner une représentation.

Le jeune homme prit dans ses bras le petit faon, qui n'avait plus la force de se débattre et qui se laissa emporter la tête pendante, les yeux à demi fermés. Il sentit qu'on lui déliait les pattes, ce qui le soulagea un peu. L'homme qui le portait avait appelé un aide. Celui-ci ouvrit dans le haut seulement les battants d'une porte. On le balança et : plouf! il tomba au milieu d'animaux qui se pressèrent tout de suite autour de lui. La cage s'était refermée.

« Oh! tu viens de la forêt! soupira le chevreuil. Tu en apportes toutes les odeurs sur toi... »

La gazelle promenait son museau sur le pelage du petit faon. Il y avait des larmes au bord de ses cils.

« Il ressemble à mon petit qui bondissait autour de moi dans le désert d'Afrique », murmura-t-elle.

Le bouquetin gronda : « Encore un étourdi qui s'est fait prendre dans un piège... Tes parents ne pouvaient donc pas t'avertir ? »

Le petit faon dit d'une voix mourante :

« Il n'y avait pas de piège... C'est le chevreau noir qui m'a entraîné.

— Entraîné où ? » questionna le chevreuil.

Il avait une voix faible et il toussait.

« Ah ! dans une étable, chez une vieille femme. Et puis un homme est venu, et il m'a emporté.

— Il a donné de l'argent pour t'avoir, sans doute ? Ça s'est passé comme ça pour moi l'an dernier. »

La guenon avait posé sa main sur la tête du petit faon.

« Eh oui! on l'a vendu, murmura-t-elle. Un malheureux de plus dans notre prison... Ne le grondez pas. Cela ne servirait à rien. On va lui faire la vie aussi douce que possible. Il finira par s'habituer, comme nous. Et le soir, il travaillera aux lumières du cirque... A moins que...

— A moins que? » s'informa la gazelle, intéressée. Elle s'était mise à lécher le petit faon comme si elle avait été sa mère. La guenon semblait réfléchir. Son front était tout plissé. Elle n'était pas belle, mais elle avait l'air très bon.

« Que nous ne l'aidions à fuir... Mais il faut que ce soit cette nuit, tant qu'on est près de la forêt.

— Pure folie, ma pauvre vieille! murmura le chevreuil entre deux quintes de toux. Entendez leur branle-bas. Les gens s'assemblent déjà devant les voitures. Il n'y en a que pour les lions! Des lions qui ne rugissent même plus... »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Les battants d'une porte : les côtés d'une porte qui s'ouvre en deux. — *Le pelage :* les poils du petit faon. — *Une voix mourante :* une voix très faible. — *S'informer :* se renseigner. — *Le branle-bas :* l'agitation et le bruit causés par les préparatifs de la représentation.

● **Comprenons le texte :**

Quels animaux le petit faon trouve-t-il dans la cage? — Pourquoi la gazelle a-t-elle des larmes au bord de ses cils? — Que décide la guenon?

● **Copie :**

Ne le grondez pas. Cela ne servirait à rien. On va lui faire la vie aussi douce que possible.

● **Dictée :**

Le faon — le paon — Laon. — La guenon — la guenille — la guerre. — La gazelle — le gazon — le gaz.

● **Vocabulaire :**

La gazelle — le chevreuil — le bouquetin — la guenon. — Citez des animaux du cirque.

● **Dessin :** La cage.

39. LE PETIT FAON *(suite)*

« Allons, donne ton idée, guenon, si tu en as une », pressa le bouquetin.

Le petit faon regardait ses compagnons, regardait la porte.

« Cela fait pitié, dit la gazelle, en détournant la tête.

— Oui, oui, aidez-moi, suppliait-il.

— Tu n'auras pas peur? dit la guenon, tout émue. Tu as quelqu'un de ta famille dans la forêt? »

Il fondit en larmes.

« Ma mère.

— C'est donc elle qu'on entendait bramer ce soir? Bon. Tu peux tout risquer. Vous autres, suivez-moi bien.

« Nous allons, tous ensemble, crier à tue-tête, donner de la voix chacun à sa manière, et de toutes nos forces... Toi aussi, petit, crie tant que tu pourras. Tu dois avoir du souffle. Toi, le bouquetin, tu es grand, tant mieux, cela va nous servir. Mets-toi contre la porte, debout. Et toi, mon petit, grimpe sur ses épaules... Monte... Plus haut. Bon. Tu y es? Tiens-toi prêt. Je vais compter... A trois, nous crions.

— Et puis? fit le bouquetin, moqueur.

— On viendra voir ce qui se passe. On ouvrira le haut du battant, comme tout à l'heure, quand on a jeté cet innocent dans la cage. Alors, petit, aussitôt tu t'élances dehors, tu sautes par-dessus la tête du gardien... Avant qu'il se soit rendu compte de rien, tu es loin... Tu sais où est le bois?

— Oui, par là... »

Les yeux du petit faon brillaient.

Le chevreuil hocha la tête : « C'est bien risqué, tout ça.

— Peut-être pour des vieux comme nous. Mais ce petit-là est agile, léger comme une plume et... il veut revoir sa mère. Plus d'hésitation. Nous y sommes? un, deux, trois! »

Au-dehors, deux gardiens qui préparaient le repas des animaux s'interrompirent, surpris. D'où venaient ce vacarme, ces cris mêlés déchirant l'air?

« Parbleu! C'est de la cage où on a mis le petit faon, dit l'un. Je parie qu'ils l'étranglent. Je vais voir. C'est qu'il ne fait guère clair, maintenant.

— On n'en finit plus avec ces pensionnaires nouveaux! » dit l'autre.

Le premier ouvrit à demi, dans le haut, le battant de la porte. Il se penchait dans le noir pour se rendre compte, quand quelque chose passa par-dessus sa tête, frôlant ses cheveux...

Dans la nuit, une forme légère bondissait, s'éloignait. Elle disparut du côté du bois.

Dans la cage, le silence s'était fait...

(A suivre.)

Comprenons les mots :

Il suppliait : le petit faon insistait pour être secouru. — *Cet innocent :* le petit faon n'a rien fait de mal. — *Les gardiens s'interrompirent :* ils s'arrêtèrent de faire leur travail.

Comprenons le texte :

Comment la guenon aide-t-elle le petit faon à se sauver? — Que fait le petit faon quand le gardien ouvre le battant de la porte? — Où se retrouve-t-il?

Copie :

Le gardien se penchait dans le noir pour se rendre compte, quand quelque chose passa par-dessus sa tête, frôlant ses cheveux.

Dictée :

Dans la nuit, une forme légère bondissait, s'éloignait. Elle disparut du côté du bois. Dans la cage, le silence s'était fait.

Complétons les phrases :

Selon le modèle : *Léger comme une plume.* — Fort comme ... — Doux comme ... — Agile comme ... — Rapide comme ...

Dessin :

Le gardien.

40. LE PETIT FAON *(fin)*

Dans la forêt, la biche tachetée, allongée sous un arbre, essayait en vain de dormir. Elle pensait à son petit faon disparu et son cœur se gonflait de chagrin.

Les autres bêtes, ses amies, le chevreuil, le lièvre, la renarde, la laie, toujours suivie de ses marcassins, et la lente tortue n'essayaient plus de la consoler. La corneille elle-même se taisait.

Quand la nuit venait, au clair de lune, la biche tachetée descendait à la source où elle allait boire avec son faon et elle s'imaginait voir dans l'eau, comme dans un miroir, les formes douces de son enfant et sa fine tête penchée près de la sienne.

Mais le miroir de l'eau, au clair de lune, ne montrait plus l'image du petit faon perdu. Et la biche bramait pour dire sa peine. Et des larmes tombaient de ses yeux.

Ce soir-là, elle s'avançait un peu plus loin dans la nappe d'eau pour rafraîchir ses pieds brûlants, quand elle entendit, à côté d'elle, un clapotis... Et, sur le miroir de l'eau, au clair de lune, l'image de son petit faon retrouvé apparut...

Toutes les bêtes, ses amies, entendirent alors un long bramement. Cela se pouvait-il? La biche bramait joyeusement, comme autrefois. Elles accoururent et virent, de loin, le petit faon qui frottait sa tête sous le cou de sa mère. Et la mère le léchait tendrement.

Les bêtes ne voulurent pas les déranger et s'éloignèrent sans bruit.

Georges NIGREMONT, *le Petit Faon* (La Farandole).

● **Comprenons les mots :**

La laie : la femelle du sanglier. — *Les marcassins :* les petits sangliers. — *Clapotis :* bruit léger de l'eau qu'on agite. — *Bramement :* cri de la biche.

● **Comprenons le texte :**

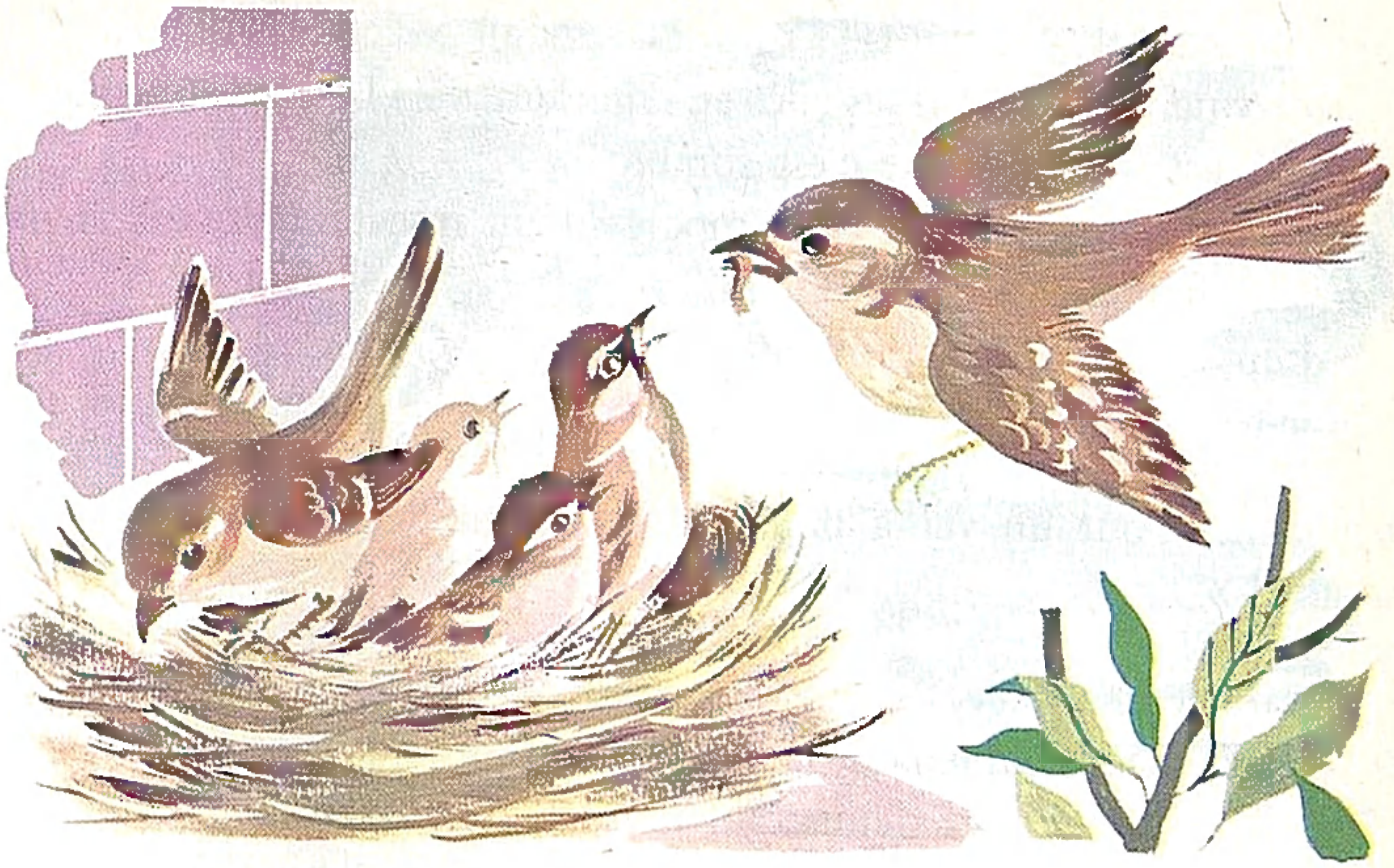
Pourquoi la biche ne pouvait-elle pas dormir? — Que vit-elle enfin, un soir, dans l'eau de la source? — Que firent ses amies les bêtes lorsqu'elles l'entendirent bramer joyeusement? — Que virent-elles?

● **Vocabulaire :**

Rappelons-nous les noms de la femelle et des petits : du sanglier ... — du cheval ... — du canard ... — du cerf ... — du loup ... — du chien ...

● **Dessin :**

La biche qui boit à la source.



41. LE PETIT MOINEAU

Chez les moineaux, tout se passe exactement comme chez les hommes : les messieurs et les dames moineaux sont ennuyeux et parlent de tout, comme des livres, tandis que les jeunes prétendent vivre à leur guise...

Il était une fois un petit moineau au bec jaune qu'on appelait Poudik et qui vivait au-dessus d'une des fenêtres d'un établissement de bains, sur la corniche supérieure, dans un nid tiède fait d'étoupe, de duvet et autres doux matériaux. Il n'avait pas encore essayé de voler, mais il agitait déjà ses ailes et regardait tout le temps hors du nid : il avait envie de connaître au plus vite le vaste monde et voulait savoir s'il le trouverait à sa convenance.

« Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? » lui demandait Maman Moineau.

Il secouait légèrement ses ailes et, regardant vers la terre, il pépiait : « Que c'est sombre! Que c'est sombre! »

Son papa voletait vers eux, apportant un insecte à Poudik, puis s'en glorifiait : « Gentil?... Gentil? »

Maman Moineau approuvait : « Gentil!... Gentil! »

Et Poudik gobait l'insecte et pensait : « De quoi se vanter, vraiment! Pour un ver à pattes qu'ils m'ont donné, en voilà une affaire! »

Et il cherchait encore à s'avancer hors du nid, pour tout voir.

« Petit, petit, s'inquiétait la mère, attention! Tu vas tomber!

— Tu dis? Tu dis? demandait Poudik.

— Je dis que tu tomberas par terre, et le chat, huip! t'avalera! » expliquait le père, en s'envolant pour la chasse.

Ainsi passait le temps, mais les ailes ne poussaient pas bien vite.

Un jour que soufflait le vent, Poudik demanda :

« Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

— C'est le vent. S'il souffle sur toi, houp! il te jettera par terre, et gare au chat! » expliqua la mère.

Cela ne satisfit pas Poudik.

« Mais pourquoi les arbres se balancent-ils? Qu'ils s'arrêtent, et alors il n'y aura plus de vent... »

Sa mère essaya de lui faire comprendre qu'il n'en était pas ainsi, mais il ne la crut pas; il aimait tout expliquer à sa manière.

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Vivre à leur guise : comme il leur plaît. — *La corniche supérieure :* une bordure en pierre, un peu en avant du mur. — *A sa convenance :* à son goût. — *Papa s'en glorifiait :* il était très fier d'avoir nourri sa nichée. — *De quoi se vanter, vraiment ! :* il n'y a pas de quoi être si fier.

● Comprenons le texte :

Quels sont les goûts des grandes personnes et des jeunes? — Que désirait Poudik? — Que pensez-vous de sa façon de remercier son papa? — Que craignaient pour lui ses parents? — Comment Poudik expliquait-il le vent?

● Copie :

Poudik demanda : « Qu'est-ce que c'est? — C'est le vent. S'il souffle sur toi, il te jettera à terre, et gare au chat ! » expliqua la mère.

● Dictée :

Poudik vivait au-dessus d'une des fenêtres d'un établissement de bains, dans un nid tiède fait d'étoupe.

● Composons des phrases :

En imitant le texte de la dictée, décrivons : la niche du chien — le berceau du bébé — la cachette d'un enfant qui joue.

● Dessin : Un nid.

42. LE PETIT MOINEAU *(fin)*

Un jour, un paysan passa près de l'établissement de bains, agitant les bras.

« Le chat lui a complètement plumé les ailes, dit Poudik, il ne lui reste que les os!

— C'est un homme, tous les hommes sont privés d'ailes, dit Maman Moineau.

— Pourquoi?

— C'est ainsi chez eux. Pour pouvoir vivre sans ailes, ils sautent toujours sur leurs pattes, comprends-tu?

— Comment ça?

— S'ils avaient des ailes, ils nous attraperaient, tout comme ton père et moi nous attrapons les moucherons...

— Sottises! dit Poudik, sottises! Sornettes! Tout le monde doit avoir des ailes. Attends un peu! Il fait meilleur en l'air que sur terre!... Quand je serai grand, je ferai voler tout le monde! »

Poudik ne croyait pas sa maman; il ne savait pas encore que si on n'écoute pas sa maman, cela se termine mal. Il était posé à l'extrême bord du nid et chantait à tue-tête des vers de sa composition :

« Hé! bonhomme sans ailes,
Monté sur deux pattes,
Tu es grand
Et pourtant
Les moucherons te mangent,
Moi j'suis petit, ça c'est vrai,
Mais moi, je les mangerai! »

Il chanta, chanta, si bien qu'il tomba du nid. Maman Moineau se précipita à sa suite, mais voilà que surgit le chat — un chat roux, aux yeux verts.

Poudik, effrayé, écarta les ailes, oscillant sur ses petites pattes grises, et pépia : « Très flatté, très flatté!... »

Mais Maman Moineau, le repoussant sur le côté, plumes ébouriffées, redoutable, intrépide, le bec ouvert, visa les yeux du chat.

« Va-t'en! Va-t'en! Envole-toi, Poudik, envole-toi sur la fenêtre, envole-toi... »

La terreur souleva de terre le petit moineau ; il sautilla, agita ses ailes une fois, deux fois, puis hop! sauta sur la fenêtre.

Sa maman le rejoignit alors, sans queue, mais tout heureuse. Elle se posa près de lui, lui becqueta la nuque et lui dit :

« Tu vois! Tu vois!

— Eh quoi! dit Poudik. On ne peut pas tout apprendre à la fois. »

Assis par terre, débarrassant ses pattes des plumes de Maman Moineau, le chat roux aux yeux verts les regardait, miaulant plaintivement :

« Mi-aou-moineau si tendre! Mi-aou-meilleur qu'une souris! Mi-aou-dommage! »

Et tout finit pour le mieux, sauf pour Maman Moineau, qui restait sans queue!

Maxime GORKI, *Contes*, traduction Natha Caputo (La Farandole).

● **Comprenons les mots :**

Sottises! Sornettes! : ce sont des choses qui ne signifient rien, qui n'ont pas de sens. — *Chanter à tue-tête :* de toutes les forces de sa voix. — *Des vers de sa composition :* une chanson qu'il avait faite lui-même. — *Oscillant :* se balançant. — *Très flatté :* je suis heureux de vous voir. — *Plumes ébouriffées :* gonflées par la crainte et la colère. — *Visa les yeux :* chercha à frapper du bec les yeux du chat.

● **Comprenons le texte :**

A quoi voyez-vous que Poudik est un petit sot? — Poudik, effrayé, disait : « Très flatté! » Que pensez-vous de cela? — Pourquoi sa maman l'a-t-elle rejoint sans queue? — La peur qu'a eue Poudik lui a-t-elle servi de leçon? Comment le savez-vous, par le texte?

● **Copie :**

Poudik chanta, chanta, si bien qu'il tomba du nid. Maman Moineau se précipita à sa suite, mais voilà que surgit le chat — un chat roux, aux yeux verts. Poudik, effrayé, pépia : « Très flatté! »

● **Dictée :**

Maman Moineau, plumes ébouriffées, redoutable, intrépide, le bec ouvert, visa les yeux du chat.

● **Élocution :**

Vous avez vu un chat attraper une souris — une chatte défendre son chaton — une poule appeler ses poussins. Racontez l'une de ces scènes.

● **Dessin :** Le chat roux regardant le repas envolé.

43. LA LÉGENDE DU ROITELET

Pauvre petit oiseau, gros comme une noisette! Il se cache dans les haies et sautille sur les branches. Son poids ne fait seulement pas ployer une tige d'aubier... Tout petit qu'il est, c'est un roi...

Je vais vous raconter comment il est devenu roi. Jadis, quand les bêtes étaient moins bêtes qu'aujourd'hui, puisqu'elles parlaient, il arriva que, le roi des animaux étant mort, il fallut naturellement le remplacer.

Toutes les bêtes se rassemblent. Les plus forts se mettent au premier rang : le lion, le tigre, la panthère, le sanglier; les plus gros viennent ensuite: l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, le bœuf; puis les plus grands : le chameau, la girafe; et les plus agiles : le cheval, le zèbre, le cerf, l'antilope; et encore les plus rusés : le renard, le singe, la fouine, etc.

Il faut croire que la situation était enviable, car tous demandaient à être roi. Quelqu'un les mit d'accord en disant qu'il fallait choisir un oiseau, car celui-ci pourrait se mouvoir plus vite et se rendre plus facilement compte de ce qui se passerait d'un bout à l'autre de son royaume. Il fut donc convenu que la couronne appartiendrait à celui qui s'élèverait le plus haut dans les airs.

Les voilà prêts : le faucon, l'épervier, la buse, l'aigle, le milan, le vautour, la grue, le héron, la cigogne; impossible de dire combien ils étaient. Un! deux! trois! Les voilà partis! mais la moitié redescend: ils y renoncent tous les uns après les autres.

Seul l'aigle montait, montait toujours. Enfin, à bout de forces, il s'arrêta et, sûr de la victoire, orgueilleux comme un paon, il cria : « C'est moi, c'est moi le roi! » Seulement, il ne s'attendait guère à ce qui devait lui arriver.

A vingt pieds au-dessus de sa tête, il entendit une voix flûtée qui disait: « Menteur! C'est moi le roi! Regarde! Je suis monté bien plus haut que toi! »

C'était le malin petit roitelet, qui, avant le départ, s'était perché sur le dos de l'aigle et qui s'envolait à son tour, sans peine, comme vous pouvez le penser.

Je ne dirai pas que l'assemblée fut bien satisfaite de se voir gouvernée par un pauvre petit oiseau que la brise eût soufflé comme une graine de pissenlit; mais, comme il était monté plus haut que les autres, en toute justice il devait être élu. Alors, pour arranger les choses, on convint que l'aigle serait roi et le petit oiseau roitelet.

H. LAPAIRE, *Légendes berrichonnes* (J. Gamber).

● **Comprenons les mots :**

Tige d'aubier : tige de bois fragile. — *Situation enviable :* situation qui peut faire envie à beaucoup. — *Orgueilleux comme un paon :* aussi fier de lui que le paon semble l'être de son plumage. Avez-vous vu un paon ou l'image d'un paon qui fait la roue? — *Graine de pissenlit :* les graines empanachées du pissenlit s'envolent au moindre souffle de vent.

● **Comprenons le texte :**

Que veut dire « roitelet »? Avez-vous déjà vu un roitelet? Pensez-vous qu'un oiseau aussi petit soit beaucoup craint des autres animaux? Pourquoi? — Et l'aigle? — On dit que l'aigle est le roi des oiseaux. Pourquoi? Pensez-vous que le roitelet pèse lourd? Cherchez dans le texte ce qui montre qu'il est très léger. — Pourquoi a-t-on voulu que le roi des animaux soit un oiseau?

● **Copie :**

Pauvre petit oiseau, gros comme une noisette! Il se cache dans les haies et sautille sur les branches. Son poids ne fait seulement pas ployer une tige d'aubier...

● **Dictée :**

L'aigle montait, montait toujours. Enfin, à bout de forces, il s'arrêta et, sûr de la victoire, il cria : « C'est moi le roi! »

● **Élocution :**

Les animaux de la basse-cour et de la ferme décident de se choisir un roi. Racontez.

● **Dessin :** L'aigle et le roitelet.

44. TROIS PETITS HÉRISSONS

Il y avait une fois trois petits hérissons.

Ces trois petits hérissons étaient trois frères, et ils habitaient tous trois, entre l'étang et l'allée traversière, une maisonnette de mousse dans le pied d'un arbre creux.

On eût pensé trois petits cochons bruns : ils avaient de mignons museaux pointus, des yeux noirs, des oreilles courtes, et de beaux piquants couleur d'herbe sèche qui se tenaient couchés sur le dos quand ils trottinaient.

Mais, quand ils se mettaient en boule, on ne voyait plus ni leur tête, ni leur queue, ni leurs gentilles patoches brunes. Tous leurs piquants se hérissaient et ils avaient l'air de trois coques de châtaignes épineuses.

Ils se promenaient toujours tous trois ensemble, trotti-trottin, trottant menu, tous les trois à la queue leu leu, et, quand ils se grattaient l'oreille, c'était toujours avec une patte de devant.

Le plus gros hérisson du bois, qui était leur arrière-grand-oncle, le leur avait recommandé :

« Tant qu'on est jeune, disait-il, il ne faut pas se promener seul, et, jeune ou vieux, toute la vie, il ne faut jamais se gratter l'oreille avec une patte de derrière. C'est contraire au bon usage et cela peut avoir des inconvénients. »

Un beau matin, le plus petit des trois petits frères, qui s'appelait Petit-Patapon, voulut aller se promener tout seul.

Il sortit de sa maisonnette et gagna l'allée traversière trotti-trottant, trottant menu, trottinant seul sur le chemin.

Il faisait soleil et gai; le sable était chaud, l'herbe fraîche, les sauterelles vertes dansaient autour de Petit-Patapon.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

L'allée traversière : une allée qui en traverse une autre. — *Leurs gentilles patoches brunes :* leurs pattes.

● **Comprenons le texte :**

Comment étaient les trois petits hérissons? — Où habitaient-ils? — Quand les hérissons se mettent-ils en boule? — Que leur recommandait leur oncle? — Pourquoi Petit-Patapon va-t-il se promener seul?

● **Copie :**

Les trois petits hérissons habitaient, entre l'étang et l'allée traversière, une maisonnette de mousse dans le pied d'un arbre creux.

● **Dictée :**

Le texte de la copie.

● **Vocabulaire :**

Complétez les phrases suivantes avec les verbes : galoper — grimper — trotter — escalader — courir — ramper — se déhancher.

L'alpiniste ... la montagne. — Le serpent ... dans l'herbe. — Rien ne sert de ..., il faut partir à point. — Le cheval peut ... ou ... — Le canard ... en marchant. — L'écureuil. ... aux arbres.

● **Dessin :**

Les trois petits hérissons.

45. TROIS PETITS HÉRISSONS *(suite)*

Quand il se fut bien diverti, il se prit à dire tout à coup :

« Je me suis promené seul. Pourquoi ne me gratterais-je pas l'oreille avec une patte de derrière? »

Il s'accota contre un buisson de thym et il essaya de se gratter l'oreille. Mais sa petite gigue maladroite, en voulant passer sur son dos, prit les piquants à rebrousse-pointe et s'y déchira cruellement! Un piquant aigu se planta sous son pied entre ses tendres orteils bruns. Pauvre Petit-Patapon!

Clopin-clopant, tout boitillant, sautillant de son mieux sur trois pattes, le pauvre Petit-Patapon s'est traîné jusqu'à sa maison.

Ses deux frères, qui s'appelaient Gros-Patapouf et Petit-Papouf, ont arraché le piquant planté dans son pied, puis ils l'ont couché sur son lit d'herbes et de serpolet. Avec de la mousse fine, ils lui ont fait un coussin, pour qu'il fût couché à l'aise. Mais, à midi, il avait faim; il ne pouvait pas manger, ni sortir pour aller chercher à manger.

Gros-Patapouf, qui était l'aîné des trois hérissons, a dit à Petit-Papouf : « Allons à la provision, nous rapporterons à manger pour Petit-Patapon. »

Et les deux petits hérissons sont partis, trotti-trottin, trottant menu. Gros-Patapouf trottait le premier et Petit-Papouf le suivait.

Au bord de l'étang, ils ont trouvé un prunellier dont les prunelles étaient tombées. Elles faisaient un tapis bleu sur l'herbe jaune.

Elles étaient bleu-noir et poudrées, grosses comme des grains de raisin, un peu ridées parce qu'il avait gelé blanc, et les prunelles sont plus douces quand il a gelé la nuit.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Il s'est diverti : il s'est bien amusé. — *Il s'accota :* il appuya son côté. — *Sa gigue :* il s'agit de sa jambe. — *Un piquant aigu :* un piquant très pointu.

● **Comprenons le texte :**

Que fait Petit-Patapon? — Qu'arrive-t-il à sa patte de derrière? — Qu'ont fait ses frères? — Que trouvent les hérissons pour leur repas?

● **Copie :**

Écrivons les mots difficiles : l'oreille — l'orteil — le piquant aigu — le pied — le serpolet — le coussin et le cousin — il a faim — l'étang.

● **Dictée :**

Avec de la mousse fine ils lui ont fait un coussin.

● **Imitons la phrase :**

Clopin-clopant, tout boitillant, sautillant de son mieux sur trois pattes, le pauvre Petit-Patapon s'est traîné jusqu'à sa maison. — Imitez cette phrase pour parler : 1° du chien qui a été battu; 2° de la fillette qui porte son petit frère, trop lourd pour elle.

● **Dessin :**

Gros-Patapouf et Petit-Papouf au pied du prunellier.

46. TROIS PETITS HÉRISSONS *(fin)*

Les deux hérissons auraient bien voulu rapporter des prunelles à Petit-Patapon, mais ils n'avaient pas de panier.

« Nous n'avons pas de panier! dit Petit-Papouf. Si nous prenons chacun une prunelle dans nos dents, ce ne sera pas assez pour Petit-Patapon, et si nous revenons en chercher, à la nuit noire il n'aura pas fini de déjeuner. »

Mais Gros-Patapouf, qui était l'aîné, savait les secrets des hérissons, et comment on fait ses provisions.

Il gonfla son dos, hérissa ses piquants, et se mit en boule. Il avait l'air d'une châtaigne épineuse, on ne voyait plus ni sa tête ni ses pattes. Il dit trois fois : « Tourne, boule, et fais ton devoir. »

Et trois fois, d'un coup de reins, il fit rouler sa boule sur le tapis de prunelles bleues. Toutes les prunelles qu'il touchait se fichèrent à ses piquants. Au premier tour, il en eut trois; au deuxième, il en eut douze; au troisième tour, il était tout couvert de prunelles. « Et maintenant, dit-il, fais comme moi, Petit-Papouf. »

Petit-Papouf, à son tour, dit trois fois : « Tourne, boule, et fais ton devoir. »

Et il fit trois culbutes au pied du prunellier.

Il n'avait plus l'air d'une châtaigne, il avait l'air d'une petite grappe de raisins noirs.

« Rentrons bien vite, dit Gros-Patapouf, et prenons garde qu'un renard ne nous voie pas, car les renards croquent les raisins. »

Ils n'ont pas rencontré de renard. Trotti-trottin, trottant menu, tous les deux à la queue leu leu, ils sont revenus le long de l'étang.

Toutes les grenouilles des joncs sont montées sur des pierres pour les regarder passer.

Ils sont rentrés dans leur maisonnette; ils ont servi leurs prunelles sur deux feuilles de noisetier. Petit-Patapon a bien déjeuné, il a repris des forces et s'est guéri. Depuis, les trois hérissons se promènent toujours ensemble, trotti-trottin, trottant menu, tous les trois à la queue leu leu. Et quand ils se grattent l'oreille, c'est avec une patte de devant.

Jeanne ROCHE-MAZON, *Contes du hérisson* (Boivin).

● **Comprenons les mots :**

Les secrets des hérissons : ce que savent les hérissons et qu'ils ne disent à personne d'autre. — *Les prunelles se fichèrent à ses piquants :* les prunelles s'enfilèrent sur ses piquants.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi les hérissons ne pouvaient-ils pas rapporter de prunelles? — Que fit l'aîné des hérissons? — Pourquoi le plus jeune ressemble-t-il à une grappe de raisin? — Que font les trois petits hérissons?

● **Copie :**

Les deux hérissons auraient bien voulu rapporter des prunelles à Petit-Patapon, mais ils n'avaient pas de panier.

● **Dictée :**

Toutes les grenouilles des joncs sont montées sur des pierres pour les regarder passer.

● **Vocabulaire :**

Les prunelles, les châtaignes. Indiquez d'autres fruits que l'on trouve dans les bois.

● **Dessin :** Les trois hérissons.

47. LE CANARI ET L'ÉLÉPHANT

Il y avait une fois un éléphant et un canari qui vivaient dans le même coin de la forêt. L'éléphant était très gros et très fort; le canari, naturellement petit et astucieux. Chacun, à son tour, prétendait être le roi du même coin de la forêt. Ils se soumettaient souvent à des épreuves où chacun voulait prouver sa supériorité. L'éléphant s'en tirait généralement mal, parce que le petit canari était très ingénieux.

Un jour, cependant, l'éléphant dit à l'autre :

« Voyons. J'ai pensé à une chose qui décidera une fois pour toutes qui de nous deux sera le maître. Veux-tu promettre de faire ce que je te dirai et de te soumettre à jamais au résultat de cette épreuve ? »

Le canari donna son assentiment.

« Donc, dit l'éléphant très content de son idée, voici l'épreuve : celui de nous deux qui boira la plus grande quantité d'eau sera roi. »

Le petit canari réfléchit et dit :

« Bon. Mais il nous faut trouver de l'eau, maintenant. »

Et il montra le chemin. L'éléphant suivait pendant qu'il voltigeait en avant ou se perchait sur une branche pour attendre son compagnon. Dès que l'éléphant le rattrapait, le canari s'envolait et se posait de nouveau jusqu'à l'arrivée de l'autre. L'oiseau allait toujours, menant l'éléphant à travers de grandes forêts, lui faisant gravir de hautes montagnes éloignées des rivières et des lacs. Enfin, après un long voyage, ils arrivèrent à la mer.

La marée montait et le rusé canari dit à l'éléphant :

« Regarde, il y a beaucoup d'eau ici. Tu es le plus grand, c'est à toi de commencer. »

L'éléphant, ravi, mit sa trompe dans l'eau et but longuement.

« Continue, disait le canari d'une voix encourageante. Je pourrai faire mieux encore. Bois encore un peu. »

Alors l'éléphant s'efforçait de boire encore.

« Mais, dit l'autre, tu ne bois pas. On ne voit rien, tu souffles dans l'eau. Regarde : l'eau monte, elle s'élève. »

L'éléphant buvait désespérément, mais l'eau montait toujours, et le repoussait en arrière jusqu'à ce qu'il tombât absolument épuisé.

Le canari attendit, pour lui permettre de se remettre, jusqu'au changement de marée. Il descendit alors au bord de la mer, y plongea le bec, fit semblant de boire et attendit un peu. Il suivit ensuite l'eau qui se retirait et feignit encore de boire. Il attendit de nouveau et ainsi de suite jusqu'à ce que la marée se fût retirée. Il revint alors vers l'éléphant étonné et s'exclama :

« Tu vois tout ce que j'ai bu! »

Et le canari est toujours roi de cette forêt.

Richard St Barbe Baker, *Tambours africains* (Stock).

● Comprenons les mots :

Astucieux : le canari était très malin, très rusé. — *Épreuve :* c'est un exercice difficile, où ne réussit que le plus habile. — *La supériorité :* chacun voulait se montrer supérieur à l'autre, plus fort et plus habile. — *Ingénieux :* le canari savait imaginer les moyens de réussir. — *Assentiment :* le canari accepta la proposition de l'éléphant. — *Marée :* deux fois par jour, l'eau de la mer monte et descend, tour à tour couvrant ou découvrant les plages et les rochers.

● Comprenons le texte :

Qu'avait proposé l'éléphant? — Était-il facile de trouver tout près assez d'eau pour cette épreuve? — A quoi voit-on l'ingéniosité du canari? — L'éléphant était ravi. Pourquoi? — Est-ce bien pour permettre à l'éléphant de se remettre de son épuisement que le canari a attendu? — Croyez-vous que l'éléphant avait déjà vu la mer?

● Copie :

Il y avait une fois un éléphant et un canari qui vivaient dans le même coin de la forêt.

● Dictée :

L'éléphant a été battu parce que le canari était très ingénieux. L'oiseau fait croire qu'il a bu la mer.

● Achevons ces phrases :

L'éléphant pensait gagner parce qu'il ... — Le canari est allé à la mer parce qu'il savait ... — L'éléphant tombe épuisé parce qu'il ... — Le canari est roi de la forêt parce qu'il ...

● Dessin :

Le canari et l'éléphant en route vers la mer.

48. LES LIONS DANS LA VILLE

Un lion et une lionne se sont enfuis du Zoo.

D'une démarche souple et légère de chasseurs, les deux lions s'engagèrent dans une large rue. Ils suivaient prudemment l'ombre des maisons afin d'être moins visibles, et regardaient avec curiosité ce qui les entourait.

Soudain, débouchant d'une rue transversale, une auto passa rapidement devant eux, ses phares semblables à deux gros yeux dans la nuit. Mère Lionne s'arrêta : « Quel est cet animal que nous n'avons jamais vu? Il ne me plaît pas du tout! Ses yeux sont beaucoup trop gros : et puis comment fait-il pour ramper plus vite que les serpents? Je n'aime pas ça, n'aurions-nous pas dû rester dans nos cages?

— Il faut bien voir du nouveau, dit Père Lion; je n'aime pas rester toujours au même endroit, surtout dans une cage! D'ailleurs, il est déjà loin, cet animal inconnu, et il n'a pas fait attention à nous. Continuons! Après avoir visité la ville, nous chercherons le chemin qui va vers notre pays.

— N'empêche, il ne me plaisait pas du tout! »

Dans la rue qu'ils suivaient, des vitrines brillaient, de-ci de-là, sous la lumière de la lune. Tout à coup, Mère Lionne aperçut son reflet dans une glace, s'arrêta et, stupéfaite, vit que l'autre lionne s'arrêtait en même temps qu'elle.

Père Lion, qui continuait à marcher allégrement, s'entendit appeler d'une voix étranglée :

« Viens ici! Viens voir!

— Pourquoi m'appelles-tu? questionna-t-il sans se retourner.

— Père Lion ! (les poils de Mère Lionne se hérissaient sur son dos) il y a là, dans une cage comme nous n'en avons jamais vu, une lionne qui me regarde !

— Une lionne ! Quelle chance ! Nous aurons peut-être des nouvelles de la brousse ! »

Fort intéressé, Père Lion secoua noblement sa crinière, revint vers son épouse, et, s'approchant de l'image de lionne, lui adressa la parole avec courtoisie :

« D'où venez-vous, Dame Lionne ? Êtes-vous, comme nous, sortie ce soir de votre détestable cage pour partir à l'aventure ? »

Père Lion ne reçut aucune réponse.

« Quelle sotte! dit Mère Lionne, elle ne daigne pas nous parler... Pour qui se prend-elle donc?

— Si tu la questionnais à ton tour? Peut-être est-elle timide et te répondrait-elle plus volontiers qu'à moi?

— Je ne parlerai pas à une pareille pécore! Allons-nous-en, laissons-la dans sa cage! »

Mère Lionne repartit d'un air digne, sans plus regarder la muette personne de la vitrine.

« C'est dommage, dit Père Lion, elle était jolie! Nous aurions pu faire route ensemble vers la brousse. En tout cas, hâtons-nous. Une nuit est très vite passée. »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

D'une démarche souple et légère de chasseurs : le lion et la lionne sont des chasseurs. Ils ont une démarche légère, qui ne doit pas effrayer le gibier. — *Ils suivaient prudemment l'ombre des maisons :* les deux animaux savent qu'ils sont dans une ville, donc chez leurs ennemis, les hommes. Ils sont prudents et cherchent à ne pas être vus. — *Une rue transversale :* une rue qui en traverse une autre. — *Marcher allégrement :* marcher rapidement, avec joie et légèreté. — *Avec courtoisie :* avec beaucoup de politesse, car il s'adresse à une lionne. — *Votre détestable cage :* votre cage qu'il faut détester, haïr. — *Une pareille pécore :* une personne sotte et prétentieuse.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi les lions cherchent-ils à ne pas être vus? — Que rencontrent-ils? — Pourquoi disent-ils que c'est un animal qui rampe plus vite que les serpents? — Qui la lionne a-t-elle vu dans une vitrine? — Pourquoi cette bête ne répond-elle pas? — Qu'en pense la lionne?

● **Copie :**

D'une démarche souple et légère de chasseurs, les deux lions s'engagèrent dans une large rue.

● **Dictée :**

Dans la rue qu'ils suivaient, des vitrines brillaient sous la lumière de la lune. Tout à coup, Mère Lionne aperçut son reflet. Stupéfaite, elle s'arrêta.

49. LES LIONS ET L'AUTOMOBILE

La rue que suivaient les lions descendait vers le port. Les magasins devenaient maintenant plus importants, et certains s'ornaient de brillantes enseignes lumineuses. Soudain, Mère Lionne s'arrêta devant l'une d'elles, qui s'éteignait et se rallumait sans cesse.

« Qu'est-ce que c'est que cette lumière? Elle ne ressemble ni au soleil, ni à la lune, ni aux feux qu'allument les hommes dans notre forêt. Elle ne me plaît pas du tout!

— Tiens, dit Père Lion, c'est amusant! Ça ne ressemble en effet à rien que nous connaissions, mais peu importe. J'ai souvent entendu nos gardiens, quand ils venaient nettoyer nos cages, parler de choses très intéressantes qui n'existent pas chez nous. Sais-tu que les hommes sont vraiment ingénieux? »

Mère Lionne n'écoutait plus son époux; elle venait d'apercevoir une automobile arrêtée, et elle hésitait à l'attaquer : quelle conduite serait la plus sage, passer sans bruit pour ne pas éveiller l'attention de cet étrange animal, ou bondir sur lui en rugissant, comme dans le désert sur les antilopes?

Mère Lionne, qui aimait critiquer et se plaindre, agissait toujours avec courage en dépit de ses craintes et de ses protestations. A pas de velours, elle approcha de la bête inconnue, puis elle bondit pour la saisir entre ses pattes puissantes; l'animal ne bougea pas, mais les griffes ne purent pénétrer dans la chair trop dure et trop lisse, et la lionne retomba sur le trottoir.

« Père Lion! appela-t-elle, viens voir! C'est un monstre! Il a de gros yeux comme une bête et il est dur comme un rocher! D'ailleurs, pourquoi ne se défend-il pas?

— Je viens voir ça, sans doute n'as-tu pas su t'y prendre? S'il a une carapace, il faut trouver le bon endroit pour pénétrer. »

Père Lion tourna autour du monstre, le flaira, le renifla, approcha avec précaution sa patte puissante toutes griffes dehors... Le monstre demeura immobile.

« Je n'y comprends pas grand-chose! Il n'a pas l'air bon à manger... Ça ne doit pas être une tortue... Laissons-le et allons voir plus loin!

— N'empêche, dit Mère Lionne, il ne me plaît pas du tout! »

De leur belle allure souple de félins, les fugitifs repartirent vers de nouvelles aventures.

Renée MICHEL, *les Aventures de Père Lion* (Éditeurs Français Réunis).

● **Comprenons les mots :**

Des enseignes lumineuses : des enseignes éclairées la nuit, de façon brillante. — *Les hommes sont vraiment ingénieux :* le père lion se rend compte qu'il s'agit de choses non naturelles, mais créées par les hommes. — *Les antilopes :* animaux du désert, qui servent de proie aux lions. La mère lionne songe toujours à la vie qu'elle menait avant d'être captive. — *En dépit de ses craintes :* la lionne dans la ville n'est pas rassurée, tout lui semble hostile. Mais, malgré cela, elle reste courageuse. — *Une carapace :* le lion compare avec ce qu'il connaît. Puisque les griffes ne peuvent pénétrer dans l'automobile, c'est que celle-ci a une carapace. — *Une allure souple de félins :* des animaux qui ressemblent au chat.

● **Comprenons le texte :**

Qu'admirent les lions dans la ville? — Pourquoi le lion dit-il que les hommes ont l'air ingénieux? — Pourquoi la lionne attaque-t-elle l'automobile? — Que pense le lion de l'automobile?

● **Copie :**

La plainte — la crainte — le grain — le pain — maintenant — la main — le raisin.

● **Dictée :**

La rue descendait vers le port. Les magasins devenaient plus importants. Une lumière s'allumait et s'éteignait.

● **Complétons :**

La lionne aimait ..., mais elle agissait ... A pas de velours, elle ..., puis elle ...

50. LE RENARD ET LE HÉRISSON

Un jour, un petit hérisson cherchait sa vie dans un potager. Il se trouva nez à nez avec un renard qui l'invita à dîner.

A ce festin, le renard mangea, mangea. Il mangea des œufs. Il mangea une oie. Il mangea des raisins.

« Monseigneur, osa interroger le hérisson, vous ne craignez pas une indigestion?

— Moi? dit le renard. Je vais dormir et je me réveillerai d'aussi bon appétit que tout à l'heure.

— J'espère, dit le hérisson, que Votre Seigneurie me fera l'honneur d'accepter qu'à mon tour je lui offre un modeste repas dans mon humble logis.

— Volontiers », dit le renard.

Et voilà le hérisson qui se met en frais. Tout ce qu'il connaissait de meilleur, il le cherche, il l'entasse. Un gros plat de sauterelles, un panier plein de hannetons, et puis des limaces, de savoureuses limaces bien juteuses.

Le soir du dîner arrive et le renard se précipite au rendez-vous. Il avait les dents longues, longues comme ça! au point que le hérisson en frémit.

« Compagnon, dit le renard, claquant ses longues, longues dents, j'ai bon appétit! »

Le hérisson, tout tremblant, lui présenta d'abord les limaces, son plat de résistance, dressé sur une feuille de chou.

« Ah! ah! fit le renard : les hors-d'œuvre. Je me rappelle avoir mangé de ça les jours où je ne trouvais rien d'autre. »

Il engloutit toutes les limaces d'une seule bouchée, sans en laisser une seule au pauvre hérisson.

« La suite, maintenant », dit le renard brutalement.

Bien timide, le hérisson poussa devant lui les sauterelles et les hannetons.

« Qu'est-ce que c'est que ça? cria le renard. Est-ce que tu te moques de moi? »

Il ouvrit la gueule toute grande, la plus grande qu'il put, et engloutit le hérisson.

Les hérissons ne peuvent pas fuir. Ils ont les pattes courtes. Mais celui-ci fit comme son père, sa mère et tous ses ancêtres : quand il fut dans la gueule du renard, il se roula en boule, en hérissant tous ses piquants.

« Aïe! aïe! » essaya de crier le renard.

Il toussait, crachait. Il se fourrait les pattes de devant dans la gorge. Et les piquants lui faisaient perdre tout son sang, doucement, lentement, jusqu'à la mort... jusqu'à la mort!

Il tomba... Il étouffait... Il agonisait... Pourtant, il avait la vie dure. Le hérisson attendit longtemps. Enfin, quand le renard ne remua plus du tout, il sortit de sa gorge.

Et il s'en alla en répétant : « Le petit est venu à bout du grand! Le petit est venu à bout du grand! »

Pierre MILLE, *Quand la baleine perdit ses pieds* (les Œuvres représentatives).

● **Comprenons les mots :**

Qui se met en frais : fait des dépenses, des frais, pour bien recevoir, se donne du mal pour offrir un bon repas. — *Un plat dressé sur une feuille :* les limaces ont été présentées sur une feuille de chou, qui sert de plat. — *De savoureuses limaces, bien juteuses :* savoureuses pour le hérisson, qui aime en manger. Sont-elles savoureuses pour le renard? Un fruit *juteux* est un fruit dont le jus est abondant. — *Le plat de résistance :* le plat principal du repas. — Qu'est-ce que les *hors-d'œuvre?* Citez des hors-d'œuvre. — Pourquoi le renard estime-t-il qu'il s'agit de hors-d'œuvre? — *Engloutir :* c'est avaler d'un seul coup. Notons la gloutonnerie du renard.

● **Comprenons le texte :**

Que mange le renard? Que fait le hérisson? — Le hérisson s'efforce de réunir beaucoup de choses pour le dîner. Lesquelles? — Comment commence le repas? — Que fait le renard? Se contente-t-il de ce que lui offre le hérisson? — Comment se manifeste sa colère? — Comment le hérisson se défend-il? — Qu'arrive-t-il au renard? — Que dit le hérisson?

● **Dictée :**

Le hérisson est venu à bout du renard en se hérissant dans sa gorge. Pourtant, les renards ont la vie dure.

● **Élocution :**

Racontons cette histoire.

● **Dessin :** Le renard.

51. LA TORTUE ET LE CERF

Un jour, le cerf dit à la tortue :

« Tes jambes sont raides comme des morceaux de bois, courtes comme des pouces d'enfant et ta carapace est plus lourde qu'une maison. Je te plains, ma pauvre amie. Sans doute te faut-il une année pour aller du fleuve jusqu'à cette forêt, distante de deux cents mètres.

— Insolent, répond la tortue. Si je ne possède pas tes jambes interminables, je n'ai pas non plus tes cornes disgracieuses qui ressemblent à des branches sèches sur un tronc pourri. Et je me sens capable de te battre à la course, précisément sur l'allée toute droite que tu viens de me montrer! »

A cette proposition, le cerf est saisi d'un tel fou rire qu'il doit s'asseoir, puis se coucher.

« Faisons donc un pari, dit la jaboti, qui a son idée. »

Ils parient : le perdant sera l'esclave du vainqueur pendant six mois et fera toutes ses volontés. Ils fixent la joute au lendemain soir...

La jaboti ne perd pas un instant : elle mande ses sœurs, belles-sœurs, cousines, parentes et amis jaboti et les cache au pied de chaque arbre de l'allée. Elle leur a expliqué le pari et leur a donné ses instructions.

« Chaque fois que le cerf m'appellera en courant, vous répondrez, en imitant ma voix : « Me voici!... »

Le lendemain, le cerf paraît. La jaboti lui dit :

« Tu courras à droite de l'allée d'arbres et moi à gauche; ainsi nous ne nous gênerons pas. Comme nous ne pourrons nous voir à cause des arbres qui nous sépareront, crie, avant d'atteindre chaque manguier : « Où es-tu, jaboti? » Et je te répondrai : « Me voici! »

Ils comptent « un, deux, trois », et le cerf s'élance. La tortue fait semblant de partir aussi. Le cerf va lentement et rit de tout son cœur. Il crie à quelque distance du premier arbre : « Où es-tu, jaboti? »

Une voix de jaboti, un peu en avant de lui, répond : « Me voici! »
Stupéfait, le cerf bondit et demande plus loin : « Où es-tu, jaboti?
— Me voici! » répond une voix, devant lui.
Et cela se renouvelle six fois...

Lorsque, à bout de souffle, le cerf arrive au but, il trouve une tortue toute fraîche et il ne voit pas que c'est la sœur de son amie, tant elles se ressemblent.

« Mon bel ami, lui dit la jaboti, daigne te reposer ; tu parais si fatigué! Sans doute cet effort était-il trop grand pour toi?... Je te fais grâce des six mois que tu devais passer à mon service comme esclave : décidément, tu es trop lent. »

Conte brésilien, extrait de *Nabandji, la fille aux crapauds* (SUDEL).

● **Comprenons les mots :**

Insolent : le cerf s'est moqué de la tortue et lui a manqué de respect. — *Jaboti :* au Brésil, on nomme ainsi la tortue. — *Un fou rire :* rire qu'on ne peut plus arrêter. — *Le perdant sera l'esclave du vainqueur :* il lui obéira et le servira. — *La joute :* la lutte. — *La tortue mande ses sœurs :* elle fait venir ses sœurs, les autres tortues. — *Elle donne ses instructions :* elle leur dit ce qu'il faut faire. — *Un manguier :* nom d'un arbre du Brésil. — *Une tortue toute fraîche :* très reposée.

● **Comprenons le texte :**

Que dit le cerf à la tortue? — Quel portrait fait-il de la tortue? — Que dit la tortue en parlant du cerf? — Que fait la tortue? — Quelles instructions donne-t-elle aux autres tortues?

● **Copie :**

Pauvre tortue! Tes jambes sont raides comme des morceaux de bois, courtes comme des pouces d'enfant et ta carapace est plus lourde qu'une maison.

● **Vocabulaire :**

Placez comme il convient les noms suivants : oncle — grand-père — frère — cousin — mère — tante — père — grand-mère — sœur — grands-parents.

Le ... et la ... protègent leurs enfants. — Les garçons et les filles d'une même maman sont ... et ... — Le père et la mère de nos parents sont nos ... : le ... et la ... — Le frère de notre père est notre ..., sa femme notre ...; leurs enfants sont nos ...

● **Dessin :** L'allée d'arbres.

52. LA SIRÈNE ET LE ROSSIGNOL

Il y avait une fois un rossignol qui ne chantait pas. Voici pourquoi : ses ailes étaient un peu faibles, aussi, chaque fois qu'il devait traverser la Méditerranée, il craignait tellement de rester en route qu'il en perdait l'envie de chanter. A peine touchait-il terre qu'il s'installait dans le premier buisson venu avec un grand : « Ouf, ça y est, mais j'ai eu peur! »

Or, près du chemin douanier qui longeait la mer, où notre oiseau passait le printemps, une petite sirène aimait venir écouter les rossignols. Ne croyez pas une minute que la sirène aurait voulu avoir des jambes et courir sur la grève : elle aimait sa queue de poisson et préférait les grottes marines aux merveilles de la terre. Simplement, elle désirait entendre le chant du rossignol de plus près, et elle se demandait pourquoi celui qui voletait à deux pas de son rocher se taisait justement.

« Pourquoi ne chantes-tu pas? finit-elle par lui demander un soir.

— A cause de mes ailes, répondit-il.

— Mais on ne chante pas avec ses ailes!

— Chaque fois que je traverse la grande mer, j'ai tellement peur de me noyer que ma chanson reste dans mon gosier.

— Qu'à cela ne tienne! Si tu veux chanter pour moi, je te porterai d'un rivage à l'autre.

— Vrai de vrai?

— Sur ma tête, même. »

Alors, la chanson que l'oiseau gardait depuis si longtemps s'envola, comme si elle n'attendait que cela. Elle monta, monta, devint une cascade de perles, un filet tout léger, une chanson si pure, si parfaite, que les autres rossignols lui répondirent et que ce fut un concert merveilleux.

La petite sirène, en extase, écouta toute la nuit, les larmes aux yeux; puis, au matin, elle retourna dans les profondeurs marines.

Tant que dura le printemps, le rossignol chanta pour elle et, l'été venu, s'en alla faire un tour ailleurs, car à cette saison les oiseaux se taisent.

Mais, à l'automne, il redescendit vers le sentier douanier, et chemin faisant il se demandait : « Sera-t-elle au rendez-vous, ma sirène? » Bien sûr qu'elle y était et elle l'attendait!

Le rossignol se posa sur sa tête parmi les algues fraîches; l'on dit qu'ils allèrent ainsi jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Je ne l'ai pas vu, mais les marins affirment qu'ils rencontrent parfois la petite sirène et le rossignol, sur la mer bleue.

Marcelle VÉRITÉ, *Contes pour tous* (Casterman).

● Comprenons les mots :

Le *chemin douanier* est un chemin qui longe la mer pour permettre aux douaniers de circuler et de surveiller la côte. — *La sirène :* être fabuleux à tête de femme et à corps de poisson. — *La grève :* le bord de la mer, la plage de sable ou de gravier. — *En extase :* la petite sirène est en admiration devant le rossignol. Pourquoi? — Le *cap de Bonne-Espérance* se trouve très loin, au sud de l'Afrique.

● Comprenons le texte :

Montrez qu'il s'agit d'un conte. — Pourquoi le rossignol ne chantait-il pas? Est-ce son habitude? — Pourquoi le rossignol traverse-t-il la mer? En quelle saison? Nommez d'autres oiseaux qui traversent aussi la mer. — Relevez les mots et expressions qui caractérisent le chant du rossignol. — Décrivez le départ des deux amis.

● Copie :

Le rossignol descendit le chemin douanier, se posa sur la tête de la sirène : tous deux allèrent sur la grande mer bleue.

● Dictée :

La sirène aime sa queue de poisson et préfère les grottes marines aux merveilles de la terre.

● Construction de phrases :

Dans la phrase suivante, plusieurs verbes se rapportent au même sujet : *La petite sirène écouta toute la nuit, puis retourna dans les profondeurs marines.*

Construisez 3 phrases ayant 2 verbes : La balle ... (que fait-elle quand on la lance?) — Les élèves ... (que font-ils quand la cloche sonne ou que le maître siffle?) — Le merle ... (dans un arbre).

● Dessin :

Illustrez cette phrase (en vous inspirant de la page 132) : « Le rossignol se posa sur la tête de la sirène parmi les algues fraîches. »

53. LE DERNIER FAGOT

Dans une chaumière, en lisière de forêt, il y avait une vieille. Toute petite, bien jolie, les joues en pommes de reinette et les yeux doux comme de l'eau clairette. Dentellière en sa jeunesse, l'âge maintenant avait tellement raidi ses doigts qu'elle ne pouvait plus, malgré son bon vouloir, faire aller sur le métier même douze fuseaux de buis. Sans travail, l'argent se faisait rare dans sa boursette usée et l'hiver promettait d'être dur cette année. On le prévoyait aux buissons bien fournis en baies, aux sorbiers tout rouges de graines, aux oignons pourvus de sept ou huit jupons en pelure.

Avant Noël, la neige se mit à tomber. Le pays devint blanc et le froid inventa sur la vitre ses plus jolis dessins de fougères.

« Qu'allons-nous devenir en notre petite maison, sans voisinage et sans provisions ? » se tourmentait la vieille.

Pas une chèvre à l'étable ! Pas même une poulette au poulailler, le renard ayant mangé la dernière, un soir qu'il était en voyage, le ventre vide, de ces côtés.

Vint un jour où la pauvre se trouva devant son dernier fagot. Vers six heures, des tourbillons de bise balayèrent les étendues, tordant les ramures des hêtres, et donnèrent de l'épaule contre porte et fenêtre, tandis que craquait une poutre du grenier.

Cette bise, cette bise glaçait tout ce qu'elle touchait ! Le moyen de rester sans feu en cheminée quand on a dîné d'une soupe claire où le pain n'est que souvenir...

Qui dit pain dit farine. La vieille, en soupirant, s'en vint voir à l'armoire ce qui lui en restait. Deux cuillerées au fond d'un bol; pur seigle. De quoi cuire quelques crêpes le jour de Chandeleur.

« Allons, faisons la dernière flambée. Rien n'est meilleur qu'une flambée pour chasser l'ennui. »

Entre les landiers, elle poussa deux, trois poignées de paille, arrangea par-dessus des brindilles de pin, et tout le fagot : menu bois et grosses branches. Puis s'en vint quérir des braises qu'elle gardait au fond d'un pot sous la cendre et souffla à pleines joues, accroupie devant l'âtre.

Que c'est joli un feu, quand les flammes font les folles, toutes rouges, bondissant de-ci de-là, menant le bal, s'arrangeant en quadrilles et en rondes ! Et que c'est bon dans sa chaleur qui vous saute au visage et vous déraidit les genoux !

Si ce fagot n'avait pas été le dernier, qu'elle en eût tiré de contentement, la vieille ! Mais savoir qu'on ne connaîtra plus tant de bien-être jusqu'aux beaux jours revenus, ah ! tristesse du sort !...

(A suivre.)

Comprenons les mots :

La lisière de la forêt : le bord de la forêt. — *Les joues en pommes de reinette :* les joues un peu ridées et roses. — *Les fuseaux :* petits instruments de bois renflés vers le milieu, pour faire de la dentelle. — *Les baies :* des fruits, comme la framboise. — *Les sorbiers :* ce sont des arbres à fruits rouges. — *La bise :* le vent du nord. — *Les landiers :* ce sont les chenets. — *Quérir :* chercher.

Comprenons le texte :

Où habite la vieille? — Pourquoi ne travaille-t-elle plus? — Qu'est-ce qui fait prévoir un hiver dur? — Que reste-t-il à la vieille comme provisions? — Comment allume-t-elle son dernier fagot?

Copie :

Le fagot, le sabot, le rabot, le flot, le cageot, le sot, le ballot, pâlot, le matelot, le camelot.

Dictée :

La vieille poussa deux, trois poignées de paille, arrangea par-dessus des brindilles de pin et tout le fagot.

Élocution :

Dites ce que Maman emploie pour faire des crêpes. — *Complétez le texte :* Les buissons ..., les sorbiers ..., les ... pourvus de sept ou huit jupons en pelure annonçaient ...

Dessin : Des oignons.

54. LE DERNIER FAGOT *(suite)*

Vous dire qu'elle s'endormit alors ne serait sans doute pas vrai; mais vous dire qu'elle se tint tout à fait éveillée serait peut-être un mensonge. Enfin, en rêve ou en réalité, voici ce que vit cette femme. Au milieu des braises, un lutin tout de rouge habillé avec un bonnet à pointe sur la tête. Comme elle le regardait, un autre parut derrière les landiers, tout pareil et pas plus gros que deux poings. Un lutin. Deux lutins. Si c'est chose possible! Et voici qu'au beau milieu de la flambée il y en eut un troisième, qui se balançait au crochet de la crémaillère. Trois, quatre, cinq. Ils apparaissaient d'un coup, comme s'ils naissaient de la flamme même. Six, sept. Et vifs, et gais, et virevoltant aux quatre coins de l'âtre.

Venaient-ils pour le bien? Venaient-ils pour le mal? Dans le doute, la vieille n'osait bouger. Et elle fermait les yeux plus qu'à moitié pour les observer. Alors, l'un des survenants s'est approché d'elle et a fait signe aux autres :

« Venez voir! Elle est vieille!
— Elle a des rides sur le front!
— Il lui manque des dents!
— Ses cheveux sont tout blancs!
— Mais ses joues sont bien roses!
— Sa jupe est déteinte : peut-être verte? peut-être bleue?
— Elle doit être pauvre! »

Une braise a roulé sur la dalle et les lutins ont regardé le feu. Il s'éteignait, maintenant. Il n'y avait plus que trois ou quatre flammes pas bien hautes, un peu lasses, qui mordillaient le dernier tison.

« Il faut le ranimer. Sans cela, la vieille aura froid quand elle se réveillera. »

Alors, à la file, les sept lutins ont fait le tour de la maison. Pas un fagot; pas une bûche. Derrière la porte, rien qu'un balai de bouleau.

« La réserve est peut-être dehors, sous le hangar. Allons-y voir. »

En passant par la chatière, ils sont allés voir dans la cour. Le hangar n'abritait qu'une brouette et deux cages à lapins où rien ne bougeait.

« Vite. Nos hachettes. En route pour la forêt! »

La vieille, qui n'était pas sourde malgré ses soixante-dix ans sonnés, les avait entendus parler et, sans oser remuer, se demandait s'ils reviendraient.

Oui, ils sont revenus. Tous les sept, sans qu'un seul fût resté en route. Chacun, sur son dos, portait un énorme fagot et, croyez-le si vous voulez, en moins de rien une provision de bois fut faite, montant jusqu'aux solives...

La vieille, le cœur tout gonflé d'aise, faisait cependant l'endormie par timidité et réserve.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Un lutin : petit démon familier et, d'ordinaire, volontiers taquin. — *La crémaillère :* instrument de cuisine, en fer, qui était fixé à la cheminée et servait à suspendre les marmites et les chaudrons. — *Virevoltant :* tournant rapidement de tous les côtés. — *Ranimer le feu :* le faire brûler de nouveau. — *La chatière :* petite ouverture pratiquée dans le bas des portes pour laisser passer les chats. — *Soixante-dix ans sonnés :* plus de soixante-dix ans.

● **Comprenons le texte :**

La vieille dort-elle? — Que voit-elle? — Combien y a-t-il de lutins? — Que disent-ils de la vieille? — Que font-ils lorsqu'ils voient qu'il n'y a plus de bois?

● **Copie :**

Au beau milieu de la flambée, il y eut un troisième lutin, qui se balançait au crochet de la crémaillère.

● **Dictée :**

La brouette — la hachette — la chevrette — la maisonnette — la boursette — la languette — une fillette.

● **Vocabulaire :**

Une petite chèvre est une ... — Un petit dîner est une ... — Une petite fille est une ... — Ce que l'on fait deviner est une ... — Une petite poule est une ... — Une petite hache est une ... — Une petite maison est une ...

● **Dessin :** Les lutins reviennent de la forêt.

55. LE DERNIER FAGOT *(suite)*

Eux ne prenaient même pas le temps de souffler.

« Qu'a-t-elle à manger pour ce soir? »

Sitôt cette idée venue au plus avisé, sitôt les voilà tous les sept à chercher partout, tirant le tiroir de la table, ouvrant l'armoire, furetant dans les corbeilles.

Deux cuillerées de farine. Un boisseau de pommes de terre et un panier de raves. C'était là toute la provision.

« Et comment passer l'hiver avec si peu de chose!

— Au grenier, vous êtes allés voir?

— Oui. Pas un jambon. Pas un morceau de lard. »

Quel désordre ils mettaient partout! Fouillant, dérangeant à tort et à travers. La vieille faillit se mettre en colère quand elle entendit crouler sa pile de torchons si bien raccommodés au plus haut rayon de l'armoire.

« Venez, venez. Venez voir! J'ai trouvé sa boursette : il n'y a qu'un gros sou tout au fond. Pas de quoi payer une miche de pain.

— Vite! Chez le meunier! »

Alors la vieille fut bien contente de n'avoir pas lâché les mots qui lui démangeaient la langue, tout à l'heure. Le désordre, ça se répare. Elle aurait bien le temps de ranger ses torchons, ses pelotes et ses écuelles quand ils auraient cessé leurs bienfaisances en sa maison.

C'est qu'ils revenaient déjà. Cette fois-ci, chargés de sacs de farine. Et chacun vidait sa charge dans la huchette, en un joli tas blanc et doux qui fleurait bon l'épi de seigle. Après, ils ont fait un voyage pour les noix, lui en apportant deux douzaines, et je ne sais pas où ils sont allés les quérir. Après, ils ont fait un voyage pour les pommes de verger. Un plein corbillon d'un beau jaune d'or, qui brillait sans une tavelure ni trace de moisi.

Ils se sont mis à cuisiner. L'un tirant la grande poêle, l'autre dépliant la nappe des fêtes. L'un mélangeant la farine à l'eau et l'autre réveillant les braises. Et quel train, quelle sarabande à vous donner le tournis! Avant qu'on ait porté l'œil à tous leurs gestes, le dîner était servi dans la plus belle assiette. Des beignets croustillants, rondelets, avec tranche de pomme en leur milieu.

Allaient-ils s'attabler avec la bonne vieille? Elle se le demandait, quand ils sont partis sans se retourner, par le trou de la porte. Alors, elle a attendu un petit moment et puis elle s'est mise à manger. Que c'était bon! Que cela réconfortait! Que ça lui mettait l'esprit en contentement, cette nourriture du dimanche! La bise d'hiver pouvait bien gémir derrière la fenêtre et la neige blanchir tout le pays!

(A suivre.)

Comprenons les mots :

Le plus avisé : le plus vif d'esprit. — *Furetant :* cherchant de tout côté. — *Un boisseau de pommes de terre :* 10 à 12 litres de pommes de terre. — *La huchette :* la petite huche. — *Qui fleurait bon :* qui répandait une bonne odeur. — *Un plein corbillon :* une corbeille pleine. — *Sans tavelure :* sans aucune tache. — *Sarabande :* sorte de danse rapide. — *Tournis :* maladie des moutons, qui les fait tourner sans cesse.

Comprenons le texte :

Pourquoi les lutins pensent-ils à regarder s'il y a à manger? — Que font-ils? — Pourquoi la vieille a-t-elle failli se mettre en colère? — Qu'apportent les lutins? — Quel repas préparent-ils?

Copie :

Les lutins fouillaient partout. La vieille faillit se mettre en colère. Ils apportèrent des corbeilles de pommes.

Dictée :

La corbeille — la vieille — une abeille — la merveille — la veille — la treille — la groseille.

Vocabulaire :

Les noix, les pommes, les pêches, les raisins, les bananes. *Indiquez les arbres sur lesquels poussent ces fruits.*

Dessin :

Une corbeille de pommes.

56. LE DERNIER FAGOT *(fin)*

... Les sept petits hommes rouges sont restés à son service de bouche et de ménage jusqu'au printemps revenu. Le premier jour où le coucou a chanté, ils ont brossé leurs habits et ciré leurs souliers tous ensemble devant la porte ouverte sur le vert des prés.

« Ah! je vois que vous allez me quitter », a soupiré la vieille. Ils n'ont pas répondu. « Que vais-je devenir sans vous? Si seulement je pouvais encore travailler au métier à dentelle, mais avec mes doigts gourds, impossible de croiser les fuseaux, de piquer une épingle! »

Alors ils sont allés au bac où l'eau coulait à petit filet, se sont bien savonné les mains, les ont frottées, refrottées, faisant mousser le savon, parmi les rires et les gambades. De tout ce savon moussant, savez-vous ce qui sortait? De la dentelle, justement. Des points de tulle et des points de toile, des points de grille et des points d'esprit. Que c'était joli!

La Minette a miaulé. Ils s'en sont allés.

« Ces lutins, ces drôlets, ça peut en savoir des mystères! » Hochant la tête, la larme à l'œil, comprenant qu'ils ne reviendraient pas, la vieille était là, les yeux posés sur l'eau où se mirait un nuage blanc.

« Si j'essayais, moi aussi? » Elle a pris le savon, elle s'est mouillé les doigts et s'est mise à frotter tant qu'elle pouvait pour faire de la mousse. O merveille! De ses mains la dentelle naissait aussi. Et fine, et légère, à festons et garnitures de toutes sortes.

« Si j'étais jeune, j'irais en ville l'offrir à des marchands. Mais à mon âge, comment entreprendre si long voyage par monts et par vaux? »

A quelque temps de là, comme elle poursuivait l'ouvrage, un carrosse a passé. Il promenait la fille du roi. Cette demoiselle a fait arrêter l'équipage, a coupé par les prés, entre les pâquerettes et les primevères, sans prendre garde aux taches d'herbe sur ses souliers fins :

« Oh ! les belles dentelles ! Les vendez-vous, Madame ? Oui. Eh bien, il m'en faudrait dix aunes pour mes jupons et pour mes guimpes. »

Le cœur lui sautait de joie, à la pauvre vieille, sous son caraco déteint. En échange des parures, la fille du roi lui a donné une bourse pleine d'or, la plaçant ainsi à l'abri de la misère.

Fille du roi, retournez en votre maison.

Le conte n'en dit pas plus long.

Marguerite SOLEILLANT, *Contes de la Mésange* (Bias).

● Comprenons les mots :

Son service de bouche : pour lui procurer de la nourriture. — *Mes doigts gourds :* les doigts engourdis, et, par suite, maladroits. — *Croiser les fuseaux :* pour faire de la dentelle. — *Des points de toile, des points de grille :* différents points de dentelle. — *Ces drôlets :* ces petits diablotins aux idées drôles. — *A festons et garnitures :* de la dentelle avec toutes sortes d'ornements. Dessinez un feston. — *A coupé par les prés :* elle a pris le chemin le plus court, en passant à travers les prés. — *Dix aunes :* l'aune est une ancienne mesure qui vaut un peu plus de 1 mètre. — *La guimpe :* c'était une petite chemisette brodée. — *Un caraco :* une sorte de corsage.

● Comprenons le texte :

Pendant combien de temps les lutins sont-ils restés au service de la vieille? — A quoi la vieille voit-elle qu'ils vont la quitter? — Que regrette-t-elle? — Que font les lutins? — Et la vieille?

● Copie :

Le fuseau — le bateau — l'agneau — l'ormeau — le chameau — le manteau — le seau.

● Dictée :

La vieille fit de la dentelle fine et légère. Elle la donna à la fille du roi.

● Complétons les phrases :

Les lutins ont ... — Ils sont allés au bac pour ... — La vieille prit le savon et ...

57. LE DIABLE RICOUQUIN

Il y avait une fois un garçon étourdi, mais étourdi ! On le maria. Marchons toujours ! Vive la chance ! Il n'en fut pas beaucoup moins étourdi. Mais sa petite femme avait de l'idée pour deux.

Un dimanche, il se munit d'un panier, leva le nez en l'air, prit le vent, et partit.

« Et où vas-tu ? lui cria-t-elle de la porte.

— Chercher des champignons, répondit-il, des têtes-de-nègre pour les manger à l'ail.

— Que rien ne te dise, surtout, lui cria-t-elle encore, d'aller dans le Bois Céleste. Un diable y est, qui avale comme petits pâtés tous ceux qui lui tombent sous la griffe. »

Il fit signe qu'il verrait à tout, et enfila le raccourci. Vive la chance ! Marchons toujours !

Il gagna les bois. Le voilà en quête. Il lui fallait des têtes-de-nègre. Les bolets à queue piquée, ceux des bouleaux et même les autres à pied renflé, mais qui ont la tête couleur de cuir, ne lui disaient pas assez. Il allait dans ces bois mêlés de châtaigniers et de pins. Il passait d'une place de pierres et de bruyères à quelque fontaine de saules et de joncs ; d'un lieu de fougères, entre les fûts roses, à un autre d'épaisses mousses, sous les branches ballantes... De verdeur en verdeur, de rond de soleil en rond de soleil, il allait... Marchons toujours ! Vive la chance !

Seulement, sans s'en aviser, il avait passé du Bois de l'Hôtesse dans le Bois Céleste. Tout à coup, comme il achevait d'éplucher un bolet, sentant quelqu'un devant soi, il lève le nez. Et il voit là, planté, un personnage tout noir et tout velu.

« Qu'est-ce qui t'a pris de venir dans mon bois ?

— Je suis venu, répondit l'étourdi sans trop se démonter, je suis venu chercher des têtes-de-nègre.

— Possible, mon ami, mais c'est assez parlé.

— Sire Dont-je-ne-sais-pas-le-nom...

— Ah, tu ne sais pas mon nom ? Bon, je vais t'apprendre comment je m'appelle... Tu sauras que je suis le diable Ricouquin et que je dévore tout ce qui me tombe sous la patte.

— Ricouquin ? Cré couquin de sort ! Voilà un joli nom, un nom à se rappeler ! »

(A suivre.)

Comprenons les mots :

Il prit le vent : regarda d'où venait le vent pour choisir sa direction. — *Il verrait à tout :* il prendrait toutes les précautions nécessaires. — *Enfiler un raccourci :* passer par un chemin plus court. — Le *bolet tête-de-nègre* est un champignon cueilli pour la cuisine. — Les *branches ballantes* pendent, balancées par le vent. — *Velu :* couvert de poils. — *Sans se démonter :* sans perdre la tête. — *Ricouquin :* ce diable est un coquin que la légende appelle « Ris, coquin ».

Comprenons le texte :

Quelle est l'expression que le garçon aime répéter? — Lisez la phrase où nous nous apercevons de l'étourderie du garçon. — Dans les légendes, comment présente-t-on le diable? Est-il agréable de le rencontrer? — Ce garçon étourdi est-il peureux? Pourquoi? — Comment fait-il pour nommer le diable?

Copie :

Il allait dans ces bois mêlés de châtaigniers et de pins. Il passait d'une place de pierres et de bruyères à quelque fontaine de saules et de joncs, d'un lieu de fougères à un autre d'épaisses mousses.

Dictée :

Un frêne — un champignon — un bolet — un châtaignier — un saule — du jonc — une fougère — de la bruyère — un bouleau — un bois.

Vocabulaire :

Des arbres de nos forêts : le pin — le frêne — le chêne — le sapin. Citez le nom d'autres arbres.

Dessin :

Une frise de champignons.

58. LE DIABLE RICOUQUIN *(suite)*

Le diable, un peu ébaubi tout de même, le regarde un moment de haut en bas, de bas en haut:

« Écoute, je ne suis pas en appétit, ce jour. Alors toi, l'étourneau, je te laisse une chance. Dans huit jours, donc dimanche qui vient, j'irai chez toi te croquer... Toutefois, si tu peux me redire mon nom, et sans que la langue te fourche, tu seras quitte, je n'aurai plus de droits sur ta carcasse.

— Entendu, seigneur diable Ricouquin. A l'avantage de vous revoir! »

Vive la chance! Marchons toujours! « J'aurais bien du malheur, se disait-il, si pour une huitaine je ne gardais en tête ce satané nom. Je fais un nœud au mouchoir de peur de l'oublier. » Il s'arrête sous un gros hêtre, fait ce nœud, puis, le cœur léger, cueille un brin d'herbe verte, repart, ce brin entre les dents. Là-dessus, il tombe sur un coin peuplé de têtes-de-nègre. De ces bien jeunes, bien ronds, bien fermes. Ho, la bonne fortune! Et il en a eu tant à ramasser, tant et tant qu'il a mis ce diable, sa menace et son nom, tout cela en oubli.

Il ne s'est plus souvenu de son aventure que le soir, en mangeant sa soupe. Il l'a racontée de bout en bout à sa femme. La voilà tout de suite aux cent coups.

« Alors? Dis-le vite, le nom de ce diable! Que je le sache, si tu venais à l'oublier.

— Ha, ma foi, dit-il, pour l'instant, le nom ne me revient pas. Mais je ne suis pas en peine, j'ai fait un nœud à mon mouchoir.

— Comment, un nœud à ton mouchoir? Eh bien, retrouves-y ce nom et dis-le vite.

— Le nom me reviendra, ne porte pas peine. J'ai huit jours devant moi, huit grands jours. »

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Ébaubi : le diable est à la fois surpris et amusé par cette réponse. — *L'étourneau :* se dit d'un étourdi. — La langue *fourche* lorsqu'on prononce mal un mot, lorsqu'on dit un mot pour un autre. — *Avoir le cœur léger :* être sans souci. — *Être aux cent coups :* être affolé.

● Comprenons le texte :

Que pense le diable en laissant partir le garçon? — Quel moyen le garçon emploie-t-il pour se souvenir? — Est-ce un bon moyen? Pourquoi? — A quoi voyez-vous que ce garçon est vraiment étourdi?

● Dictée :

Il y avait tant et tant de champignons à ramasser que le garçon a tout oublié. Oh! l'étourdi.

● Imitons la phrase :

Sur le modèle de la dictée, construisez deux phrases.

● Dessin :

Un coin de forêt peuplé de têtes-de-nègre, ou le garçon cueillant des champignons.

59. LE DIABLE RICOUQUIN *(fin)*

Le lundi, il a mangé les cèpes. A l'huile, avec une pointe d'ail. C'était assez faire pour un jour, a-t-il dit à sa femme qui le pressait de retrouver le nom.

Le mardi, il a cueilli ses poires. Le mercredi, ses pommes. Le jeudi, ses noisettes.

Le vendredi, sa femme s'est fâchée. Il fallait qu'il retrouvât le nom, puisque le surlendemain devait venir le diable.

Alors, sans se donner d'autre besogne, il s'est allongé sous la treille. Le soir, elle lui a demandé où il en était.

« J'ai regardé pousser mes ongles, a-t-il dit; on ne saurait faire deux choses à la fois. »

Le samedi, elle est entrée dans une vraie colère.

« Arrive qu'arrive! Nous faut monter au Bois Céleste. Peut-être que sur les lieux te reviendra le nom... »

Ils y montent. L'étourdi avait pris son panier pour ramasser des cèpes. Mais elle, dès l'entrée du bois, elle le force à laisser là le panier, à laisser même les sabots au pied d'un hêtre. Et les voilà tous deux, sans plus de bruit que des souris. Ils ne quittaient l'abri d'un genêt que pour celui d'un houx, n'avançant que de cache en cache. Marchons toujours! Vive la chance!

Au cœur du bois, ils ont vu le grand diable. Se croyant bien seul, il s'amusait à sauter et à sauter. Tout à coup, toujours sautant, il s'est mis à chanter:

« Mon étourdi est dans le pétrin!
S'il savait, le pauvre sans-soin,
Que j'ai nom diable Ricouquin,
Il rirait bien, il rirait bien! »

Vive la chance! Le diable Ricouquin! Le diable Ricouquin! Ne sachant pas écrire, tout le soir, toute la nuit, ils ont répété ce nom. Et, le matin, ils venaient de finir leur soupe quand soudain sur le pas de la porte le diable a paru.

L'étourdi a ôté son bonnet, l'a pris à la main: « Alors? Nous avons de la visite... Vous voilà donc, beau diable Ricouquin! »

Le diable a été si déferré que, sans un mot, il a fait volte-face. Et dans le moment il a repassé la porte et court sans doute toujours...

« Sans adieu! » a crié l'étourdi, se mettant à rire avec sa petite femme. Marchons toujours! Vive la chance!

Henri POURRAT, *les Contes du fraisier sauvage* (Bias).

● **Comprenons les mots :**

Avec une pointe d'ail : avec un petit morceau d'ail, à peine gros comme une pointe. — *La treille :* la tige de la vigne qui grimpe au mur de la maison et l'ombrage. — Le *genêt* aux fleurs d'or et le *houx* aux feuilles piquantes sont de petits arbustes. — On dit que quelqu'un est *dans le pétrin* lorsqu'il est très embarrassé, comme s'il s'enfonçait dans la pâte du pétrin. — *Déferré :* aussi gêné qu'un cheval qui aurait perdu ses fers. — *Faire volte-face :* faire demi-tour.

● **Comprenons le texte :**

Quelles ont été les occupations de l'étourdi pour chaque jour de la semaine? — Sont-elles toutes bien sérieuses? — Que veut dire sa femme en s'écriant : « Arrive qu'arrive! » Pourquoi? — Après avoir entendu le diable, le garçon avait-il raison de dire : « Vive la chance »? — Pourquoi le diable a-t-il été si « déferré »? — A quoi voit-on que la femme de l'étourdi a eu de l'idée pour deux?

● **Copie :**

Le lundi, il a mangé les cèpes. A l'huile, avec une pointe d'ail. Le mardi, il a cueilli ses poires. Le mercredi, ses pommes. Le jeudi, ses noisettes. Puis il s'est allongé sous la treille.

● **Dictée :**

Les voilà tous deux sans plus de bruit que des souris. Ils ne quittaient l'abri d'un genêt que pour celui d'un houx.

● **Dessin :**

L'étourdi dort sous la treille.

60. L'ÉPOUVANTAIL

Il y avait une fois un Épouvantail qui aimait beaucoup les oiseaux. Il aurait voulu les appeler doucement : « Petits, petits... » et les convier à se poser sur ses bras tendus et sur son vieux chapeau haut de forme.

Mais il n'osait pas appeler les oiseaux; on lui avait appris dès sa naissance que son devoir consistait à les effrayer et il les effrayait consciencieusement et à regret. L'Épouvantail ne se serait certes pas permis de discuter son devoir, et d'ailleurs il n'approfondissait guère ces questions-là : la citrouille qui lui tenait lieu de tête était tout à fait vide.

Il avait une amie, cependant. Oh!... une amie bien modeste : une petite Églantine souffreteuse, qui appuyait sa frêle personne contre la jambe de bois de l'Épouvantail et se dissimulait sous sa redingote haillonneuse; elle se cachait même si bien que, trop à

l'abri des rayons du soleil, elle n'était jamais parvenue à produire la moindre fleurette.

L'Épouvantail s'entendit héler par une voix à la fois angoissée et harmonieuse :

« Épouvantail! Épouvantail!...

— Qui m'interpelle, à des heures pareilles?

— Moi, le Rossignol. »

L'Épouvantail essaya de rouler des yeux menaçants :

« Va-t'en, Rossignol. Je suis là pour effrayer les oiseaux, et ce n'est pas toi qui me feras manquer à mon devoir.

— Je sais que tu n'es pas féroce, reprit le Rossignol, et que tu ne refuseras pas de me secourir.

— Pas féroce, moi? » gronda l'Épouvantail.

Et il frémissait de tendresse et d'émotion.

« Non, non, tu ressembles un peu à un homme, mais tu n'en es pas un. »

L'Épouvantail se tut, quand même un peu vexé de n'être pas pris pour un homme véritable.

« Cache-moi, Épouvantail, cache-moi, suppliait le Rossignol. De mauvais garnements m'ont jeté des pierres, ils m'ont blessé; je souffre de l'aile gauche et ne puis plus voler. S'ils me rattrapent, ils m'enfermeront dans une cage et j'en mourrai.

— Tant pis pour le devoir », pensa l'Épouvantail, bouleversé.

Et, faisant appel à des forces inconnues de lui-même, il parvint, non sans peine, à soulever d'une main son vieux chapeau.

« Entre là, Rossignol.

— Dans votre tête?...

— Hé! oui, elle est creuse. Tu me tiendras lieu de cervelle. »

Deux jours et deux nuits, le Rossignol vécut sous le chapeau de l'Épouvantail; des membres de la famille du Rossignol lui apportaient ses repas et des onguents pour son aile meurtrie, une foulure sans gravité et qui fut vite guérie. A la fin de la deuxième nuit, le Rossignol prit congé de l'Épouvantail. Ce fut un instant fort émouvant.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Convier : inviter. — *Chapeau haut de forme :* dessinez-le, avec sa forme haute comme un tuyau. — *Son devoir consistait à effrayer :* il devait faire peur. — *Il n'approfondissait guère ces questions-là :* il n'y songeait pas. — *Souffreteuse :* de mauvaise santé, chétive. — *Redingote haillonneuse :* la redingote est une sorte de pardessus, ici en haillons, déchiré. — *Héler :* appeler. — *Onguent :* sorte de pommade pour guérir une plaie.

● **Comprenons le texte :**

Que devait faire l'Épouvantail? Le faisait-il bien? Cela lui plaisait-il? Qu'aurait-il voulu faire? — Quelle était son amie? — Qui lui demanda secours? — Que fit l'Épouvantail? Pourquoi le départ du Rossignol fut-il si émouvant?

● **Complétons :**

Les oiseaux ne se posaient pas sur les bras ... de l'... et sur son vieux ... Il savait que son devoir ... à les ... et il les effrayait ... et à ...

● **Dictée :**

Une frêle personne — un abri — une citrouille — la cervelle — un garnement — féroce — bouleversé — un onguent — des haillons — un rayon.

● **Élocution :**

Le Rossignol raconte son histoire aux membres de sa famille, qui lui apportaient ses repas et des onguents.

● **Dessin :** Un épouvantail.

61. L'ÉPOUVANTAIL *(fin)*

Avant de quitter son ami, le Rossignol, pour lui exprimer sa gratitude, modula une longue et douce chanson. Si longue, si douce, que la petite Églantine sentit qu'il lui poussait une fleur, une fragile fleur rose qui s'épanouit sous la redingote de l'Épouvantail, à la hauteur du gousset.

« Cette fleur, dit l'Épouvantail, ce sera mon cœur. Voilà que j'ai un cœur, maintenant... »

Et, pour utiliser son cœur tout neuf, l'Épouvantail se mit à pleurer. Il pleurait de fierté, et aussi parce que, là-haut, la dernière étoile s'éteignait dans le ciel plus clair, et parce que son ami ailé allait s'envoler. Il pleurait de grosses larmes, de vraies larmes, et plus il pleurait, plus l'Églantine s'épanouissait.

« Tiens, grommela le père Grégoire qui se rendait aux champs, tiens ! Voilà la citrouille de mon épouvantail toute trempée, et pourtant il n'a pas plu. Ça va pourrir. Faudra la remplacer. Au reste, il n'est plus bon à rien. Non seulement il n'effraie plus les oiseaux, mais encore on croirait qu'il les attire, depuis deux jours. »

« Que dit-il ? » se demanda l'Épouvantail, un peu inquiet.

Puis il tenta de se rassurer : « Sans doute présentait-il ses respects au personnage important que je suis devenu... »

Dans l'après-midi, les petits-enfants du père Grégoire vinrent chercher l'Épouvantail. En l'arrachant au sol, ils arrachèrent aussi l'Églantine qui fleurissait sous l'antique redingote.

« Ils vont sûrement me transporter en un endroit plus digne de mon nouvel état », pensa l'Épouvantail.

C'était le jour de la Saint-Jean. Les enfants traversèrent le village, soufflant dans des mirlitons et des harmonicas, l'Épouvantail juché drôlement sur leurs épaules.

« Voici que l'on me porte en triomphe !... »

Et l'Épouvantail se rengorgeait, sans écouter les oiseaux qui volaient autour de lui en criant à tue-tête :

« Méfie-toi ! Méfie-toi !... »

« Grand-père Grégoire avait raison, firent les enfants. Cette vilaine citrouille attire les oiseaux au lieu de les chasser. »

La nuit venue, on alluma un grand feu d'herbes dans la plaine, ainsi qu'il est usage de faire tous les ans à la Saint-Jean. Et l'on assit l'Épouvantail au beau mitan du grand feu d'herbes. « Voici que l'on m'assied sur un trône en or, se dit l'Épouvantail. Il ne me manque plus que la liberté pour être heureux. Je sens que ça va venir. »

Et, en effet, sous l'action du feu, l'Épouvantail agitait étrangement ses bras et sa tête. Comme on riait autour de lui...

Bientôt, il ne resta plus de l'Épouvantail qu'une grande fumée noire qui s'éleva joyeusement dans le ciel, une grande fumée sombre qui ressemblait vaguement à l'Épouvantail, avec, à la place du cœur, un point lumineux pareil à une rose de flammes.

« Libre ! Je suis libre ! » murmura l'Épouvantail.

Au plus haut d'une branche, un Rossignol chanta.

Népomucène JONQUILLE, *On raconte...* (Bourrelier).

● Comprenons les mots :

Gratitude : reconnaissance. — *Moduler :* pour le Rossignol, siffler de manière agréable. — *Grommeler :* parler à mi-voix, pour soi-même. — *Mon nouvel état :* ma nouvelle situation. L'Épouvantail se croit devenu un personnage important. — *Mirlitons et harmonicas :* instruments de musique dont jouent les enfants. — *Au mitan :* au milieu.

● Comprenons le texte :

Au départ du Rossignol, l'Épouvantail a pleuré. Qu'est-il alors arrivé? — Qu'a pensé l'Épouvantail quand les enfants l'ont arraché? — Que voulaient faire les enfants? — Depuis que l'Églantine a fleuri, l'Épouvantail n'a-t-il pas changé? Que pense-t-il? — Qui assistait à son embrasement?

● Copie :

La nuit venue, on alluma un grand feu d'herbes dans la plaine, et l'on assit l'Épouvantail au beau mitan. Bientôt, il n'en resta plus qu'une grande fumée noire autour d'une rose de flammes.

● Dictée :

Les enfants traversèrent le village, soufflant dans des mirlitons, l'épouvantail juché drôlement sur leurs épaules.

● Vocabulaire :

Cherchons des noms d'instruments de musique. — Remplaçons les points par le nom de l'instrument qui convient : Une sonnerie de ... — On bat le ... — Les ... tintent. — Les touches du ... — Les cordes et l'archet d'un ...

62. LE PÊCHER MAGIQUE

Il était une fois une petite fille qui n'avait plus de papa et de maman. Il lui fallait, pour gagner maigrement son pain, travailler tout le jour au service d'une vieille femme très exigeante. Elle dormait dans une affreuse petite chambre qui ouvrait sur une cour noire.

Mais voilà qu'un jour, pendant qu'elle balayait devant la porte, elle vit quelque chose briller dans la poussière. C'était un simple noyau de pêche, mais si propre, si rose, si joli que la petite fille, au lieu de le jeter, le mit dans sa poche. « Ce soir, se dit-elle, je le planterai dans ma petite cour. Si je l'arrose tous les jours, peut-être qu'un pêcher poussera ! Que ce serait joli, si j'avais un arbre dans ma cour ! »

Et, dès que son travail fut fini, elle prit une pelle, et s'en alla dans la cour. Là, elle se mit à creuser la terre sèche et dure, tant et si bien qu'elle fit un trou profond où elle enterra son joli noyau rose. Puis elle alla se coucher.

Le lendemain matin, déjà, la petite fille vit avec surprise qu'une tige sortait du sol. Vite, elle alla chercher de l'eau pour l'arroser. Dès que l'eau eut touché la terre, voilà que la tige se mit à pousser, et devint en quelques minutes un joli pêcher avec trois branches qui se couvrirent de feuilles. C'était un vrai miracle ! La petite fille, bouche ouverte, le regardait grandir. Mais, à ce moment, la vieille l'appela et elle dut quitter la cour.

Toute la journée, elle travailla en chantant de bonheur, et, bien sûr, elle ne raconta rien à personne, parce que l'histoire du petit pêcher était son secret.

Le soir venu, elle courut voir son pêcher. Il n'avait pas grandi, mais, en l'examinant, la petite fille découvrit, ô surprise! sous chacune de ses feuilles vertes une clochette d'argent; et quand elle posa sa vieille chaise sous l'arbre, et s'assit pour se reposer, un vent léger passa dans les feuilles, et toutes les clochettes se mirent à sonner en faisant la musique la plus douce, la plus exquise qu'on eût jamais entendue! En l'écoutant, la petite fille se sentit tout à coup tellement heureuse qu'elle oublia tout, sa petite chambre sombre, son dur travail, et la méchante voisine, et qu'il lui sembla être au paradis.

Alors commença une vie délicieuse. Chaque soir, son travail fini, elle courait à l'arbre. A peine était-elle assise que les cloches d'argent commençaient à se balancer doucement, jouant leur plus jolie musique, et tous les chagrins s'envolaient aussitôt.

Hélas! un soir, un garçon qui passait entendit cette musique merveilleuse et grimpa sur le mur pour regarder d'où elle venait. Il vit la petite fille assise sans bouger, les mains croisées sur ses genoux, et les clochettes d'argent qui se balançaient aux branches de l'arbre. Stupéfait, il courut raconter sa découverte, et, le lendemain, tout le monde parlait du pêcher miraculeux.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Un miracle : une chose étonnante, comme il s'en produit dans les contes.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi la petite fille est-elle surprise le lendemain matin? — Indiquez toutes les choses miraculeuses, dans l'ordre où elles se produisent. — Quel était l'effet de cette musique miraculeuse? — Que peut-on craindre si le secret de la petite fille est découvert?

● **Copie :**

Le pêcher — le prunier — le pommier — le châtaignier — l'abricotier — le groseillier — l'amandier — le cerisier — le marronnier.

● **Dictée :**

Chaque soir, les cloches d'argent commençaient à se balancer, jouant leur plus jolie musique, et tous les chagrins s'envolaient aussitôt.

● **Élocution :**

Imitons cette phrase : *Que ce serait joli, si j'avais un arbre dans ma cour!* en complétant les phrases suivantes : Que je serais heureux, si ... ! — Que le jour sera triste, si ... ! — Qu'il me plairait de voyager, si ... ! — ..., si l'hiver n'est pas rigoureux ! — ..., si nous avions des ailes !

● **Dessin :**

Une frise de clochettes.

63. LE PÊCHER MAGIQUE *(fin)*

Le roi lui-même entendit la nouvelle:

« Comment, s'écria-t-il, un pêcher magique qui ne m'appartient pas! Qu'on me l'apporte immédiatement. Je veux le planter dans mon jardin! »

Aussitôt, une troupe d'hommes partit au grand galop.

« Toc, toc, toc, ouvrez, au nom du roi! »

Ce fut la petite fille qui leur ouvrit la porte.

« Que voulez-vous, Messires?

— Ton pêcher magique!

— Mais...

— Ordre du roi! »

Hélas! malgré ses larmes, elle fut bien obligée de leur montrer la petite cour grise, où fleurissait comme un bouquet le joli pêcher. Vlan! en deux minutes deux secondes, ils le déracinèrent et, sautant sur leurs chevaux, l'emportèrent vers le palais du roi.

Le jardinier du roi, avec mille soins, le planta au milieu d'une prairie verte et douce. On l'entoura d'une haute grille, pour que les voleurs ne puissent s'emparer des clochettes d'argent. Et l'on fit dans la grille une petite porte dont le chef de police seul avait la clef, pour que le roi puisse aller s'asseoir à l'ombre de l'arbre.

Le soir même, le roi vint, avec toute sa cour, écouter les cloches d'argent. On plaça sous le pêcher un trône constellé de diamants. Quand le roi fut assis, les clochettes se mirent à sonner. Mais c'était une musique si triste, si triste que tout le monde pleurait en l'écoutant. Les belles dames avaient les yeux rouges, le nez gonflé, les seigneurs se mouchaient en cadence, et le roi lui-même sanglotait

comme un petit enfant. De sa vie entière, il ne s'était senti aussi triste. Il essaya de donner sa place à son grand trésorier, mais les sons devinrent plus lamentables encore, et chacun versa des torrents de larmes. L'un après l'autre, les seigneurs et les dames tentèrent de s'asseoir à l'ombre du pêcher, mais tous sanglotèrent comme si leur cœur se brisait. Il fallut retourner au palais, où chacun usa une demi-douzaine de mouchoirs avant de se calmer. Le roi était indigné de l'aventure. Comment ce pêcher diabolique osait-il enchanter les oreilles d'une petite pauvresse et n'offrir à la Cour qu'une musique lamentable ?

Alors, un très vieux savant qui connaissait les choses s'approcha du roi : « Sire, lui dit-il, tout cela est fort simple : la musique de ce petit arbre donne à chacun ce qui lui manque. Vous ne connaissez que les plaisirs de la vie, aussi vous chante-t-il toutes ses tristesses... Mais à cette petite fille pauvre qui n'a jamais eu de joie, il joue une musique qui parle de bonheur.

— Fort bien, dit le roi, qui, s'essuyant encore les yeux, ne comprit pas grand-chose à l'explication. Fort bien, qu'on arrache donc immédiatement cet affreux petit arbre et qu'on le rende à cette enfant ! »

C'est ainsi que la petite fille retrouva son pêcher au milieu de la cour, et la musique enchantée des clochettes d'argent.

Pernette CHAPONNIÈRE, *le Petit Ours en pain d'épice* (Bourrelier).

Comprenons les mots :

Messires : ainsi disait-on autrefois pour « Messieurs ». — *La cour du roi :* l'ensemble des personnes qui vivent auprès de lui. — *Un trône constellé de diamants :* le trône est le siège du roi; les diamants qui l'ornent y brillent comme étoiles au ciel. — *Ce pêcher diabolique :* comme seul un diable peut en faire. — *Lamentable :* qui vous force à pleurer.

Comprenons le texte :

Que dirent les hommes du roi pour se faire donner le pêcher? — A-t-on pris soin de l'arbre? Comment? — Que se passa-t-il quand le roi et sa cour vinrent écouter les clochettes? — De quoi surtout le roi était-il fâché? — Comment le vieux savant expliqua-t-il la chose? — L'explication a-t-elle bien renseigné le roi? — Comment se termine l'histoire?

Copie :

Le jardinier du roi planta le pêcher au milieu d'une prairie. On l'entoura d'une haute grille, pour que les voleurs ne puissent s'emparer des clochettes d'argent.

Dictée :

Le galop — un bouquet — un palais l'argent — une clef — le nez — un sanglot — s'asseoir — essuyer — essayer.

Vocabulaire :

Comment appelle-t-on celui qui vend du pain? — des gâteaux? — de la viande de porc? — de la viande de bœuf? — des étoffes? — des lunettes?

Dessin :

Le petit pêcher et sa grille.

64. LE CROQUEMITAINE

« Cot cot cot cot !... » C'est la poule Belle-Geline qui arrive, moitié courant, moitié volant. Dans tous ses états.

« Si vous saviez, dit-elle, ce que j'ai vu dans le jardin, sur le petit fauteuil de Paulette !...

— Qu'est-ce que tu as vu ? demandent les trois autres bêtes.

— J'ai vu une boîte. Et dans cette boîte, un croquemitaine.

— Ah ! là là ! Un croquemitaine dans une boîte !

— Je l'ai vu comme je vous vois, mais tout en plumes jaunes. Il m'a regardée aussi avec des petits yeux tout ronds et très méchants. Et j'ai eu bien peur, car il a essayé de me donner un coup de son terrible bec.

— Il faut, dit Biqueblanche la chèvre, que j'aille voir ce croquemitaine. »

Et la voilà partie. Et la voilà revenue.

« Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

— J'ai vu la boîte et le croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu comme je vous vois, mais tout en poils blancs. Il m'a regardée aussi avec des yeux fendus, obliques, et tout pleins de malice. Et j'ai eu très peur, il m'a menacée de ses cornes.

— Il faut, dit la petite chatte, que j'aille voir ce croquemitaine. »

Et la voilà partie. Et la voilà revenue.

« Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

— J'ai vu la boîte, dit la petite chatte, et le croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu comme je vous vois, mais couvert de poils noirs et hérissés. J'ai vu sa gueule très rouge remplie de dents très pointues, ses griffes en avant. Et j'ai eu très peur, car il a voulu me dévorer.

— Il faut, dit le chien Frisé, que j'aille voir ce croquemitaine. »

Et le voilà parti. Et le voilà revenu.

« Qu'est-ce que tu as vu? demandent les trois autres bêtes.

— J'ai vu la boîte et le croquemitaine qui est dedans. Mais vous l'aviez toutes les trois bien mal regardé. Car il n'a ni bec, ni cornes, ni griffes. Il est tout gentiment frisé comme moi, et ses oreilles retombent de chaque côté de sa tête. Il a aussi de bons gros yeux bien tendres.

« En m'apercevant, il a dressé ses oreilles, remué la queue.

« Et comme j'ai voulu le caresser avec ma langue, il m'a aussitôt caressé avec la sienne. Et je n'ai pas eu peur, car j'ai compris qu'il n'était pas méchant.

— Il faut, dirent les quatre bêtes, que nous retournions voir ce croquemitaine. »

Mais, juste au même moment, on entend la voix de Paulette qui appelle : « Riri ! Riri !... Va me chercher dans le jardin, sur mon petit

fauteuil, le joli coffret à ouvrage que Papa vient de m'apporter. Je veux te le montrer. Mais touche-le avec précaution ! Sois adroit ! C'est très fragile, il y a un miroir sur le couvercle. »

Lina ROTH, *Histoires de cette maison-là* (SUDEL).

● Comprenons les mots :

Dans tous ses états : la poule est étonnée et affolée. — *Un croquemitaine :* un être imaginaire, dont on menace les enfants pour les effrayer. (Mais, en réalité, il n'y a pas de croquemitaine, pas de loup-garou.) — *Des yeux pleins de malice :* des yeux pétillants, malicieux. Ici, les yeux de la chèvre.

● Comprenons le texte :

Qu'y avait-il sur le petit coffret? — Est-ce que les bêtes pouvaient voir ce qu'il y avait à l'intérieur de la boîte? Que voyaient-elles alors? — Lorsque vous vous regardez dans la glace, vous prenez-vous pour un croquemitaine? — Pourquoi les bêtes, en regardant leur image, croyaient-elles voir un croquemitaine?

● Copie :

Il n'a ni bec, ni cornes, ni griffes. Il est tout gentiment frisé comme moi, et ses oreilles retombent de chaque côté de sa tête.

● Dictée :

J'ai vu la boîte et le croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu couvert de poils noirs et hérissés. J'ai vu sa gueule très rouge remplie de dents très pointues...

● Construisons des phrases :

Le premier croquemitaine avait des yeux tout ronds, un bec terrible. Comment était le deuxième croquemitaine? Le troisième? Le quatrième? — Dites comment le coq, le canard, la souris, l'araignée, etc., verraient le croquemitaine.

65. LA PATTE DU CHAT

Le soir, comme ils rentraient des champs, les parents trouvèrent le chat sur la margelle du puits, où il était occupé à faire sa toilette.

« Allons, dirent-ils, voilà le chat qui passe sa patte par-dessus son oreille. Il va encore pleuvoir demain. »

En effet, le lendemain, la pluie tomba toute la journée. Il ne fallait pas penser à aller aux champs. Fâchés de ne pouvoir mettre le nez dehors, les parents étaient de mauvaise humeur et peu patients avec leurs deux filles. Delphine, l'aînée, et Marinette, la plus blonde, jouaient dans la cuisine à pigeon-vole, aux osselets, au pendu, à la poupée et à loup-y-es-tu ?

« Toujours jouer, grommelaient les parents, toujours s'amuser. Des grandes filles comme ça. Vous verrez que quand elles auront dix ans elles joueront encore. Au lieu de s'occuper à un ouvrage de couture ou d'écrire à leur oncle Alfred. Ce serait pourtant bien plus utile. »

Quand ils en avaient fini avec les petites, les parents s'en prenaient au chat qui, assis sur la fenêtre, regardait pleuvoir.

« C'est comme celui-là. Il n'en fait pas lourd non plus dans une journée. Il ne manque pourtant pas de souris qui trottent de la cave au grenier. Mais Monsieur aime mieux se laisser nourrir à ne rien faire. C'est moins fatigant.

— Vous trouverez toujours à redire à tout, répondait le chat. La journée est faite pour dormir et pour se distraire. La nuit, quand je galope à travers le grenier, vous n'êtes pas derrière moi pour me faire des compliments.

— C'est bon ! tu as toujours raison, quoi ! » *(A suivre.)*

● Comprenons les mots :

La margelle du puits : la bordure de pierre qui entoure le puits. — *Grommeler :* gronder en murmurant entre ses dents. — *Il n'en fait pas lourd :* il ne travaille pas beaucoup. — *Vous trouverez à redire :* vous vous plaindrez de tout.

● Comprenons le texte :

Que faisait le chat sur la margelle du puits? — Pourquoi les parents sont-ils fâchés? — Quels reproches font-ils aux enfants? Et au chat?

● Copie :

Le lendemain, la pluie tomba toute la journée. Il ne fallait pas penser à aller aux champs.

● Dictée :

La souris — Paris — le radis — le paradis — le débris — l'ami — l'amie — midi — la perdrix — il rit — il prit.

● Vocabulaire :

Indiquez des jeux de garçons, des jeux de filles.

66. LA PATTE DU CHAT *(suite)*

Vers la fin de l'après-midi, la pluie continuait à tomber et, pendant que les parents étaient occupés à l'écurie, les petites se mirent à jouer autour de la table.

« Vous ne devriez pas jouer à ça, dit le chat. Ce qui va arriver, c'est que vous allez encore casser quelque chose. Et les parents vont crier.

— Si on t'écoutait, répondit Delphine, on ne jouerait jamais.

— C'est vrai, approuva Marinette. Avec Alphonse (c'était le nom qu'elles avaient donné au chat), il faudrait passer son temps à dormir. »

Alphonse n'insista pas et les petites se remirent à courir. Au milieu de la table, il y avait un plat en faïence qui était dans la maison depuis cent ans et auquel les parents tenaient beaucoup. En courant, Delphine et Marinette empoignèrent un pied de la table, qu'elles soulevèrent sans y penser. Le plat de faïence glissa doucement et tomba sur le carrelage, où il fit plusieurs morceaux. Le chat, toujours assis sur la fenêtre, ne tourna même pas la tête. Les petites ne pensaient plus à courir et avaient très chaud aux oreilles.

« Alphonse, il y a le plat en faïence qui vient de se casser. Qu'est-ce qu'on va faire?

— Ramassez les débris et allez les jeter dans un fossé. Les parents ne s'apercevront peut-être de rien. Mais non, il est trop tard. Les voilà qui rentrent. »

En voyant les morceaux du plat en faïence, les parents furent si en colère qu'ils se mirent à sauter comme des puces au travers de la cuisine.

« Malheureuses! criaient-ils, un plat qui était dans la famille depuis cent ans! Et vous l'avez mis en morceaux! Vous n'en ferez jamais d'autres, deux monstres que vous êtes. Mais vous serez punies. Défense de jouer, et au pain sec! »

Jugeant la punition trop douce, les parents s'accordèrent un temps de réflexion et reprirent, en regardant les petites avec des sourires cruels :

« Non, pas de pain sec. Mais, demain, vous irez voir la tante Mélina! »

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Alphonse n'insista pas : il ne continua pas à protester. — *Le carrelage :* les carreaux qui couvrent le sol. — *Elles avaient chaud aux oreilles :* les petites étaient très gênées, et les oreilles leur cuisaient. — *Ils se mirent à sauter comme des puces :* l'expression est amusante. Les parents ne sont pas contents et s'agitent.

● Comprenons le texte :

Quelle mésaventure arrive aux fillettes? — Quel conseil le chat donne-t-il? — Que disent les parents aux deux fillettes?

● Dictée :

Le plat de faïence glissa doucement et tomba sur le carrelage, où il fit plusieurs morceaux.

● Complétons les phrases :

En courant, Delphine et Marinette ... — En voyant les morceaux du plat, les parents ... — Un plat qui était dans la famille depuis...!

67. LA PATTE DU CHAT *(suite)*

Delphine et Marinette étaient devenues très pâles et joignaient les mains avec des yeux suppliants.

« Pas de prière qui tienne! S'il ne pleut pas, vous irez chez la tante Mélina lui porter un pot de confiture. »

La tante Mélina était une très vieille et très méchante femme, qui avait une bouche sans dents et un menton plein de barbe. Quand les petites allaient la voir dans son village, elle ne se lassait pas de les embrasser, ce qui n'était déjà pas très agréable, à cause de la barbe, et elle en profitait pour les pincer et leur tirer les cheveux. Son plaisir était de les obliger à manger d'un pain et d'un fromage qu'elle avait mis à moisir en prévision de leur visite. En outre, la tante Mélina trouvait que ses deux petites nièces lui ressemblaient beaucoup et affirmait qu'avant la fin de l'année elles seraient devenues ses deux fidèles portraits, ce qui était effrayant à penser.

« Pauvres enfants, soupira le chat. Pour un vieux plat déjà ébréché, c'est être bien sévère.

— De quoi te mêles-tu ? Mais, puisque tu les défends, c'est peut-être que tu les as aidées à casser le plat.

— Oh! non, dirent les petites. Alphonse n'a pas quitté la fenêtre.

— Silence! Ah ! vous êtes bien tous les mêmes. Vous vous soutenez tous. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Un chat qui passe ses journées à dormir...

— Puisque vous le prenez sur ce ton-là, dit le chat, j'aime mieux m'en aller. Marinette, ouvre-moi la fenêtre. »

Marinette ouvrit la fenêtre et le chat sauta dans la cour. La pluie venait juste de cesser et un vent léger balayait les nuages.

« Le ciel est en train de se ressuyer, firent observer les parents.

Demain, vous aurez un temps superbe pour aller chez tante Mélina. C'est une chance. Allons, assez pleuré! Ce n'est pas ça qui raccommodera le plat. Tenez, allez plutôt chercher du bois dans la remise. »

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Un vieux plat déjà ébréché : un vieux plat déjà cassé sur les bords. Le chat ne peut pas comprendre que ce plat avait de la valeur. — *Il n'y en a pas un pour racheter l'autre :* l'un ne vaut pas mieux que l'autre. — *Le ciel est en train de se ressuyer :* le ciel se dégage, il fera beau temps.

● **Comprenons le texte :**

Qu'est-ce qui effraie les petites filles dans la visite à la tante Mélina? — Pourquoi le chat plaint-il les petites filles? — Pourquoi s'en va-t-il?

● **Copie :**

Marinette ouvrit la fenêtre et le chat sauta dans la cour. La pluie venait juste de cesser et un vent léger balayait les nuages.

● **Dictée :**

La pile — la file — la ville tranquille — mille — la fille — la quille — la brindille — la faucille.

● **Élocution :**

« Si nous pouvions nous procurer un autre vieux plat, dit Marinette. Comment faire?... » Racontez.

68. LA PATTE DU CHAT *(fin)*

Dans la remise, les petites retrouvèrent le chat installé sur la pile de bois. A travers ses larmes, Delphine le regardait faire sa toilette.

« Alphonse, lui dit-elle avec un sourire joyeux qui étonna sa sœur.

— Quoi donc, ma petite fille?

— Je pense à quelque chose. Demain, si tu voulais, on n'irait pas chez la tante Mélina.

— Je ne demande pas mieux, mais tout ce que je peux dire aux parents n'empêchera rien, malheureusement.

— Justement, tu n'aurais pas besoin des parents! Tu sais ce qu'ils ont dit? Qu'on irait chez la tante Mélina s'il ne pleuvait pas.

— Alors?

— Eh bien! tu n'aurais qu'à passer ta patte derrière ton oreille. Il pleuvrait demain et on n'irait pas chez la tante Mélina.

— Tiens, c'est vrai, dit le chat, je n'y aurais pas pensé. Ma foi, c'est une bonne idée. »

Il se mit aussitôt à passer la patte derrière son oreille. Il la passa plus de cinquante fois.

« Cette nuit, vous pourrez dormir tranquillement. Il pleuvra demain à ne pas mettre un chien dehors. »

Pendant le dîner, les parents parlèrent beaucoup de la tante Mélina. Ils avaient déjà préparé le pot de confiture qu'ils lui destinaient.

Les petites avaient du mal à garder leur sérieux et, plusieurs fois, en rencontrant le regard de sa sœur, Marinette fit semblant de s'étrangler pour dissimuler qu'elle riait. Quand vint le moment d'aller se coucher, les parents mirent le nez à la fenêtre.

« Pour une belle nuit, dirent-ils, c'est une belle nuit. On n'a peut-être jamais tant vu d'étoiles au ciel. Demain, il fera bon aller sur les routes. »

Mais, le lendemain, le temps était gris et, de bonne heure, la pluie se mit à tomber. « Ce n'est rien, disaient les parents, ça ne peut pas durer. » Et ils firent mettre aux petites leur robe du dimanche et un ruban rose dans les cheveux. Mais il plut toute la matinée et l'après-midi jusqu'à la tombée du soir. Il avait bien fallu ôter les robes du dimanche et les rubans roses.

« Ce n'est que partie remise. La tante Mélina, vous irez la voir demain. Le temps commence à s'éclaircir. En plein mois de mai, ce serait quand même bien étonnant s'il pleuvait trois jours d'affilée. »

Marcel AYMÉ, *Contes du chat perché* (Gallimard).

● **Comprenons les mots :**

Il pleuvra à ne pas mettre un chien dehors : il pleuvra à torrents. — *Les petites avaient du mal à garder leur sérieux :* elles se retenaient de rire. Pourquoi? — *Faire semblant :* elle fait comme si elle s'étranglait.

● **Comprenons le texte :**

Pendant le dîner, que disent les parents? — Que pensent les enfants? — Comment est la nuit? — Pourquoi les parents font-ils mettre robes de dimanche et rubans roses?

● **Copie :**

Le lendemain — la main — le train — le pain — le matin — le lapin — le sapin — le pin — le chien — le lien — le gardien.

● **Dictée :**

Quand vint le moment d'aller se coucher, les parents mirent le nez à la fenêtre. La nuit était belle.

● **Complétons les phrases :**

Quand arrive le jeudi, ... —
Quand Julien prend son vélo, ... —
Quand je rentre à la maison, ... —
Quand Papa décroche son fusil, ...

69. LES POISSONS CHINOIS

Au temps où les animaux parlaient, les poissons chinois n'avaient pas de longues nageoires, mais une toute petite queue pointue et de courtes nageoires, qui leur permettaient de fendre l'eau aussi vite qu'une truite de torrent.

Ils ne vivaient pas dans des bocaux de verre comme aujourd'hui, mais dans l'onde claire des ruisseaux qui couraient le long des prairies plantées de beaux cerisiers toujours en fleur. C'était le bon temps, seulement ils ne le savaient pas.

Un jour que la fille de l'Empereur se promenait sur un pont chinois enjambant une rivière, deux petits poissons sortirent la tête de l'eau et lui tinrent cë langage :

« Notre vœu le plus cher est de voir l'Empereur.

— Lorsque vous porterez une robe à traîne, je vous mènerai à la Cour », répondit la jeune fille en riant.

Voilà nos deux poissons bien dans l'embarras, car en fait de traîne ils n'avaient que leurs petites nageoires de rien du tout. Ils se mirent à l'ouvrage et se fabriquèrent une robe avec de jolies herbes vertes qui leur allaient à ravir.

Hélas! au bout de trois jours, tout était flétri, et la fille de l'Empereur ne voulut rien entendre pour conduire les deux amis à la Cour. Durant de longs jours et des nuits, ils explorèrent les lits de tous les cours d'eau qui chantonnaient dans le pays, mais jamais ils ne trouvèrent de robe convenable à se mettre.

Enfin, par un beau clair d'étoiles, la Lune qui se baignait dans un gentil ruisseau argenté prit les poissons en pitié, et leur demanda doucement ce qu'ils cherchaient.

« Une robe de Cour pour aller voir l'Empereur, répondirent nos deux poissons. Hélas! toutes celles que nous faisons meurent dans les trois jours. » Dame Lune versa un peu d'eau sur sa bonne grosse figure et sourit aux amis :

« Je vois ce qu'il vous faut. Je couperai un morceau d'un de mes rayons et je vous tisserai la plus belle robe de Cour qu'Empereur ait jamais contemplée. L'arc-en-ciel lui-même sera jaloux de votre tendre éclat. Seulement, il faut vous attendre à deux choses.

— Lesquelles? demandèrent les poissons pleins d'anxiété.

— D'abord, lorsque vous porterez traîne, vous ne pourrez plus filer dans l'eau comme un trait.

— Cela n'a aucune importance! s'écrièrent les étourdis.

— Ensuite, je crains qu'en vous voyant on vous trouve si beaux qu'on ne vous laisse plus repartir.

— Que tout cela est excellent! répondirent les deux poissons. Nous n'en voulons pas davantage. »

Alors la Lune coupa leurs petites queues, leurs courtes nageoires et leur tissa de longs voiles transparents avec ses plus jolis rayons.

Et tout ce qu'elle avait prédit arriva : la jeune fille emmena les poissons à la Cour, et l'Empereur les trouva si gracieux qu'il voulut les garder près de lui, et les fit mettre dans un bocal.

C'est depuis ce temps-là que les poissons chinois portent des voiles couleur de lune et tournent majestueusement dans leur prison de verre.

Marcelle VÉRITÉ, *Contes pour tous* (Casterman).

● **Comprenons les mots :**

Un empereur : le chef d'un empire, d'un grand pays. — *Un vœu :* un souhait, un désir. Les deux poissons souhaitent, désirent voir l'empereur de Chine. — En quelle occasion formule-t-on des vœux? — A quelle date de l'année envoie-t-on ses vœux? — *Enjamber :* faire un grand pas pour franchir, pour passer par-dessus. Dans le texte, le pont passe au-dessus de la rivière pour la franchir. Que peut-on enjamber?

● **Comprenons le texte :**

Montrez qu'il s'agit d'un conte. — Quel est le vœu des poissons chinois? — A quelle condition seront-ils conduits à la Cour? — Avec quoi les poissons chinois se fabriquent-ils une robe? — Au bout de trois jours, comment est cette robe? — Est-ce que la lune se baigne vraiment dans le ruisseau? — Que fait la lune pour confectionner une robe de Cour aux poissons? — Que fait l'Empereur?

● **Copie :**

Deux poissons chinois vivaient dans l'onde claire des ruisseaux qui courent le long des prairies plantées de beaux cerisiers en fleur.

● **Dictée :**

Deux poissons cherchaient une robe de Cour. La lune coupa leurs petites queues, leurs courtes nageoires et leur tissa de longs voiles transparents.

● **Construction de phrases :**

Que pensez-vous des poissons chinois? — A leur place, qu'auriez-vous fait?

● **Dessin :**

Les deux poissons chinois (courtes nageoires, petites queues) entre les herbes vertes.

70. LA FLEUR MERVEILLEUSE

Il était une fois un garçon qui travaillait sur le port. Il était fort comme un bœuf, soulevait les plus lourds fardeaux en se jouant, et on l'appelait Jean-le-Fort.

Grand, avenant de visage, il n'avait qu'un défaut : il ajoutait trop facilement foi à tout ce qu'on lui disait.

Un jour, ses compagnons les portefaix résolurent de lui jouer un tour. Ils feignirent de parler entre eux et de se montrer, de l'un à l'autre, un sachet, en disant qu'il contenait « la fleur merveilleuse ». Et de se chamailler :

« Essaye-la donc, toi!

— Non, toi, qui as su la trouver.

— Et pourquoi pas Jean-le-Fort?

— Qu'a-t-il fait, pour avoir cette aubaine? On va plutôt tirer le sachet au sort. Comme cela, il n'y aura pas de jaloux. »

Tant et si bien que Jean-le-Fort leur demanda :

« Qu'y a-t-il? Et de quoi parlez-vous donc?

— De la fleur merveilleuse, parbleu. Elle nous a été donnée par un magicien. Elle a pour vertu de rendre invisible celui qui la porte sur lui, dans un sachet. Ainsi il peut aller où il veut, tout voir et tout faire, sans être vu. Mais elle perd sa vertu si le sachet est ouvert.

— J'en entends de belles, dit Jean-le-Fort, qui était simple et crédule, mais non point niais. Car comment se fait-il que, si cette fleur merveilleuse rend invisible, je continue à voir celui qui la tient?

— Parce que, expliqua un autre compagnon, pour lui donner sa vertu, il faut compter, et seulement celui qui porte la fleur : « Un,

« deux, trois ». Pour redevenir visible, il suffit de compter à l'envers : « Trois, deux, un ». Là-dessus, assez parlé. Tirons au sort. En es-tu ?

— J'en suis », dit joyeusement Jean-le-Fort.

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Il soulevait les plus lourds fardeaux en se jouant : il était si fort qu'il soulevait les plus lourds fardeaux comme s'il s'agissait d'un jeu, sans faire aucun effort. — *Avenant de visage :* il avait un visage agréable, que l'on regardait avec confiance et avec plaisir. — *Il ajoutait trop facilement foi :* il croyait trop facilement tout ce qu'on lui disait. — *Ils feignirent :* ils firent semblant. — *Se chamailler :* se disputer. — *Cette aubaine :* cette chance exceptionnelle. — *Un magicien :* une sorte de sorcier. — *J'en entends de belles :* j'entends des choses extraordinaires et qui ne sont pas croyables. — *Crédule, mais non point niais :* Jean-le-Fort croyait facilement ce qu'on lui disait, mais il n'était point sot.

● Comprenons le texte :

Pourquoi notre héros était-il appelé « Jean-le-Fort » ? — Quels étaient ses qualités et ses défauts ? — Quel tour veulent lui jouer ses compagnons ? — Que disent-ils ? — Pourquoi précisent-ils : « Elle perd sa vertu si le sachet est ouvert » ? — Qu'y a-t-il dans le sachet ? — Que croit Jean-le-Fort ?

● Copie :

Un jour, ses compagnons les porte-faix résolurent de lui jouer un tour. Ils feignirent de parler entre eux et de se montrer un sachet.

● Dictée :

La fleur merveilleuse nous a été donnée par un magicien. Elle a pour vertu de rendre invisible celui qui la porte sur lui dans un sachet.

71. LA FLEUR MERVEILLEUSE *(suite)*

On tira à la courte-paille. Naturellement, le sort tomba sur lui. Il prit le sachet, compta jusqu'à trois. Aussitôt, ses compagnons s'émerveillèrent et crièrent qu'ils ne le voyaient plus. Il recompta : « Trois, deux, un », et ses compagnons firent semblant de le retrouver. Jean-le-Fort leur dit :

« Puisque c'est ainsi, je vais me donner du bon temps. »

Et le voici en route vers le palais du roi. Des hommes d'armes et des chevaliers casqués étaient alignés de haut en bas des marches. « Un, deux, trois », dit Jean-le-Fort. Et le voilà grimpant d'un air sûr de lui les marches du palais, où il n'avait rien à faire. Mais justement parce qu'il avait l'air si sûr de lui, les hommes d'armes et les chevaliers pensèrent que ce grand jeune portefaix avait été mandé pour quelque travail et le laissèrent passer sans rien lui dire.

« Je suis vraiment invisible », pensa joyeusement Jean-le-Fort. Et il alla toujours droit devant lui. Il traversa des vestibules de marbre, des salons peints et dorés, croisa des seigneurs et des belles dames, dont nul ne prit garde à lui. Tant et si bien qu'il arriva dans la chambre de la fille du roi. Celle-ci était seule, belle comme le jour, mais, assise dans son fauteuil doré, elle pleurait tant qu'elle pouvait.

Jean-le-Fort murmura vite : « Trois, deux, un », pour se rendre visible, salua poliment la princesse, et dit : « Princesse, pourquoi pleurez-vous ? »

La fille du roi sursauta.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Il avait été mandé : il avait été appelé pour faire un travail. Les gardes trouvent donc sa présence naturelle et ne lui demandent rien. — *La fille du roi sursauta :* elle se croyait seule; lorsque Jean-le-Fort lui parle, elle est surprise.

● **Comprenons le texte :**

Naturellement, le sort tomba sur lui. Pourquoi? — Pourquoi Jean-le-Fort peut-il circuler dans le palais du roi, puisqu'il n'est pas invisible? — Où arrive Jean-le-Fort? — Pourquoi Jean-le-Fort pense-t-il qu'il est vraiment invisible?

● **Dessin :** Un homme d'armes.

● **Copie :**

On tira à la courte-paille. Naturellement, le sort tomba sur lui. Il prit le sachet, compta jusqu'à trois. Aussitôt, ses compagnons s'émerveillèrent.

● **Dictée :**

Jean-le-Fort avait l'air si sûr de lui que les hommes d'armes et les chevaliers pensèrent que ce grand jeune portefaix avait été mandé pour quelque travail.

● **Élocution :**

Jean-le-Fort salue poliment la princesse. Imitez cette phrase en complétant : La boulangère reçoit ... ses clients. — Le maître encourage ... l'élève attentif. — Le forgeron frappe ... sur l'enclume. — Jeanne habille ... sa poupée.

72. LA FLEUR MERVEILLEUSE *(fin)*

Mais, voyant ce visage souriant et hardi, elle dit :

« Je pleure parce que mon père veut me faire épouser un prince laid, bossu et méchant. Ses armées sont autour de la ville. Si je refuse, il prend tout d'assaut, tue mon père et m'emmène captive.

— C'est à voir, fit Jean-le-Fort. Dites « non », et je me charge du reste.

— Comment ferez-vous?

— On m'appelle Jean-le-Fort. Et je fais, aujourd'hui, tout ce que je veux. »

La princesse, qui ne demandait pas mieux, alla charger le roi son père de transmettre son refus. Aussitôt les clairons sonnèrent, le vilain prince donna l'assaut, força les portes et se rua sur le palais. Mais Jean-le-Fort, qui se croyait invisible (« Un, deux, trois »), s'arma d'une massue, assomma les assaillants, rallia les troupes, délivra le roi que l'ennemi emmenait déjà, et fit, d'un bon coup, éclater la tête du vilain prince comme une coloquinte.

« Qui es-tu? dit le roi en l'embrassant après la victoire.

— Jean-le-Fort!

— Le bien nommé. Tu es chevalier? Tu es noble?

— Pas encore, Sire! Mais je suis invisible!

— On ne le dirait pas! Eh bien, je te fais chevalier et seigneur.

— Merci, Sire.

— Il n'y a pas de quoi. Tu m'as sauvé la vie, mon royaume, ma fille. Demande-moi ce que tu voudras.

— Je vous demande la fille.

— Peste, tu n'es pas dégoûté. Enfin, si elle veut, je veux bien. »

La princesse dit « oui ». Il y eut de belles noces. Mais quand la princesse voulut voir la fleur qui rendait invisible, l'expérience ne réussit pas...

« Parbleu, dit Jean-le-Fort, le sachet s'est déchiré pendant la bataille et le talisman a perdu sa vertu! »

Roger DEVIGNE, *le Légendaire des provinces françaises* (Horizons de France).

● **Comprenons les mots :**

Captive : prisonnière. — *Rallia :* rassembla. — Une *coloquinte* est une sorte de concombre. — *Le talisman :* la fleur merveilleuse au pouvoir magique.

● **Comprenons le texte :**

Que dit Jean-le-Fort à la princesse? — Que fait-elle? — Pourquoi Jean-le-Fort est-il vainqueur? — Qu'ont dû penser les compagnons de Jean-le-Fort qui avaient voulu lui jouer un tour?

● **Copie :**

Je pleure parce que mon père veut me faire épouser un prince laid, bossu et méchant. Ses armées sont autour de la ville.

● **Dictée :**

Aussitôt les clairons sonnèrent, le vilain prince donna l'assaut, força les portes et se rua sur le palais

● **Complétons les phrases :**

Je travaille parce que ... — Je ris parce que ... — Je me repose parce que ...

73. LE DIABLOTIN ET LE VILAIN

Les diables possédaient jadis une île déserte dans laquelle ils venaient prendre leurs ébats quand ils avaient quelques jours de congé. Il advint qu'un pauvre laboureur, poussé par la misère, osa y semer du blé. Un diablotin qui n'avait pas encore de barbe au menton l'aperçut.

« Hé ! l'homme, lui cria-t-il, ce champ n'est pas à toi; il m'appartient et je m'en vais te faire déguerpir au plus vite; attends un peu !

— Soyez bon diable, implora le cultivateur; ma famille meurt de faim et je ne possède pas une motte de terre. Laissez-moi semer ce blé pour m'aider à vivre l'an prochain.

— Ta, ra, ta, ta ! Je n'y consentirai qu'à une condition : je te laisserai mon champ, mais nous partagerons la récolte; je ne serais pas fâché d'avoir un peu d'argent de poche.

— Tope là !

— Nous ferons deux lots : dans l'un, ce qui sortira de terre ; dans l'autre, ce qui restera sous terre. Le choix m'appartient, car tu n'es qu'un vilain, et je choisis ce qui sera sous terre. A quand la récolte ?

— A la mi-juillet.

— Bien, je m'y trouverai ; en attendant, fais ce qu'il faut faire ; travaille, vilain, travaille ! »

Le cultivateur laboura, sema, hersa. Le blé vint, les épis se formèrent ; ils jaunirent et la mi-juillet arriva. Le diablotin reparut.

« Allons, vilain, dit-il, moissonne. Il est temps de faire le partage dont nous sommes convenus. »

Le cultivateur prit sa faux sans mot dire et se mit à l'œuvre. Ses deux fils se joignirent à lui : pendant qu'il abattait les épis lourds de grains, ils les liaient en gerbes. Derrière eux trottait le diablotin, aidé d'un escadron de diableteaux qu'il avait appelés pour la circonstance ; dès qu'un épi avait été fauché, ils se hâtaient d'arracher ce qui en restait. La troupe infernale fit ainsi un grand tas de chaume.

La moisson finie, le cultivateur enleva ses gerbes, les fit passer sous le fléau, mit son blé en sacs et le porta au marché. Le diablotin y porta de même ses bottes de chaume : mais, tandis que le cultivateur vendait sans peine sa part de récolte, le diablotin ne put tirer un sou de la sienne...

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Un vilain : c'était le nom qu'on donnait aux paysans. — *Prendre ses ébats :* se divertir, s'amuser. — *Il advint :* il arriva. — *Déguerpir :* quitter rapidement l'endroit. — *Tope là ! :* taper dans la main en signe d'accord. — *La troupe infernale :* le diablotin et ses diableteaux.

● Comprenons le texte :

Pourquoi dit-on que c'était « un diablotin qui n'avait pas encore de barbe au menton »? — Quel marché propose le diablotin? Pourquoi? Pourquoi le paysan accepte-t-il ce marché? — Qu'arrive-t-il?

● Copie :

Le cultivateur laboura, sema, hersa. Le blé vint, les épis se formèrent; ils jaunirent et la mi-juillet arriva. Le diablotin reparut.

● Dictée :

La moisson finie, le cultivateur enleva ses gerbes, les fit passer sous le fléau, mit son blé en sacs et le porta au marché. Le diablotin y porta ses bottes de chaume.

● Complétons les phrases :

Pendant que le train arrive, ... — Pendant que Papa se prépare, ... — Pendant que Maman met le couvert, ...

74. LE DIABLOTIN ET LE VILAIN *(fin)*

Le diablotin alla trouver le cultivateur et lui dit :

« Vilain, tu m'as trompé pour cette fois, mais tu ne me tromperas plus.

— Comment l'aurais-je fait? s'écria le cultivateur. N'est-ce pas plutôt vous, monsieur le Diable, qui pensiez me tromper? Vous ne saviez probablement pas que des épis devaient sortir de terre et vous comptiez bien retrouver mon grain où il était tombé.

— Laissons cela et écoute-moi : je retiens pour ma part de l'année prochaine le dessus de la terre; toi, tu auras le dessous.

— Oui, monsieur le Diable; si cela vous est égal, je compte semer des raves.

— Sème ce que tu voudras : en quoi cela peut-il m'intéresser? Fais ce qu'il faut faire et travaille, vilain, travaille! »

Le cultivateur n'épargna pas plus ses peines que l'an d'avant, et quand le diablotin revint avec ses diableteaux, le champ de raves était magnifique. Tout joyeux, ils se répandirent çà et là pour couper les feuilles et les mettre en bottes. A quelques pas en arrière, le cultivateur et ses fils arrachaient les raves.

Le marché se tint le mois suivant; quand le diablotin présenta ses feuilles sèches, qui n'étaient plus bonnes même à faire la litière, personne n'en voulut, et tout le monde se moqua de lui.

On ne le revit plus jamais et le cultivateur resta maître du champ.

D'après RABELAIS, *Pantagruel.*

● **Comprenons les mots :**

Laissons cela : ne parlons plus de cela. Le paysan a deviné juste, et le diablotin préfère qu'on ne parle pas de cela. — *Il n'épargna pas ses peines :* il travailla beaucoup.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi le paysan dit-il : « Monsieur le Diable »? — Quel est le nouveau marché que propose le diablotin? — Pourquoi choisit-il cette fois ce qui est au-dessus de la terre? — Pourquoi le paysan accepte-t-il? — Qu'arrive-t-il?

● **Dessin :** Les raves.

● **Copie :**

Laissons cela et écoute-moi : je retiens pour ma part de l'année prochaine le dessus de la terre; toi, tu auras le dessous.

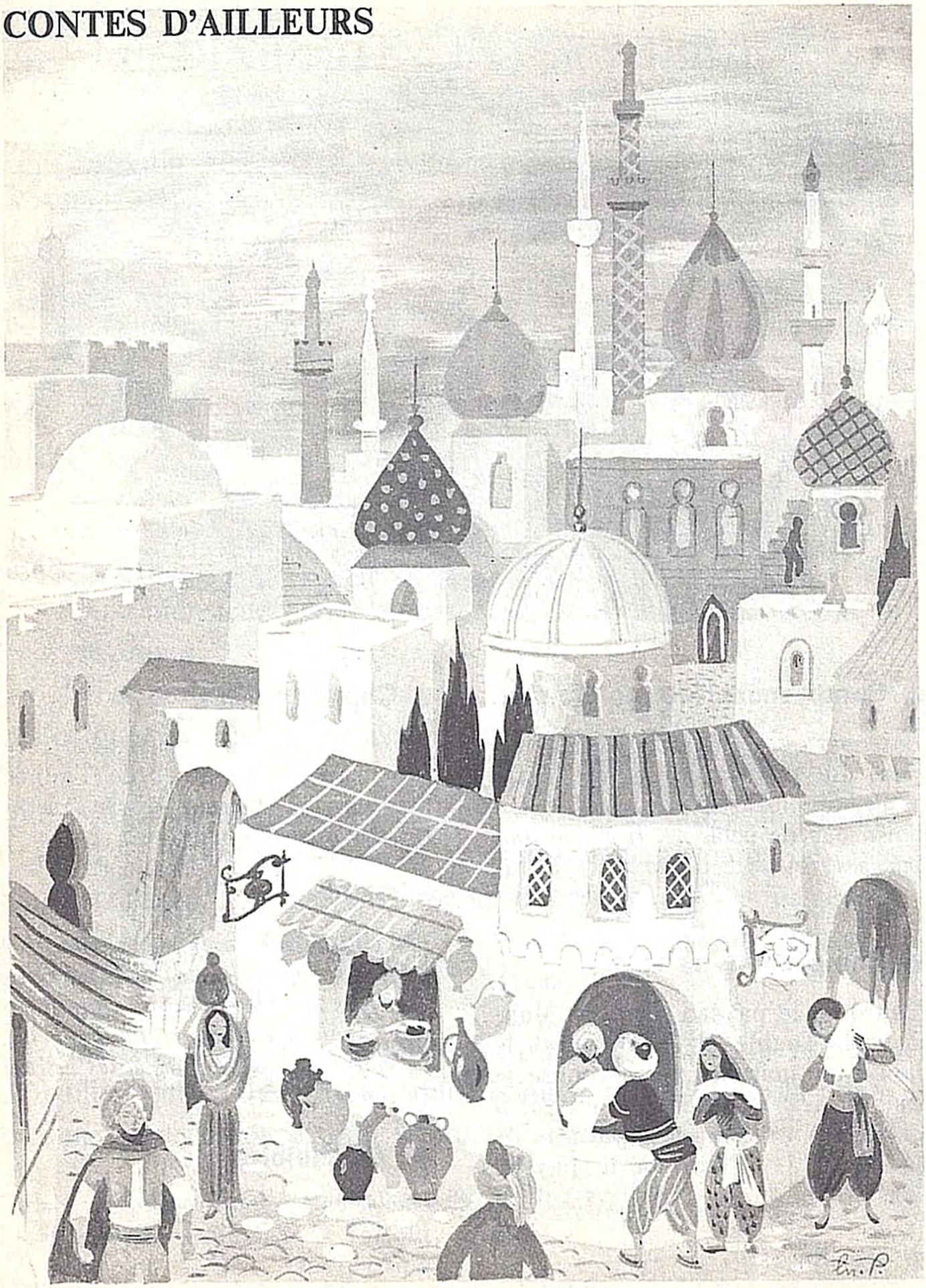
● **Dictée :**

Le cultivateur n'épargna pas ses peines et, quand le diablotin revint avec ses diableteaux, le champ de raves était magnifique. Tout joyeux, ils coupèrent les feuilles et les mirent en bottes.

● **Vocabulaire :**

Quels mots retrouve-t-on dans : diablotin? — litière? — intéresser? — cultivateur?

CONTES D'AILLEURS



75. L'ÉLÉPHANT BLANC

Dans une très vieille ville de l'Inde, au joli nom de Patalipoutra, vivait, il y a bien longtemps, un blanchisseur.

C'était un homme riche, car il avait une foule de clients qui lui apportaient régulièrement leur linge et tous leurs habits à nettoyer. Dans l'Inde, le soleil est si chaud que l'on est tout vêtu de blanc, ou du moins de couleurs claires, et la fine poussière qui monte du sol desséché salit si fort les vêtements qu'il faut les changer bien souvent ; et cela faisait au blanchisseur beaucoup de travail.

Mais, comme il s'était enrichi par son travail, il était jalousé par un potier, son voisin. Celui-ci trouvait la maison du blanchisseur trop luxueuse, ses clients trop nombreux. Il s'employa à attirer les passants, installant devant sa porte les objets usuels qu'il confectionnait avec l'argile : des vases où l'eau se tient si fraîche, des assiettes pour recevoir le riz, des gobelets où l'on verse les boissons teintées de plantes aromatiques, etc. Et le potier avait, tout comme le blanchisseur, gagné la confiance du roi, dont il était le fournisseur.

Il récoltait moins d'argent que son voisin. Aussi résolut-il de lui jouer un vilain tour afin de le ruiner. Un jour, il alla donc trouver le roi :

« Votre Majesté sait combien il serait glorieux pour Elle d'être le possesseur d'un éléphant blanc. Eh bien, je sais que le blanchisseur mon voisin a un procédé mystérieux qui ferait de votre éléphant royal, d'un gris presque noir aujourd'hui, un éléphant tout éclatant de blancheur. Votre Majesté serait ainsi le souverain le plus célèbre et le plus envié de l'Inde entière. »

Le roi se mit d'abord à sourire, pensant que pareille transformation était impossible. Mais le potier avait l'air si sûr d'avoir surpris le secret du blanchisseur qu'il commença à croire pour de bon qu'il pourrait posséder bientôt un éléphant blanc.

Quand le blanchisseur se vit enjoindre de blanchir l'éléphant royal, il fut très tenté de faire résonner les voûtes du palais d'un énorme éclat de rire. Il savait le roi têtu et cruel : il comprit bien vite qu'il fallait accepter, mais en rendant au potier le méchant tour que celui-ci avait préparé.

(A suivre.)

● **Comprenons les mots :**

Luxueuse : richement installée. — Les *plantes aromatiques* colorent et parfument les boissons. — *Le ruiner :* l'empêcher de réussir dans son commerce. — *Un éléphant blanc:* d'ordinaire, les éléphants ont la peau grise; très rarement blancs, ils sont alors considérés comme des dieux. — *Un procédé mystérieux :* une manière de faire soigneusement cachée. — *Il se vit enjoindre :* il reçut l'ordre de blanchir l'éléphant.

● **Comprenons le texte :**

Pourquoi le potier veut-il faire croire au roi une chose aussi étonnante? — Comment se fait-il que le roi ait pu le croire? — N'est-il pas naturel que le blanchisseur ait d'abord eu envie de rire? — A-t-il ri? Pourquoi?

● **Copie :**

Employer — nettoyer — mystérieux — royal — il croyait — j'emploie — je nettoie — un mystère — le roi — je crois.

● **Dictée :**

Le roi croyait que le blanchisseur possédait un procédé mystérieux pour blanchir les éléphants comme on nettoie le linge.

● **Vocabulaire :**

Dites ce que fait : le potier — le vannier — le chaudronnier — le quincaillier — le faïencier — le tapissier — le charpentier. — *Quelle différence y a-t-il entre :* un verre — une timbale — une coupe — une tasse — un récipient — un vase?

● **Dessin :** Une suite d'éléphants.

76. L'ÉLÉPHANT BLANC *(suite)*

« Sire, dit-il, c'est chose facile pour moi, ce que vous demandez là. Cependant, il me faudra tremper votre éléphant dans une très grande cuve emplie d'une eau bien savonneuse. Or, je ne possède malheureusement pas de récipient assez vaste pour contenir un aussi gigantesque animal que celui de Votre Majesté. Mon voisin le potier pourra certainement, sur votre ordre, me le construire. »

Le roi fit alors revenir en hâte le potier et lui ordonna de fabriquer un vase aux dimensions telles que l'éléphant pût y tenir à l'aise. Le potier comprit qu'à son tour il avait été joué et que le blanchisseur se vengeait de lui.

Il réunit en hâte ses parents et ses amis, les chargeant de lui apporter une énorme quantité d'argile. Ils en recueillirent de leur mieux, partout où ils en trouvèrent, la rapportant dans de larges corbeilles plates qu'ils plaçaient sur leur tête. Chaque fois qu'ils arrivaient dans le jardin du potier, ils déversaient leur charge qui, s'ajoutant l'une à l'autre, formèrent bientôt une petite colline d'argile.

Alors on se mit au travail; il fallut des jours et des jours pour confectionner une cuve immense, autour de laquelle, quand elle fut terminée, on se mit à danser de joie.

Sur de longs bâtons que soutenaient leurs solides épaules, cinquante hommes portèrent en triomphe le long et large bassin jusqu'au palais du roi. Ils furent accueillis par les félicitations du roi qui, du du haut de sa terrasse, les avait regardés venir.

Le blanchisseur fut aussitôt convoqué.

Il fit allumer un grand feu au milieu des jardins du palais. La baignoire de l'éléphant fut placée sur les bûches; les servantes l'emplirent à l'aide de cruches d'eau puisée dans le Gange. L'eau commençant à chauffer, on jeta dedans de grandes quantités de savon.

(A suivre.)

● Comprenons les mots :

Sire — *Votre Majesté :* mots prononcés seulement pour les rois. — *Argile* ou *terre glaise :* terre facile à modeler. — *En triomphe :* très fiers d'avoir réussi un pareil bassin. — *Convoquer le blanchisseur :* lui donner l'ordre de venir. — Le *Gange* est un très grand fleuve de l'Inde.

● Comprenons le texte :

Que pensez-vous de la réponse du blanchisseur? — Si vous étiez à la place du potier, que vous diriez-vous? — Quand le bassin fut terminé, qu'espérait le potier? — Le blanchisseur était-il inquiet ou rassuré? Pourquoi?

● Dictée :

En hâte — en triomphe — malheureusement — recueillir — accueillir — emplir — confectionner — chauffer — une quantité — un récipient — une baignoire.

● Construisons des phrases :

Imitez : *Sur de longs bâtons, cinquante hommes portent le bassin jusqu'au palais du roi :* Avec son lourd marteau ... (le forgeron au travail). — Sur de hauts échafaudages ... (le maçon qui bâtit une maison). — Malgré les redoutables épines ... (l'explorateur dans les fourrés).

77. L'ÉLÉPHANT BLANC *(fin)*

Le lendemain, l'eau était si mousseuse qu'elle ressemblait aux vagues de la mer, frangée d'écume. On laissa le feu s'éteindre, et les serviteurs, qui, pour l'entretenir, avaient abattu des arbres massifs, prirent leur repos. Au bout de trois jours, l'eau s'étant refroidie suffisamment pour ne pas brûler l'éléphant royal, il arriva conduit par son cornac.

Un peu surpris, car il n'avait jamais connu de bain en dehors des rivières où il aimait se rafraîchir, il consentit tout de même à pénétrer dans cette eau inaccoutumée. Mais en s'asseyant il fit éclater en mille morceaux la cuve d'argile, dont l'épaisseur était trop faible pour supporter un poids aussi considérable. L'eau se mit à couler en longs ruisseaux mousseux, et l'éléphant, furieux, tapant de ses énormes pattes, faisait s'envoler par centaines les bulles de savon.

Le potier dut recommencer son œuvre. Il rassembla de nouveau tous ceux qu'il connaissait, les suppliant de l'aider.

Ils répondirent à son appel, et la cuve qu'ils édifièrent fut cette fois si lourde que deux cents hommes ne purent la porter.

On recommença encore et, en la soulevant, les porteurs la brisèrent. On réussit à en construire une autre, mais l'épaisseur des parois était telle que la chaleur de la flamme ne put jamais réchauffer l'eau. Les tentatives continuèrent ainsi pendant des années. Le potier perdit peu à peu tous ses amis, toute sa fortune. Il fut enfin obligé de renoncer à son entreprise. Le roi, furieux, le chassa : il ne pouvait lui pardonner de lui avoir fait espérer l'impossible.

Seul le blanchisseur avait été assez habile pour se défendre du potier, en exigeant de lui une chose irréalisable. Mais, comme il était bon, il eut pitié de la détresse de son méchant voisin; il le sauva de la misère.

Et le blanchisseur vécut de longues années très heureux, car le roi avait compris la leçon et l'avait choisi pour son conseiller.

Marie-Simone RENOU, conte indien extrait de *Cent et Un Contes choisis* (Gründ).

● Comprenons les mots :

Frangé d'écume : bordé d'écume. — *Cornac:* celui qui conduit l'éléphant. — *Édifier :* construire. Un édifice est une construction. — *Une chose irréalisable :* qu'il n'est pas possible de faire. — *Il eut pitié de la détresse :* il comprit combien le potier était devenu malheureux et le soulagea.

● Comprenons le texte :

Pourquoi le potier a-t-il *supplié* tous ceux qu'il connaissait? — Pour quelle raison le roi a-t-il chassé le potier? — Qui a été le plus habile? — Et qui se montre le meilleur? — Que fait le roi, à la fin du conte? — Pourquoi?

● **Copie :**

L'eau était si mousseuse qu'elle ressemblait aux vagues de la mer, frangée d'écume. L'éléphant faisait s'envoler les bulles de savon.

● **Dictée :**

Seul le blanchisseur avait été assez habile pour se défendre du potier en exigeant de lui une chose irréalisable.

● **Vocabulaire :**

Quels sont les mots féminins correspondant à : blanchisseur, porteur, voisin, roi, ami, conseiller, furieux, bon, méchant, heureux.

● **Dessin :**

L'éléphant dans la cuve.

78. L'AGNEAU À TOISON D'OR

Le roi des Bourkouches s'en vint un jour voir le roi Mathias; ils se saluèrent amicalement. Le roi des Bourkouches dit à son ami :

« J'ai entendu dire que vous aviez un mouton à toison d'or. Est-ce vrai?

— C'est vrai, dit le roi Mathias; parmi mes moutons, j'ai un agneau à toison d'or, mais j'ai en outre un berger qui n'a jamais menti.

— Oh! Oh! dit le roi des Bourkouches, j'arriverai bien à vous prouver que votre berger ment!

— Convenez, répondit Mathias, que cela est extraordinaire!

— J'en conviens, répondit le roi des Bourkouches, mais j'arriverai bien à le faire mentir, car je vais le tromper de telle sorte qu'il ne puisse faire autrement. »

Mathias ajouta avec assurance : « Je parie n'importe quoi qu'il ne mentira pas. Tenez, je mets comme enjeu la moitié de mon pays! »

Touché au vif par cette repartie, le roi des Bourkouches répliqua : « S'il ne ment pas, je donne aussi la moitié de mon royaume ! »

Le roi des Bourkouches souhaite le bonsoir au roi Mathias et s'éloigne en songeant à la ruse qu'il allait préparer.

Le lendemain, il troqua ses vêtements contre ceux d'un paysan et s'en vint, ainsi vêtu, à la ferme du roi Mathias. Là, il trouva le berger — celui qui ne ment jamais ! Il le salua : « Salut, berger !

— Bonjour, Sire !

— Qui te dit que je suis un roi ? Je suis un paysan !

— C'est à votre voix que je vous reconnais ! »

Le roi des Bourkouches, étonné, se dit qu'il fallait s'y prendre autrement ; il fit alors une proposition au berger : « Je te donnerai beaucoup d'argent, six chevaux et un carrosse si tu me donnes l'agneau à toison d'or.

— Ah ! Sire, dit le berger épouvanté, pour rien au monde je ne le donnerai. Le roi Mathias me pendrait ! »

Malgré toutes les promesses, le berger ne voulut rien savoir.

La fille du roi des Bourkouches, voyant son père rentrer fort triste à la maison, lui dit : « Ne vous affligez pas, mon père. J'irai avec un gros morceau d'or, et, moi, je le tromperai. »

(A suivre.)

Comprenons les mots :

Enjeu : ce que l'on apporte pour parier. — *Touché au vif :* tellement surpris qu'il se croirait blessé de ne pas faire autant, et il parie aussi la moitié de son royaume. — *Repartie :* réponse. — *Il troqua :* il changea.

Comprenons le texte :

Que dit le roi Mathias du berger? — Que prétend le roi des Bourkouches? — Quelle est la ruse de ce dernier? — Que propose-t-il?

Dictée :

Le roi troqua ses vêtements contre ceux d'un paysan et s'en vint, ainsi vêtu, à la ferme. Le berger le reconnut et ne voulut pas donner le mouton.

Élocution :

Deux enfants font un pari. Racontez.

Dessin : Le berger.

79. L'AGNEAU À TOISON D'OR *(suite)*

Elle emporta un coffret plein d'or pur, ainsi qu'une bouteille de bon vin mêlé de miel. Elle comptait sur leur pouvoir pour tromper le berger. Mais le berger ne voulut rien entendre. Il ne répondit à aucune de ses sollicitations. Il redoutait trop le courroux de son maître s'il donnait l'agneau à toison d'or.

La fille du roi gagna pourtant la partie. Elle taquina tant et si bien le pauvre berger qu'il finit par boire le vin, et ce qui devait arriver arriva : le vin mit le berger de joyeuse humeur, il céda et finit par dire : « Je te donnerai l'agneau à toison d'or si tu promets de devenir ma femme, car je n'ai pas besoin d'argent, j'en ai assez. »
La princesse promit et dit encore au berger : « Tue l'agneau, écorche-le, mange sa chair ; il ne me faut que la toison. »

Et c'est toute joyeuse qu'elle courut vers son père lui remettre la toison d'or du roi Mathias. Le roi des Bourkouches exultait ! Il était si heureux d'avoir trompé le misérable berger qu'il en oublia de demander à sa fille à quel prix elle avait obtenu la toison.

Le lendemain matin, le malheureux berger comprit ce qu'il avait fait. Il fut pris d'une grande peur. Qu'allait-il dire à son maître, le roi Mathias ? Triste et honteux, il s'en fut au palais du roi, songeant avec amertume que, pour la première fois, il allait peut-être mentir ! Mais comment ferait-il pour mentir ?

En route, trouvant un trou de souris, il y planta son bâton, posa dessus son manteau. Il recula, puis avança vers lui, le salua et lui parla comme si c'était le roi en personne :
« Bonjour, Sire !
— Quoi de neuf à la ferme ?

— Rien, pour sûr, si ce n'est que l'agneau à toison d'or a disparu; le loup l'a mangé. » En disant ces mots, le berger frémit de peur.

« Tu mens, car il aurait aussi mangé les autres ! »

Sur ce, il reprit sa canne et continua son chemin. Plus loin, il s'arrêta de nouveau devant un trou de souris, y planta sa canne, la revêtit de son petit gilet, la coiffa de son chapeau et lui fit derechef de grands saluts. *(A suivre.)*

● **Comprenons les mots :**

De ses sollicitations : de ses demandes. Lesquelles? — *Le courroux :* la grande colère. — *Le roi exultait :* était transporté de joie. Pourquoi? — *Songeant avec amertume :* avec une tristesse où il y a des regrets. — *Lui fit derechef de grands saluts :* le salua de nouveau.

● **Comprenons le texte :**

Que veut faire la fille du roi? — Que demande alors le berger? — Quels sont les sentiments du berger? — Que fait-il le long du chemin?

● **Copie :**

Trouvant un trou de souris, il y planta son bâton, posa dessus son manteau. Il recula, puis avança vers lui, et lui parla comme si c'était le roi.

● **Dictée :**

Le berger ne répondait à aucune sollicitation. Il craignait trop le courroux de son maître s'il donnait l'agneau à toison d'or.

● **Complétons les phrases :**

La princesse emporte ... — La ménagère achète ... — Le camion transporte ... — Le bon écolier oublie-t-il ...? — Le roi ne demanda pas à sa fille ...

● **Dessin :**

Le bâton revêtu du manteau.

80. L'AGNEAU À TOISON D'OR *(fin)*

« Bonjour, Sire!

— Quoi de neuf à la ferme?

— Rien d'important, si ce n'est que l'agneau à toison d'or s'est noyé dans le puits!

— Tu mens, car les autres moutons se seraient noyés aussi! »

De plus en plus malheureux, le berger reprit sa canne, et pour la troisième fois la planta dans un trou de souris qui se trouvait sur la route. Il la couvrit de son écharpe, recula, et lui parla comme s'il parlait au roi :

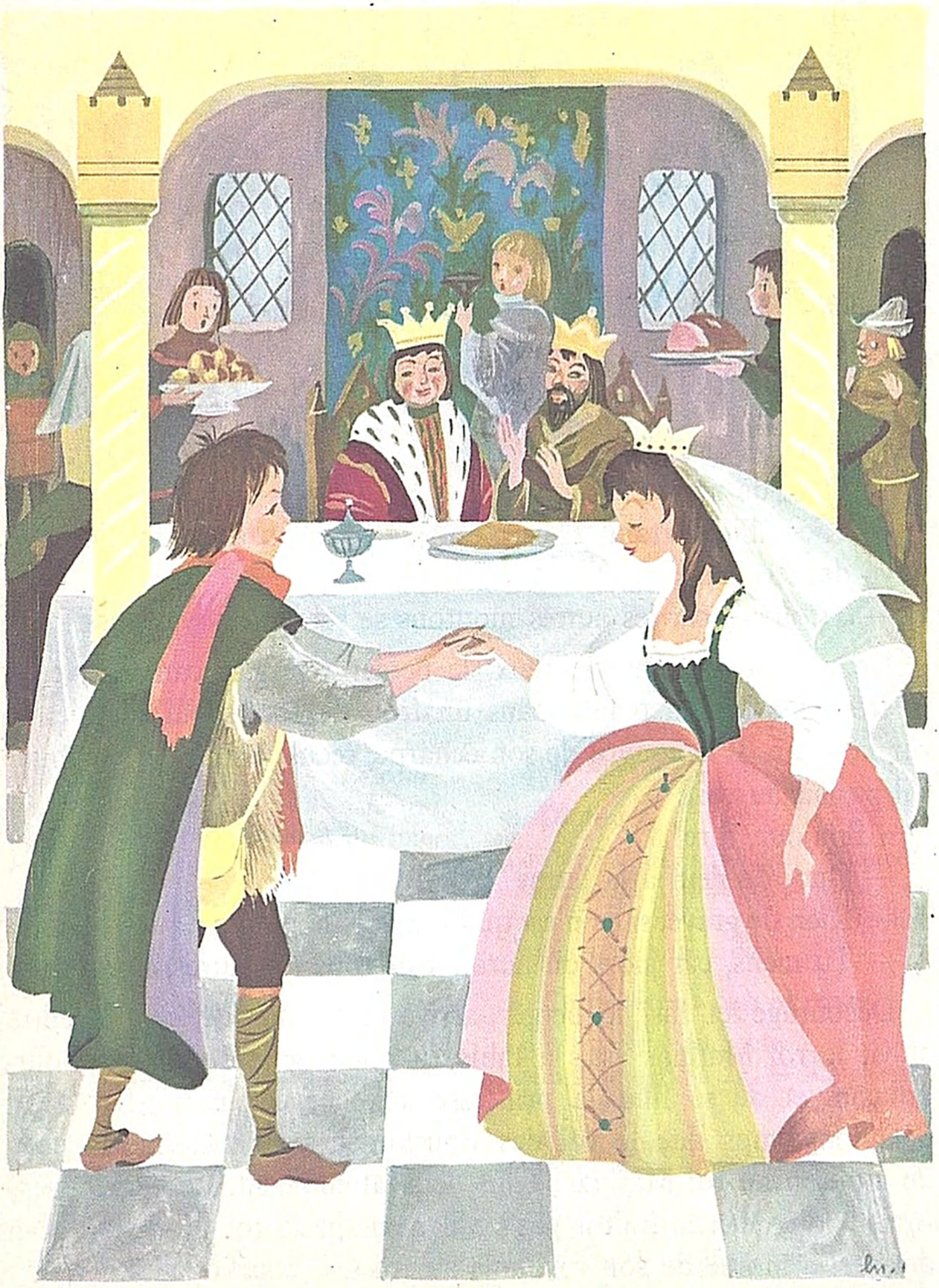
« Bonjour, Sire!

— Quoi de neuf à la ferme?

— Rien de grave, si ce n'est qu'on a volé le mouton à toison d'or.

— Tu mens, car alors on aurait volé tous les autres moutons! »

Découragé et las, le berger arriva au palais du roi. Il entra et vit le roi Mathias assis à table en compagnie du roi des Bourkouches et de sa fille, la princesse aux cheveux noirs. Il y avait déjà longtemps que le roi des Bourkouches avait donné la peau de mouton au roi Mathias. Tous deux attendaient. Le berger mentirait-il ou ne mentirait-il pas? S'il mentait, le roi Mathias devait donner la moitié de son royaume au roi des Bourkouches.



« Bonjour, Sire!

— Quoi de neuf à la ferme? dit le roi.

— Rien d'important, si ce n'est que j'ai échangé un agneau à toison d'or contre un joli agneau noir. »

Mathias était ravi.

« Bon, eh bien! dit-il, apporte-le ici qu'on le voie.

— Il est ici entre les deux rois, dit le berger, en désignant la princesse.

— Bravo! dit le roi Mathias. Tu n'as pas menti, je te donne la moitié du royaume des Bourkouches que je viens de gagner!

— Bien, dit le roi des Bourkouches, moi, je te donne ma fille, tu l'aimes déjà et elle t'aime aussi. »

Et c'est ainsi que le petit berger du roi Mathias, pour n'avoir jamais menti, devint roi des Bourkouches.

Conte hongrois, extrait de *Nabandji, la fille aux crapauds* (SUDEL).

● **Comprenons les mots :**

Mathias était ravi : le roi était transporté de joie parce que le berger n'avait pas menti.

● **Comprenons le texte :**

Que fait le berger le long du chemin pour s'exercer à mentir? — Mais réussit-il? — Que dit-il au roi? — Quel est l'agneau noir dont il parle? — Qu'arrive-t-il au berger?

● **Copie :**

Découragé et las, le berger arriva au palais du roi. Il entra et vit son maître assis à table en compagnie du roi et de sa fille, la princesse aux cheveux noirs.

● **Dictée :**

De plus en plus malheureux, le berger reprit sa canne, et pour la troisième fois la planta dans un trou de souris qui se trouvait sur la route.

● **Imitons la phrase :**

Découragé et las, le berger arrive au palais du roi.
Joyeux, le chien ... — Triste, l'oiseau ... — Fatigué, le mendiant ... — Attentif, le médecin ...

● **Dessin :**

Les deux rois à table.

81. LA PART DU LION

Ils étaient quatre, partis à la chasse ensemble : le Lion, maître du désert ; le Tigre, semblable à un gros chat rayé de jaune et de noir ; la Panthère, plus souple encore dans sa robe jaune ; et le Chacal, le plus chétif des quatre, le plus petit, mais le plus astucieux. Ils avaient trotté tout le jour, de compagnie, à travers les hautes herbes et les taillis épineux, cherchant les traces des proies sur le sable, et leur odeur dans le vent qui court... Le soir venu, ils entassèrent leur butin : une gazelle, un sanglier et un de ces lièvres qui semblent courir sur le sol comme une pierraille lancée par une fronde.

Les chasseurs avaient faim. Alors le Lion dit au Tigre :

« Fais vite les parts, ô Tigre ! que nous puissions dîner. »

Plus inquiet que touché par cette confiance et craignant de ne point satisfaire le roi du désert, Tigre répondit :

« Fais-les toi-même, ô Lion ! n'es-tu pas notre seigneur ?

— Je suis las et n'en ai point envie.

— Alors, tire-les au sort. »

Cette fois, Lion se fâche : « Tigre, j'ai ordonné. A toi d'obéir. »

Tigre, tremblant, se hâta de distribuer les parts de gibier. Et il dit : « Lion, tu auras la gazelle; moi, Tigre, je prendrai le sanglier; Panthère et Chacal se partageront le lièvre. »

Tigre pensait avoir bien fait les choses et, du regard, il sollicitait l'approbation de Lion.

Mais Lion, levant sa patte armée de fortes griffes, d'un seul coup et sans même se courroucer de nouveau, frappa Tigre qui s'abattit sur le sable en hurlant, la jambe cassée. Sire Lion se détourna avec hauteur et indifférence.

« Tu ne sais pas faire un partage, déclara-t-il, méprisant, au blessé. Chacal, sépare les proies et prends garde de me faire languir ! J'ai faim. »

La voix royale résonnait en grognements rauques. Chacal, sa queue entre les jambes, s'empressa d'obéir. Il prit la gazelle dans ses bras, la traîna jusqu'à Lion, et lui en fit hommage en disant : « Voici. »

Puis, aussitôt, Chacal saisit le sanglier, qu'il déposa devant Lion en ajoutant : « Et voilà pour ton dîner, ô Lion ! Quant au lièvre, il suffira amplement pour Tigre, Panthère et moi-même. »

Tigre et Panthère riaient jaune devant ce propos et leurs babines commençaient de se retrousser sur leurs dents. Mais Lion, les foudroyant de son regard, acquiesça avec majesté.

« Cela est bon. Voilà un partage judicieux et qui me plaît. Qui donc, Chacal, t'apprit à si bien répartir le butin ? »

Et pour une fois, il répondit sans malice, en toute vérité :

« C'est la jambe cassée de Tigre, Seigneur ! »

Jean MAUCLÈRE, *Contes arabes* (F. Lanore).

● Comprenons les mots :

Les traces des proies : les marques laissées par le passage des bêtes qu'ils chassaient. — *Le butin :* les bêtes qu'ils ont tuées. — *Plus inquiet que touché :* ce que lui ordonne le lion lui fait plus peur que plaisir. — *Sollicitait l'approbation :* lui demandait s'il approuvait, s'il était d'accord. — *Se courroucer :* se mettre en colère. — *Languir :* attendre. — *En fit hommage :* lui offrit. — *Il suffira amplement :* ce sera même beaucoup. — *Rire jaune :* s'efforcer de rire, sans en avoir envie. — *Acquiesça avec majesté :* approuva avec un ton de roi. — *Un partage judicieux :* juste, bien fait.

● Comprenons le texte :

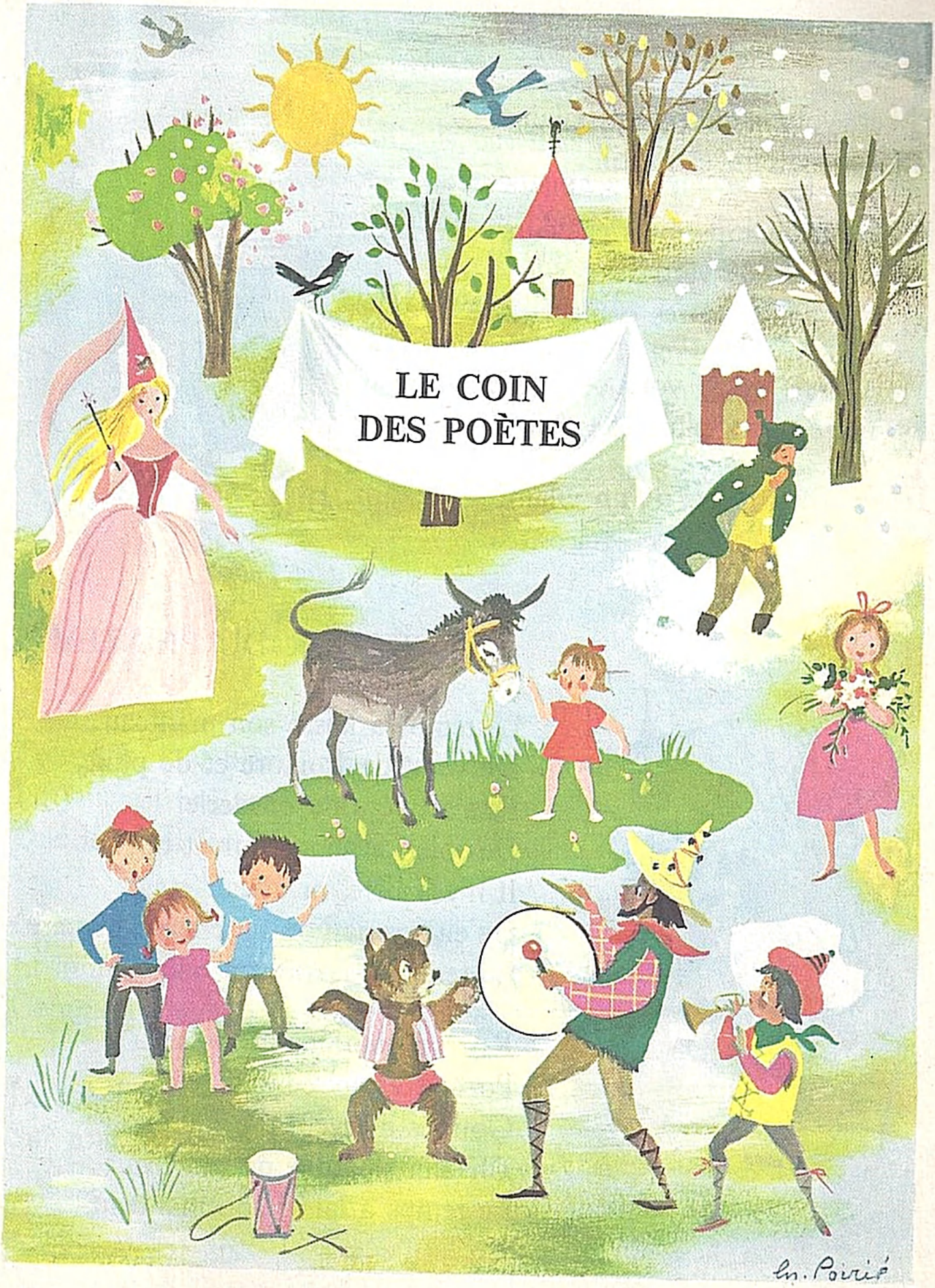
Le tigre désirait-il faire les parts? Pourquoi? — Pourquoi le lion a-t-il frappé le tigre? — Le partage du chacal vous paraît-il honnête? astucieux? Pourquoi? — Comment se fait-il que le chacal ait cependant partagé ainsi? — Que pensez-vous de cette justice du lion, du plus fort?

● Dictée :

Lion, levant sa patte armée de fortes griffes, d'un seul coup frappa Tigre qui s'abattit sur le sable en hurlant, la patte cassée.

● Vocabulaire et élocution :

Essayez de faire le portrait, comme celui des quatre personnages du récit, de l'ours, du singe, de la girafe, du crocodile.


LE COIN
DES POÈTES
Ln. Poirié

HIVER

Hiver, vous n'êtes qu'un vilain!
Été est plaisant et gentil...

Été revêt champs, bois et fleurs
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs...

Mais vous, hiver, vous êtes plein
De neige, vent, pluie et grésil...

Hiver, vous n'êtes qu'un vilain.

Charles d'ORLÉANS.

LE RETOUR DU PRINTEMPS

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.
Il n'y a bête, ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie;
Chacun s'habille de nouveau;
Le temps a laissé son manteau.

Charles d'ORLÉANS.

AVRIL

Les tilleuls, les lilas d'Espagne et les sureaux
Sous l'averse chaude d'avril
S'épanouissent. Quand le soleil brillera-t-il?
Ah! quand chanteront les oiseaux?
L'herbe envahit le jardin tout entier,
Le chat s'endort dans le grenier
J'entends grincer la pluie en haut du toit.
La girouette
Tourne sur elle trente-six fois
Et puis s'arrête.

Francis CARCO.

CHALEUR

Tout luit, tout bleuit, tout bruit.
Le jour est brûlant comme un fruit
Que le soleil fendille et cuit.

Chaque petite feuille est chaude
Et miroite dans l'air où rôde
Comme un parfum de reine-claude.

Le soleil comme de l'eau pleut
Sur tout le pays jaune et bleu.

Anna de NOAILLES.

AH! QUE LA TERRE EST BELLE!

Ah! que la terre est belle,
Crie une voix, là-haut,
Ah! que la terre est belle,
Sous le beau soleil chaud!

Elle est encor plus belle,
Bougonne l'escargot,
Elle est encor plus belle
Quand il tombe de l'eau.

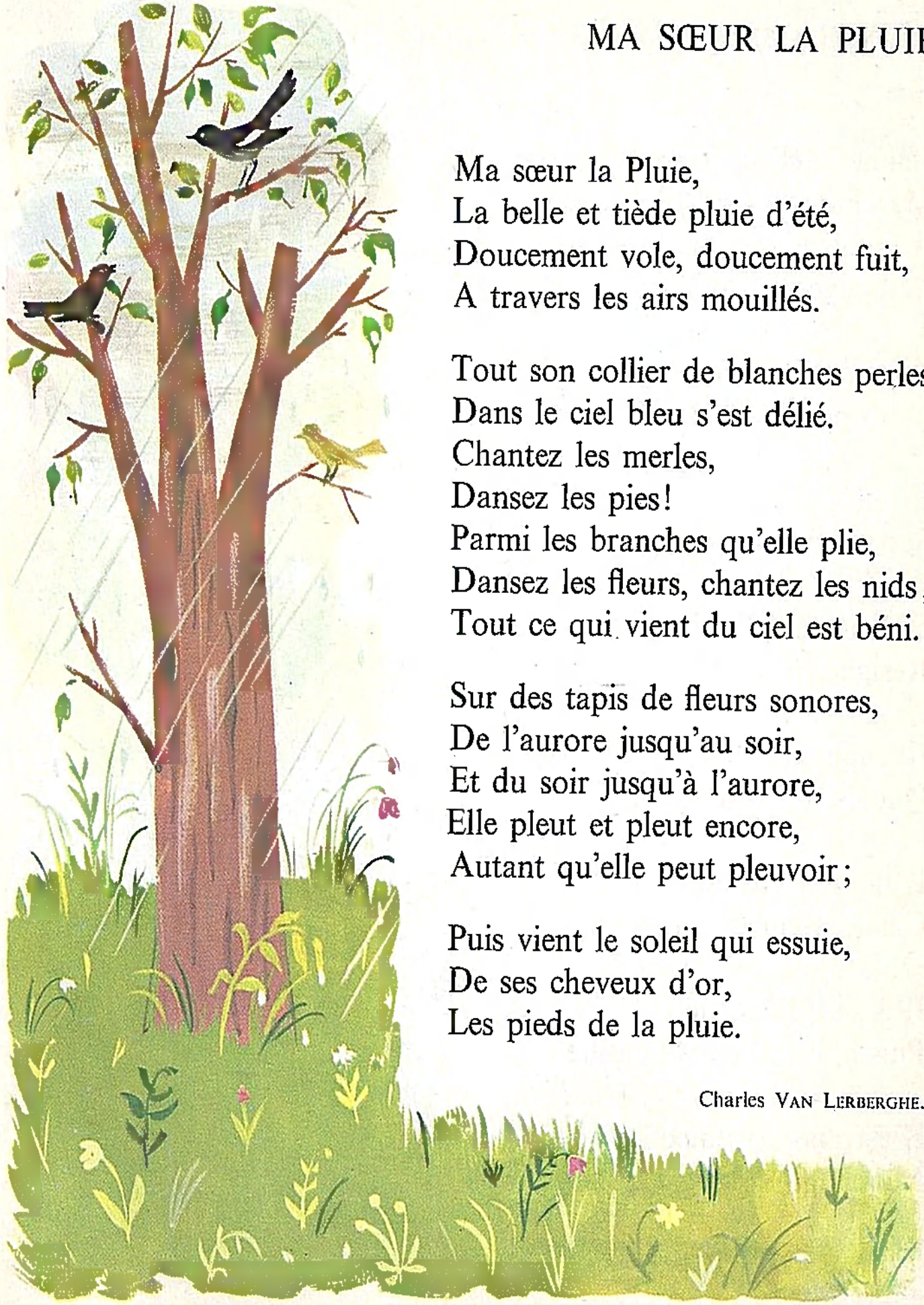
Vue d'en bas, vue d'en haut,
La terre est toujours belle,
Et vive l'hirondelle!
Et vive l'escargot!

Pierre MENANTEAU.

TROIS FEUILLES D'OR

Je n'ai rien
Que trois feuilles d'or et qu'un bâton
De hêtre, je n'ai rien
Qu'un peu de terre à mes talons,
Que l'odeur du soir en mes cheveux,
Que le reflet de la mer en mes yeux...
Car j'ai marché par les chemins
De la forêt et de la grève.
Et j'ai coupé la branche au hêtre
Et cueilli en passant à l'automne qui dort
Le bouquet des trois feuilles d'or.

Henri de RÉGNIER.



MA SŒUR LA PLUIE

Ma sœur la Pluie,
La belle et tiède pluie d'été,
Doucement vole, doucement fuit,
A travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles
Dans le ciel bleu s'est délié.
Chantez les merles,
Dansez les pies!
Parmi les branches qu'elle plie,
Dansez les fleurs, chantez les nids;
Tout ce qui vient du ciel est béni.

Sur des tapis de fleurs sonores,
De l'aurore jusqu'au soir,
Et du soir jusqu'à l'aurore,
Elle pleut et pleut encore,
Autant qu'elle peut pleuvoir;

Puis vient le soleil qui essuie,
De ses cheveux d'or,
Les pieds de la pluie.

Charles VAN LERBERGHE.

J'AIME L'ÂNE

J'aime l'âne si doux
Marchant le long des houx ;
Il prend garde aux abeilles
Et bouge ses oreilles ;

. . . . . .

Il va près des fossés,
D'un petit pas cassé

. . . . . .

Il réfléchit toujours.
Ses yeux sont en velours.

. . . . . .

Et il reste à l'étable,
Résigné, misérable.

. . . . . .

Il a tant travaillé
Que ça vous fait pitié.

. . . . . .

L'âne n'a pas eu d'orge,
Car le maître est trop pauvre.

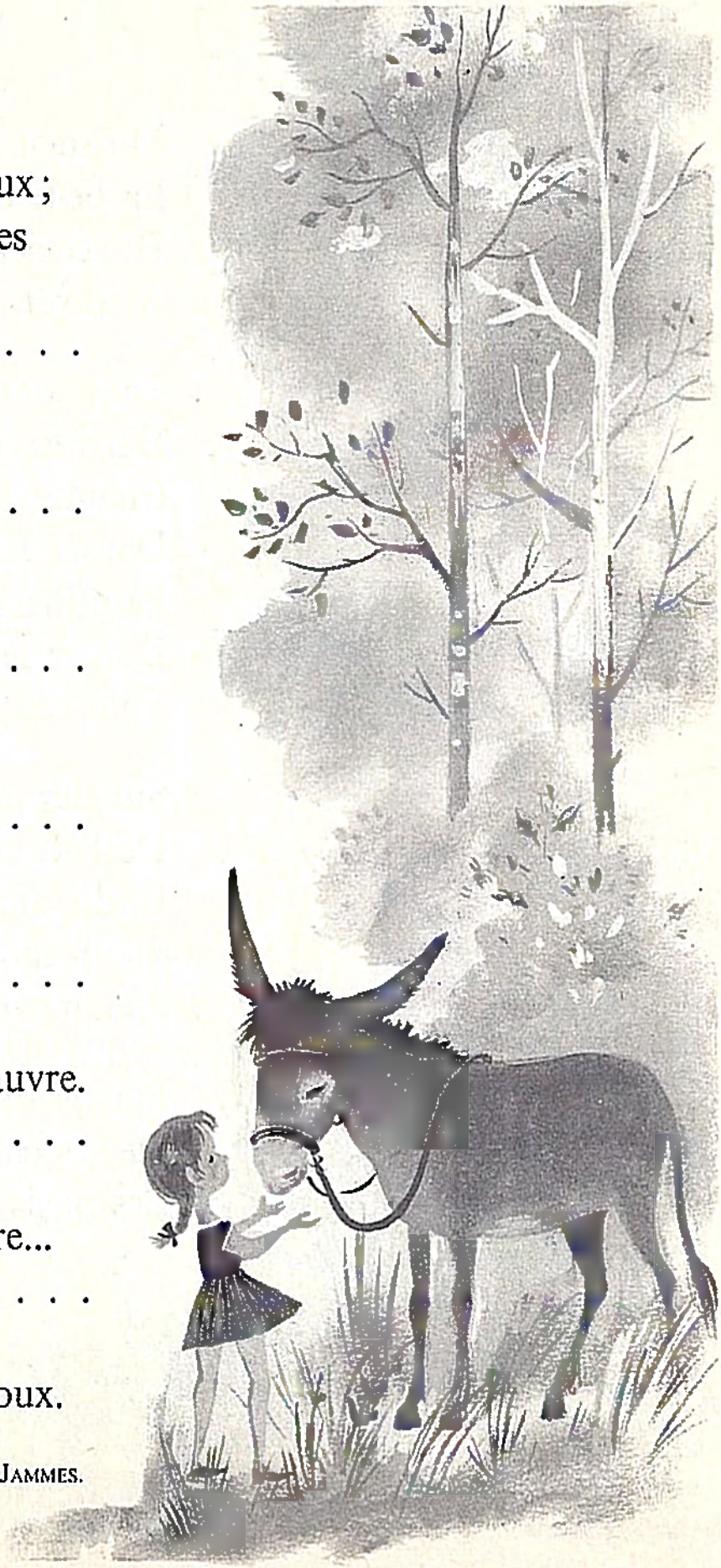
. . . . . .

Il a sucé la corde,
Puis a dormi dans l'ombre...

. . . . . .

Il est l'âne si doux
Marchant le long des houx.

Francis JAMMES.



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire;
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre! »

LA FONTAINE.

UNE FÉE

Ah! c'est une fée
Toute jeune encor,
Ah! c'est une fée
De lune coiffée.

A sa robe verte
Un papillon d'or,
A sa robe verte,
A peine entrouverte.

Elle va légère,
Au son du hautbois,
Elle va légère
Comme une bergère.

Elle suit la ronde
Des dames du bois,
Elle suit la ronde
Qui va par le monde.

Gabriel VICAIRE.

DANSE

Danse, danse, sous les pommiers,
Petite, danse...
Il vaut mieux danser que rêver,
Petite, danse!...

Danse, danse, sous les lilas,
Petite, danse!...
Élève les fleurs en tes bras,
Petite, danse!...

Danse, danse, sous le soleil,
Petite, danse...
Ton âme est bleue comme le ciel,
Petite, danse!...

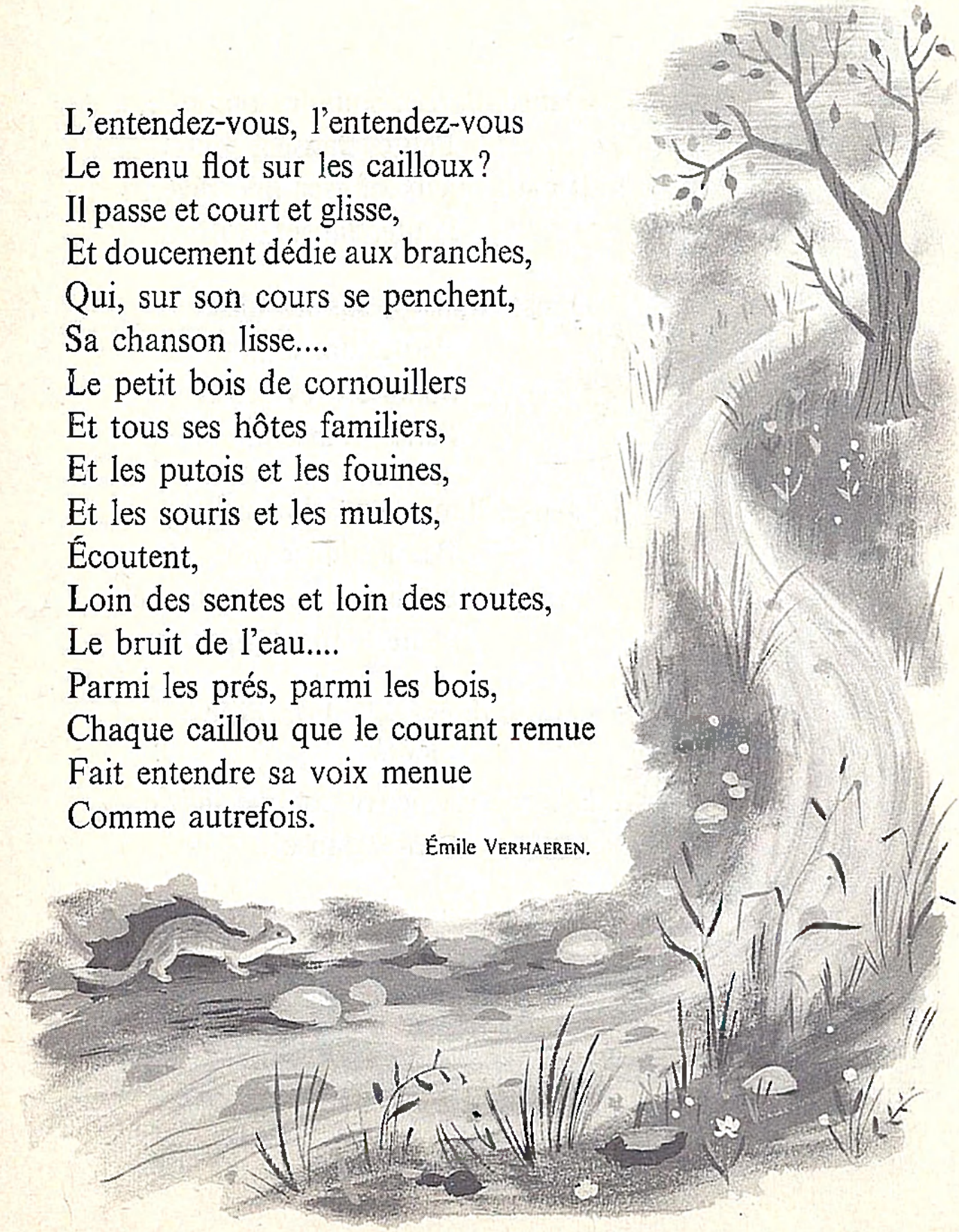
Danse, danse, sur la prairie,
Petite, danse...
L'herbe est neuve comme ta vie,
Petite, danse!...

TOUNY-LERIS.

LE CHANT DE L'EAU

L'entendez-vous, l'entendez-vous
Le menu flot sur les cailloux?
Il passe et court et glisse,
Et doucement dédie aux branches,
Qui, sur son cours se penchent,
Sa chanson lisse....
Le petit bois de cornouillers
Et tous ses hôtes familiers,
Et les putois et les fouines,
Et les souris et les mulots,
Écoutent,
Loin des sentes et loin des routes,
Le bruit de l'eau....
Parmi les prés, parmi les bois,
Chaque caillou que le courant remue
Fait entendre sa voix menue
Comme autrefois.

Émile VERHAEREN.



SALTIMBANQUES

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe.

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours des cerceaux dorés
L'ours et le singe animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage.

Guillaume APOLLINAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

NOUS, LES ENFANTS...

1	Claire et l'hirondelle	M. GENEVOIX	4
2	Claire et l'hirondelle (*fin*)	M. GENEVOIX	6
3	Pouf	M. LÉVY	8
4	Till et les voleurs	*LÉGENDE ALLEMANDE*	10
5	Les Oreilles de Pinokio	C. COLLODI	13
6	Un cadeau	SÉVERINE	16
7	Une pêche mouvementée	A. ROYER	18
8	Une pêche mouvementée (*fin*)	A. ROYER	21
9	La Visite de la grand-mère	L. GUILLOUX	23
10	Les Chevaux de bois	Ch.-L. PHILIPPE	25
11	La Pêche à la ligne	A. FRANCE	28
12	Un voyageur inattendu	T. DERÈME	30
13	Le Couteau de l'épicier	A. DUMAS	33
14	La Maladie des doigts écartés	E. PÉROCHON	36
15	Souvenirs d'un enfant noir	Camara LAYE	39

DES HISTOIRES DE BÊTES

OURS	16	Histoire du petit ours Top	F. HOULET	42
	17	Histoire du petit ours Top (*fin*)	F. HOULET	45
	18	Ce polisson de Maméli	M. MIR	47
	19	Maméli devant le lac	M. MIR	49
	20	Attention, Maméli!	M. MIR	51
	21	Maméli sauvé!	M. MIR	53
CHIENS ET CHATS	22	Où est Lassie?	E. KNIGHT	55
	23	Je n'aurai jamais d'autre chien	E. KNIGHT	57
	24	La Maman Chienne et son chat	J. BOSSHARD	59
	25	La Maman Chienne et son chat	J. BOSSHARD	61
	26	Chien et Chat	N. CAPUTO	63
	27	Chien et Chat (*fin*)	N. CAPUTO	66
LAPINS	28	Le Lapin dans les vignes	G. RIGUET	69
	29	Le Lapin dans les vignes (*fin*)	G. RIGUET	71
	30	Le Lapin à l'oreille cassée	E. PÉROCHON	74

CHÈVRES ET FAONS

31 La Charmante Petite Chèvre — M. Paollilo 77
32 La Charmante Petite Chèvre — M. Paollilo 79
33 La Charmante Petite Chèvre — M. Paollilo 82
34 Bella — M. Ley 85
35 Bella (*suite*) — M. Ley 87
36 Bella (*fin*) — M. Ley 89
37 Le Petit Faon — G. Nigremont 92
38 Le Petit Faon (*suite*) — G. Nigremont 95
39 Le Petit Faon (*suite*) — G. Nigremont 98
40 Le Petit Faon (*fin*) — G. Nigremont 101

OISEAUX

41 Le Petit Moineau — M. Gorki 103
42 Le Petit Moineau (*fin*) — M. Gorki 106
43 La Légende du roitelet — H. Lapaire 109

AUTRES BÊTES

44 Trois Petits Hérissons — J. Roche-Masson 112
45 Trois Petits Hérissons (*suite*) — J. Roche-Masson 114
46 Trois Petits Hérissons (*fin*) — J. Roche-Masson 116
47 Le Canari et l'Éléphant — R. St. Barbe Baker . . . 118
48 Les Lions dans la ville — R. Michel 121
49 Les Lions et l'automobile — R. Michel 124
50 Le Renard et le Hérisson — P. Mille 126
51 La Tortue et le Cerf — *CONTE BRÉSILIEN* 129

famille

CONTES D'ICI...

52 La Sirène et le Rossignol — M. Vérité 133
53 Le Dernier Fagot — M. Soleillant 136
54 Le Dernier Fagot (*suite*) — M. Soleillant 139
55 Le Dernier Fagot (*suite*) — M. Soleillant 142
56 Le Dernier Fagot (*fin*) — M. Soleillant 145
57 Le Diable Ricouquin — H. Pourrat 148
58 Le Diable Ricouquin (*suite*) — H. Pourrat 151
59 Le Diable Ricouquin (*fin*) — H. Pourrat 153
60 L'Épouvantail — N. Jonquille 155
61 L'Épouvantail (*fin*) — N. Jonquille 158
62 Le Pêcher magique — P. Chaponnière. 161
63 Le Pêcher magique (*fin*) — P. Chaponnière. 164
64 Le Croquemitaine — L. Roth 167

cueillette d'automne

65 La Patte du chat — M. Aymé 170
66 La Patte du chat (*suite*) — M. Aymé 172
67 La Patte du chat (*suite*) — M. Aymé 174
68 La Patte du chat (*fin*) — M. Aymé 176
69 Les Poissons chinois — M. Vérité 178
70 La Fleur merveilleuse — R. Devigne 181
71 La Fleur merveilleuse (*suite*) — R. Devigne 183
72 La Fleur merveilleuse (*fin*) — R. Devigne 185
73 Le Diablotin et le Vilain — Rabelais 187
74 Le Diablotin et le Vilain (*fin*) — Rabelais 190

CONTES D'AILLEURS

75 L'Éléphant blanc — M.-S. Renou 193
76 L'Éléphant blanc (*suite*) — M.-S. Renou 195
77 L'Éléphant blanc (*fin*) — M.-S. Renou 197
78 L'Agneau à toison d'or — *Conte hongrois* 200
79 L'Agneau à toison d'or — *Conte hongrois* 203
80 L'Agneau à toison d'or — *Conte hongrois* 205
81 La Part du Lion — J. Mauclère 208

LE COIN DES POÈTES

82 Hiver — Ch. d'Orléans 212
83 Le Retour du printemps — Ch. d'Orléans 212
84 Avril — F. Carco 213
85 Chaleur — A. de Noailles 213
86 Ah! que la terre est belle! — P. Menanteau 214
87 Trois Feuilles d'or — H. de Régnier 214
88 Ma sœur la pluie — Ch. Van Lerberghe . . . 215
89 J'aime l'âne — F. Jammes 216
90 Le Rat de ville... — La Fontaine. 217
91 Une fée — G. Vicaire 218
92 Danse — Touny-Leris 219
93 Le Chant de l'eau — E. Verhaeren 220
94 Saltimbanques — G. Apollinaire 221

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY. — N° 779627-1-1961. — DÉPÔT LÉGAL : 1er TRIM. 1961.

Service Graphique